N° 863 45e Année T. CCLII 1er Juin 1934

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

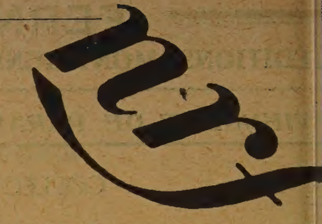
PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75*; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MARCEL ARLAND



LES VIVANTS

Un volume : 12 fr.

Chacune des histoires qui composent ce livre fut conçue et écrite non pas seulement pour elle-même, mais par rapport aux autres, et selon la valeur qu'elle devait prendre dans l'ensemble. A mes yeux, aucune d'elles n'est donc complète en soi ; et tous ces épisodes me sont apparus comme les diverses phases d'un seul récit. M. A.

DU MÊME AUTEUR :

FICTION :

TERRES ÉTRANGÈRES, suivi de MONIQUE	12 fr. »
ÉTIENNE	12 fr. »
LES AMES EN PEINE	15 fr. »
ÉDITH, illustré par GALANIS	18 fr. »
L'ORDRE (prix Goncourt 1929)	18 fr. »
ANTARÈS	10 fr. 50

ESSAI :

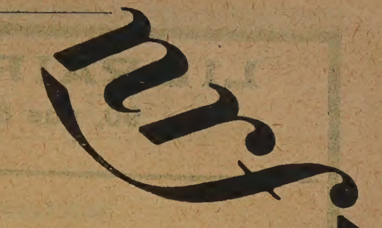
LA ROUTE OBSCURE	12 fr. »
OU LE CŒUR SE PARTAGE	13 fr. 50
CARNETS DE GILBERT, illustrés par ROUAULT	300 fr. »

CRITIQUE :

ESSAIS CRITIQUES	15 fr. »

Prix de

LA RENAISSANCE



DRIEU LA ROCHELLE

LA COMÉDIE DE CHARLEROI

EXTRAITS DE PRESSE

Les passions de M. Drieu La Rochelle grondent au fond de lui-même et certaines de ses phrases charnues sont comme des grenades à main, près d'exploser...

La pensée de M. Drieu La Rochelle... se déroule comme un monologue intérieur, comme la mélodie suivie de Wagner, où les rythmes guerriers s'enchaînent aux chants... C'est curieux. C'est passionnant...

En tout cas, s'il existe un pacifiste honnête homme, avec qui on puisse discuter à cœur ouvert, c'est bien lui. Et l'on doit lui serrer la main. ROBERT KEMP, *La Liberté*, 26-2-34.

... Quelle virilité, quelle tête dressée au-dessus des faits, au-dessus des mots, quelle altière et puissante personnalité.

Des six nouvelles qui composent cet ouvrage, l'une surtout est un chef-d'œuvre du genre. C'est la troisième, qui a pour titre **le Voyage des Dardanelles.** En cinquante pages ramassées, d'un équilibre, d'une construction et d'une charpente qu'enrichit un style dru, Drieu nous donne sans doute le point culminant de son œuvre. Jamais il n'a atteint à une aussi rigoureuse perfection.

PIERRE LAGARDE, *Comœdia*, 28-2-34.

Dans **la Comédie de Charleroi**, où Drieu La Rochelle a pu assez souvent se montrer direct, où le ton oral de temps à autre fait merveille, il nous a donné un de ses ouvrages les plus réussis.

JEAN PRÉVOST, *Notre Temps*, 3-3-34.

Véridique, insoucieux de déplaire, ayant lutté contre la transfiguration que le souvenir apporte à la réalité, il semble que M. Drieu La Rochelle, en écrivant seulement aujourd'hui son livre de guerre et en l'insérant dans une suite romanesque, ait voulu retrouver, par dessus le détail d'une vie guerrière, ce qui la caractérisait le plus fortement.

Tout le livre est d'un accent si prenant qu'on a peine à en distinguer les parties les plus essentielles. Il achève de nous dépeindre M. Drieu La Rochelle, observateur implacable et cependant sensible. PIERRE LOEWEL, *L'Ordre*, 7-3-34.

Récit sans chiqué et « nature ».

M. Drieu La Rochelle n'a rien oublié... et a tout compris.

Lisez ce livre d'un homme de bonne volonté.

D'Artagnan, 16-2-34.

Pierre Drieu La Rochelle est un représentant accompli de la génération qui a été promue à la virilité sous les obus; elle en garde quelque chose de fiévreux, d'inquiet, de frémissant qui la rend éminemment sympathique.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 13-2-34.

La Comédie de Charleroi est un livre puissant et pourtant ingénieux; pour ce nouveau livre encore, le moraliste s'unit à l'écrivain, et même au poète, pour coordonner les éléments d'une composition vigoureuse et émouvante.

Personne ne discute la beauté et la grandeur de ce livre.

M. Drieu La Rochelle ne dit pas n'importe quoi, mais au comble du pathétique, au comble de la terreur et de la douleur, il dépasse le « bien-dire » et la pensée ordonnée, non pas pour rester au-dessous, mais pour s'élever au-dessus.

FORTUNAT STROWSKI, *Le Quotidien*, 20-2-34.

Peut-être le plus grand livre qui ait été écrit sur la terrible tragédie.

PIERRE DESCAVES, *L'Avenir*.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivien

---

Vente au Palais, à Paris, le 20 juin 1934, à 14 h. 2 *lots* 1° MAISON rapport à PARIS, 6, AV. SIMON-BOLIVAR, Contenance : 193 m. 30 environ. Revenu brut : 49.000 fr. environ. M. à prix : 400.000 fr. 2° TERRAIN à ASNIÈRES (Seine), 168, av. d'Argenteuil. Contenance : 248 m. 60. *Libre de loc.* Mise à prix : 50.000 fr. S'adr. à Me BRILLATZ, av. à Paris, 219, r. St-Honoré; à Me BARBU, avoué, et Me PAPILLON, notaire, à Triel (S.-&-O.).

Vente au Palais, Paris le 30 mai 1934, à 2 heures. Gd IMMEUBLE de rapport A BOULOGNE-BILLANCOURT (Seine), rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, n° 42. Cont. : 1.094 mètres carrés. Revenu brut : 55.000 fr. environ. Mise à prix : 325.000 fr. S'adr. à Me PLAIGNAUD, av., 14, rue des Pyramides; Me F. FICHOT : Me VITRY, notaire, Boulogne, et Me BAUDUIN, notaire, à Vanves (Seine).

Vente au Palais, le 30 mai 1934, à 2 heu
IMMEUBLE de RAPPORT A PA
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL, 5,
St-DENIS, 100 & 102, (1er arrondissem
Cont. : 572 m
Rev. brut : environ 112.000 francs, non compri
vacants. M. à Pr. : 1.000.000 de francs. S
à MMes BOURGAIN, avoué, 51 *bis*, rue Sa
Anne, à Paris; Aron, avoué; Revel, notai
Paris, et Prudhomme, notaire, au Havre.

Vente au Palais, à Paris, 9 juin 1934, à 14 he
IMMEUBLE DE RAPt. sur caves, comp.
de chacun 5 logemen
confort mod. cour, à GENNEVILLIERS (Sei
274, av
Laurent-Cély, et 70, rue des Cabœufs. Contena
178 m² 70. Mise à prix : 150 000 francs. S'a
ser : 1° Me PELLERIN, avoué, 3, place Saint-Mi
2° Me PIERRE JOLY, avoué.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN, ÉDITEUR
35, Quai des Grands-Augustins, PARIS (VIe).

André BELLESSORT

ATHÈNES ET SON THÉÂTR

Dans ce nouveau livre, l'auteur se propose seulement de rappeler les plus be souvenirs de la tragédie grecque à ceux qui l'ont étudiée, et d'en donner une idée ju à ceux qui ne la connaissent pas. On y retrouve toutes les qualités qui ont fait et co nuent de faire le grand succès de son « *Virgile* ».

Un volume in-16. . . . . **12**
L'édition originale a été tirée sur papier Alfa Mousse et illustrée de 13 héliogravures. **30**
Et 30 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder **80**

Émile GABORY

Les Femmes dans la Tempête

LES VENDÉENNES

M. E. Gabory, l'historien de la Vendée militaire, étudie la réaction des événem vendéens sur les individus pris en particulier. Il a publié, l'année dernière : *Les Bourg dans la Tempête; Le Voyage à Paris des cent-trente-deux Nantais.* Il continue cette an par *les Vendéennes*, où il nous montre la part que prirent les femmes dans les différen phases des guerres de Vendée.

Un volume in-16, orné de gravures. **15**

Norbert CASTERET

DIX ANS SOUS TERRE

Campagnes d'un explorateur solitaire

C'est à l'âge de quinze ans que M. Norbert CASTERET commença à visiter les gro et à les aimer. Aujourd'hui encore, comme lors de ses premières explorations, il connaît pas d'émotion plus palpitante que celle que l'on éprouve au moment de s'enfon seul dans une caverne inconnue.
G. GRANDIDIER (*Les Déba*

Un volume in-16, illustré. **15**

LE "MOBILISME" DE MONTAIGNE

Faguet a consacré un chapitre de son *Art de lire* à l'art de relire, dans lequel, après avoir énuméré les avantages de ce second contact avec un auteur, il nous met en garde contre ses dangers.

« Celui, dit-il, qui, ayant relu Sainte-Beuve, s'aperçut que le grand critique était avant tout un mystique, l'avait trop bien relu. » Il faut réfléchir, en effet, avant de condamner ses premières impressions, et ne pas préférer les secondes simplement parce qu'elles sont les secondes. Conseil opportun à une époque toujours appliquée à peser dans les balances nouvelles un passé déjà très connu, en un mot vouée à « relire ».

Thibaudet, qui a publié récemment une savoureuse étude consacrée à Montaigne, l'aurait-il trop bien relu ?

Cependant, Montaigne est presque impossible à saisir du premier coup. Les contradictions de sa pensée laissent la pensée du lecteur en suspens, — il a voulu, il a avoué l'incohérence préméditée de ses propos. Plusieurs lectures successives sont nécessaires avant de ramener à l'unité tant de variations et d'essayer de conclure. Cette pensée, dérobée malgré la netteté des mots, offre à un esprit logique la grande tentation de ranger les propositions selon son ordre personnel, de tirer doucement à soi le discours nonchalant.

La plus ancienne étiquette qui ait été appliquée à Montaigne est sans doute celle de sceptique. C'est le mot

de Pascal, et son interprétation a fait loi pendant deux siècles; elle avait le mérite de venir d'un esprit presque contemporain des *Essais* et, par conséquent, plus apte à les comprendre sans contresens. Mais un revirement se produisit lorsque le doute de Pascal eut commencé à perdre de son crédit; en même temps que l'on rendait au grand homme son titre de croyant, on discutait le doute de Montaigne. Rien ne justifiait d'ailleurs ce rapprochement, qu'un goût irrésistible de l'analogie: Pascal s'étant beaucoup servi de la dialectique de Montaigne pour attaquer la raison, on s'était demandé si le doute de Montaigne n'avait pas la même valeur provisoire que celui de Pascal, s'il n'avait pas été, lui aussi, un détour pour préparer l'installation de la foi.

Par ce biais, la critique nous a présenté un Montaigne croyant, assez bien composé, qui a fait plaisir à beaucoup de lecteurs.

Les rationalistes ne se sont pas tenus pour battus. Ils ne pouvaient renoncer à une si belle recrue: Montaigne, héraut et précurseur, avec Rabelais, de la pensée libre au XVIe siècle, joue un rôle providentiel. Il était attendu, nécessaire; sans lui, un anneau manquait à la chaîne; le mouvement qui a entraîné les esprits au XIXe siècle n'est pas né de rien; il a prétendu renouer avec la pensée antique, et la Renaissance est une des étapes de l'élaboration intellectuelle dont notre époque a vu l'épanouissement. Le Dr Armaingaud a soutenu cette thèse, juste dans l'ensemble, mais qui, à notre sens, comporte peut-être des réserves. Durant ce tumultueux XVIe siècle, les esprits sont si incertains, les aspirations si contradictoires, qu'il est malaisé de remonter à la source de tel ou tel courant d'idées. Les positions ne seront définitivement prises qu'au siècle suivant. Et l'on répugne à attribuer sans atténuation à Montaigne les notions relativistes de Taine et de Claude Bernard.

En dernière heure, la critique incline à ne reconnaître ni à Montaigne, ni à Rabelais, une philosophie bien définie : un cadre d'orthodoxie, des doutes; au fond, point de doctrine. Cette exégèse timide témoigne de plus de las-

situde que de piété : attribuer à une époque plus dogmatique l'indifférence de notre temps n'est guère satisfaisant.

C'est alors que, pour secouer la lâcheté de la critique, Thibaudet suggère un point de vue qui donne satisfaction au désir de ne voir dans Montaigne ni un incroyant, ni un orthodoxe, et de lui laisser, cependant, une certaine originalité; il en fait un précurseur du bergsonisme.

Les commentateurs des *Essais* sont d'accord sur un point : de toutes les doctrines auxquelles Montaigne semble donner des gages, le scepticisme seul est avoué, écrit en clair; c'est ce que fournit le texte quand on n'y rajoute rien. L'interprétation de Thibaudet, loin d'être gênée par les professions de scepticisme des *Essais*, s'appuie sur elles; le mobilisme, en effet, porte ses coups dans le même camp que le pyrrhonisme. La raison est l'ennemi commun; les arguments de Montaigne, dans un temps où l'analyse des idées n'était pas poussée aussi loin qu'aujourd'hui, pourraient relever aussi bien de l'une ou de l'autre doctrine : réunies dans l'attaque et la destruction, leur divorce n'éclate qu'au moment de reconstruire. Et, à ce moment-là, la pensée de Montaigne fuit entre nos prises.

Cette concordance, cependant, n'est pas une preuve. Et, pour l'interprétation de ce texte, chargé peut-être de deux écritures, les Anciens peuvent servir de révélateur. Thibaudet s'est donc efforcé de retrouver chez les Grecs les plus familiers à Montaigne — les sceptiques — la pensée qu'il lui attribue. La filiation, dans l'histoire des idées, comme dans les sciences naturelles, est une des pièces principales de l'explication. C'est pourquoi, rompant l'isolement de Montaigne, il le présente comme un échelon de la variation des espèces, l'anneau manquant entre le mobilisme grec et les doctrines modernes.

L'Antiquité a-t-elle connu, comme il l'affirme, un véritable mobilisme qui préfigure autrement que par une similitude de nom l'actuelle philosophie de la durée? Les ancêtres du bergsonisme sont-ils les seuls Ioniens, ou bien

le mobilisme s'est-il poursuivi masqué à travers les écoles sceptiques?

L'orientation intellectuelle de l'Antiquité change de sens, si Thibaudet a raison. L'intellectualisme grec, qui a modelé notre pensée et rendu, au témoignage même de ses détracteurs, un service irremplaçable à la science, se réduirait d'après sa thèse aux seules écoles de Parménide, Platon et Aristote. Avant d'inspirer les Scolastiques et les Cartésiens, il serait resté figé dans les formes rigides du ve siècle. Le développement de la pensée grecque, du IVe siècle aux premiers siècles de notre ère, ne relèverait pas de lui. Et le scepticisme ancien serait non la mise au point du platonisme, la survivance et l'application de ce qu'il y a d'éternel dans les principes éléatiques, mais leur renversement.

Telle est la « fève du gâteau », dirait Montaigne.

L'arrière-pensée que Thibaudet attribue aux sceptiques serait donc, comme le mobilisme moderne, une doctrine anti-intellectualiste. Cette définition convient-elle à l'ensemble du mobilisme grec?

Elle s'applique peut-être aux vieux Ioniens, qui n'ont plus de préjugés religieux et pas encore de partis pris doctrinaux. Antérieurs d'un siècle au moins à Parménide, ils nous paraissent plus proches de nous. Ces savants, géomètres, physiciens, étrangers à toute dialectique, penchés sur la nature, les animaux, fouillant le sol, épiant les étoiles, nous les avons revus, à notre époque, mieux armés quant aux outils matériels, mais animés du même zèle, aimantés vers le même but. Cependant, le classement des Ioniens dans l'anti-intellectualisme aurait étonné les contemporains de Platon. Ces vieux maîtres leur paraissent des esprits plus primitifs, qui n'avaient fondé aucune doctrine originale : ils venaient avant la grande époque philosophique, comme les « Xoanas » avant les statues de Phidias. Il y a, en effet, beaucoup d'ignorance dans leur simplification des grands problèmes, et, pour être anti-platonicien, il fallait peut-être que le platonisme fût inventé. Ce n'est qu'une hypothèse d'admettre, avec les mobilistes modernes, que l'intellec-

tualisme a dévié la pensée de la voie droite où l'effort des premiers Ioniens l'avait naïvement engagée. C'en est une autre, tout aussi légitime, de voir dans les doctrines ioniennes une étape de la connaissance dont les systèmes postérieurs ont corrigé les erreurs. Les Grecs n'accordaient pas trop à l'évolution de la pensée, en saluant dans l'avènement de l'intellectualisme un progrès. Cette appréciation est acceptable, même pour ceux qui accordent une originalité aux « Muses d'Ionie » ; car il y a, dans les formes primitives que la Nature a dépassées, une tendance à persister, une certaine valeur éternelle qui laisse des survivances. C'est pourquoi Bergson a peut-être le droit de reconnaître dans les sages de Milet ses lointains ancêtres, et ce retour aux plus vieilles doctrines de la Grèce, ce pont jeté par-dessus vingt-cinq siècles d'intellectualisme, offre plus d'un thème à la méditation.

Mais quand paraît le grand nom du mobilisme grec, Héraclite d'Ephèse, une étape définitive a été franchie. Pour les Anciens, la philosophie du mouvement est la création propre du génie solitaire qui lui a donné, d'un coup, sa forme classique. Il faut peut-être, en effet, réserver l'étiquette anti-intellectualiste aux Ioniens du VIe siècle et celle de mobiliste à Héraclite, marquant ainsi que, chez les Grecs, ces deux attitudes ne se confondirent pas. Entre ses prédécesseurs d'Ionie et Héraclite, la coupure est nette ; il leur doit moins qu'à ses contemporains. Ce qui le distingue d'eux, c'est le caractère même qui l'oppose au mobilisme moderne : l'empreinte de la grande époque rationaliste où il a vécu et à l'esprit de laquelle il est resté fidèle. Son pessimisme est l'exact pendant de l'optimisme éléatique, son frère d'ombre. On fait fausse route en cherchant dans les hypothèses d'Héraclite sur le feu, dans sa soi-disant physique des contraires, des théories scientifiques à la manière des vieux Ioniens. Il est métaphysicien plutôt que savant. Les images et comparaisons empruntées à la science vulgaire de son temps ne servent qu'à mettre en lumière cette existence des contraires, qui est pour lui, comme pour les Eléates, la

négation de l'Etre véritable. Son feu n'est qu'une matière vague, où s'absorbent toutes les distinctions, il signifie que le fond des choses est inqualifiable et insaisissable. Le terme de changement nous trompe : pour un Grec, un monde qui change est un monde inconnaissable, et un monde inconnaissable, ou comme nous dirions « irrationnel », équivaut à une ombre, un pur néant. C'est probablement la conclusion d'Héraclite. Son système est moins un mobilisme qu'une philosophie du non-être, et l'une des plus audacieuses négations conçues par un cerveau humain. Aussi n'a-t-il servi ni de point de départ à une révolte contre l'intellectualisme éléatique, ni d'amorce à une orientation neuve de la pensée grecque. Il a abouti, comme tous les grands dogmatismes intellectualistes, à une forme de scepticisme : celui de Protagoras.

Les affirmations de Parménide impliquaient un effort, une tension, un héroïque parti pris dont la génération de Protagoras était déjà lasse. En face de cette église intransigeante, l'héraclitéisme était le seul refuge. Protagoras y est entré provisoirement; ce fut sa position d'attente. Devenu maître à son tour, il a enseigné une véritable suspension du jugement; et les Anciens l'ont rangé parmi les sceptiques. A regarder de près, ce passage de l'une à l'autre doctrine est, moins qu'une conversion, une évolution. La vérité à laquelle, comme disciple d'Héraclite, il pouvait feindre de croire ne concernait qu'un univers d'incohérences où le non et le oui s'équivalent. Aussi le mobilisme du maître d'Ephèse apparaît-il, interprété par cette expérience, comme une préfiguration du scepticisme, la seule expression qui pouvait en être donnée, dans un temps où l'erreur n'était pas encore rapportée au jugement.

Six cents ans plus tard, Ænésidème, à l'inverse de Protagoras, passe du doute au mobilisme; détournée par l'enquête sceptique de tenter la démonstration rationnelle de la vérité, son imagination de métaphysicien ne peut cependant se passer d'une hypothèse générale; celle qu'il choisit s'accordera à son scepticisme : « On ne peut rien connaître, parce qu'il n'y a pas de vérité. » C'est la

thèse d'Héraclite; il l'adopte — à une époque où l'entendement est parfaitement analysé — sans retouche ni progrès, telle que Protagoras l'a connue. Ainsi le mobilisme grec, à travers les âges, reste fidèle à l'esprit du maître d'Ephèse. A aucun moment, le naturalisme anti-intellectualiste de l'Ionie primitive n'a revécu en lui. Et quand Montaigne, par une intuition surprenante, soupçonne l'écoulement universel de masquer le doute, il approche peut-être davantage de la vérité que la critique moderne en transformant les sceptiques en mobilistes.

Ce n'est pas à un sceptique plutôt qu'à l'autre, en effet, que Thibaudet attribue cette arrière-pensée mobiliste: elle orienterait, selon lui, les aspirations de la secte tout entière. Le scepticisme disparaîtrait donc, en tant que système, de l'histoire de la pensée antique. Par une exception singulière à l'histoire générale de la philosophie, l'esprit grec aurait sauté cette étape. Cependant, à la fin du v[e] siècle, toutes les écoles ne relevaient pas d'Aristote et Platon. Par contre, selon la remarque de Brochard, cent ans après Platon, toutes les sectes ont abouti au scepticisme. Tout se passe donc comme si ce scepticisme universel s'opposait, non pas à telle ou telle conception de la vérité, mais à tous les systèmes qui prétendent détenir la vérité. En effet, les réponses qu'a reçues le problème de l'être pendant l'âge classique ne l'ont pas résolu, mais épuisé. Les créateurs ont vu si grand, leurs systèmes sont si simples qu'ils ont une valeur de type; de même que les sculpteurs de leur temps ont laissé les images des dieux dont les âges suivants s'inspireront, de même la métaphysique ne pourra plus choisir qu'entre les partis pris qu'ils ont fixés. Prêter aux philosophes des générations nouvelles un retour vers les questions méaphysiques qui sont celles du mobilisme est un contresens. Ce n'est plus l'heure, ou pas encore. Si un véritable mobilisme à la manière moderne avait dû naître en Grèce, ç'aurait été comme chez nous, après la crise du scepticisme. Le dogmatisme décourage de croire, non de raisonner. Les sceptiques grecs rejettent les conclusions dogmatiques de Parménide, de

Platon, d'Aristote, mais ils ne cesseront jamais de se servir de leurs principes.

Dès l'aube du scepticisme, alors que la réaction naissante contre le dogmatisme va aux extrêmes, Timon, qui injurie tous les philosophes, sauf Xénophane et les Eléates, parle de Parménide avec autant de respect que Platon et le considère comme le père de la véritable philosophie. Quant aux académiciens, ils ne craignirent pas de se donner un patronage tout aussi nettement intellectualiste, en gardant le nom de l'école même de Platon. Les Anciens s'étonnaient moins que nous de voir des sceptiques se réclamer de lui. Peut-être attachaient-ils moins d'importance au fait de croire ou de ne pas croire. Tandis que la communauté des principes leur semblait garantir la véritable parenté des systèmes. Arcésilas et Carnéade sont les premiers relativistes de l'histoire; pour des Grecs de leur temps, pour qui toute connaissance est rationnelle, le fait même d'admettre une connaissance relative prouve qu'ils croient à l'intelligibilité de la nature.

L'école sceptique a laissé le corps de doctrine le plus cohérent que l'Antiquité nous ait légué. Les autres sectes sont presque toujours dominées par un grand nom. Elle a absorbé l'apport des créateurs comme celui des plus humbles ouvriers, si bien que la part qui revient à chacun est souvent impossible à reconnaître. Ce caractère suppose chez les artisans du grand œuvre une volonté commune, une direction unique.

La thèse de Thibaudet s'accorde mal avec une pareille discipline. Elle implique au contraire une erreur de direction initiale, puisque le doute ne serait que l'expression d'un mobilisme qui s'ignore; l'arrière-pensée qu'il leur attribue varierait forcément d'un esprit à l'autre et se trahirait par des tâtonnements; le scepticisme réunirait des aspirations insatisfaites, des efforts inachevés vers un but presque inconscient. Si un moment de l'histoire des idées peut au contraire être rapproché de ce grand effort de la pensée antique, c'est la mise au point de la méthode des sciences, de Bacon et Descartes à nos jours.

Bien que s'attaquant à une matière totalement différente, les Grecs, eux aussi, avaient un objet d'étude précis, distinct des préférences personnelles. C'était, non pas la science au sens moderne et limité du mot, mais la science des Anciens, la connaissance totale, dont il s'agissait de fixer les bornes et la méthode. Ils furent sceptiques, uniquement sceptiques, par choix et non par désespoir de mieux faire; leur doute ne fut pas une position d'attente, à une époque où le véritable mobilisme ne pouvait pas naître encore. Thibaudet les peint comme le Moyen Age représentait Platon et Aristote, errant dans les limbes éternels d'une vérité qui ne se lèvera pas pour eux. De ce coup d'œil d'ensemble jeté sur la grande famille sceptique, une autre impression se dégage; jamais esprits plus lucides et plus courageux ne s'enfermèrent dans le doute en sachant à quoi ils renonçaient. Ce ne fut pas, pour eux, un lien de passage d'où ils espéraient sortir, mais au contraire un point d'arrivée où, après les grands voyages que lui firent faire les créateurs des mythes, la pensée grecque aboutit, satisfaisant le goût âpre et dur de sagesse, de limitation, de pauvreté, qui fut une de ses grandeurs.

Dans un article de *Candide,* Thibaudet revient sur le même sujet, et lui donne de curieux développements. Il nous montre le monde méditerranéen figé dans l'intellectualisme éléatique, tandis que les civilisations de l'Ouest (Angleterre, Espagne) réinventent la philosophie du mouvement. Montaigne, par son ascendance espagnole et les influences anglaises sensibles dans le Bordelais, pourrait avoir été un des initiateurs de cette tradition. Il n'a pas subi l'influence du grand intellectualisme grec; les arguments des sceptiques lui sont parvenus en ordre dispersé. Malgré les apparences, sa théorie de la raison ne leur doit presque rien.

Montaigne, en effet, a beaucoup parlé de la raison; elle est même le principal personnage de son livre, l'accusée du procès. Par raison, il semble entendre deux choses : la raison qu'il rejette, et celle qu'il admet. Et ce dédoublement le conduit à une conclusion exactement

contraire à celle des Eléates; car, pour lui, « la voie de l'opinion » est justement « la voie de la vérité ». Il possède, quoique d'une manière peu précise, la notion de raison pure, instrument d'induction et de déduction. Pour la nommer, il emploie souvent le terme de « discours ». Toutefois, il s'en faut que l'idée claire de « logos » soit venue jusqu'à lui. Elle se confond dans son esprit avec certaines conceptions scolastiques, qu'il abomine, sans les connaître très bien non plus. Car il n'est pas le moins du monde théologien, mais il est chrétien, même s'il a perdu la foi.

Qu'il y ait, pour ainsi dire, deux compartiments dans notre esprit, qu'une manière de raisonner soit légitime, et l'autre non, c'est une idée chrétienne. Un Grec ne se résout à limiter la raison qu'après beaucoup de raisonnements, et sous l'importante réserve que si, en fait, la raison n'a pas tout expliqué, en droit tous les problèmes relèvent d'elle. Un chrétien a dû accepter cette limitation d'emblée et sans réserve: aussi, le jour où la foi vacille ou cède, il se défie encore de son jugement. Ce scepticisme, causé par l'humiliation traditionnelle de la raison devant la foi, renforce l'instinctif dégoût de beaucoup d'esprits pour l'abstraction. Il n'est pas du tout prouvé, quoi qu'en dise Bergson, que nous naissions tous platoniciens. Ce n'est que la prédestination de quelques-uns. La confiance que le commun des gens accorde à leurs propres opinions n'est qu'obstination de caractère, et point du tout penchant pour la logique. Jeter l'interdit sur la faculté créatrice d'idées générales n'est pas seulement le fait d'un philosophe mobiliste, c'est une opération à laquelle chacun se livre, heureux d'exalter la jugeote de tout le monde, aux dépens de la raison des faiseurs de systèmes. S'il faut donner à Bergson tous les esprits qui se plaisent à ce jeu, leur nombre l'honorera plus que leur qualité. Le métaphysicien n'a rien de plus pressé que de rétablir l'unité de l'esprit, et de montrer dans le règne de l'opinion une dégradation de la véritable raison. Mais le moraliste prend au contraire souvent le parti du sens commun, et Montaigne est plus moraliste

que philosophe. L'idée qu'il se fait du «« sens commun », de cette partie de la raison qu'il oppose au « discours » permettra de conclure.

S'il prétend exalter une faculté aux dépens d'une autre, la raison instinctive, spontanée, divinatrice et souplement collée aux complexités du réel, aux dépens de la raison théoricienne, il devra grandir le rôle du sens commun, élargir la portée de ses divinations, dessiner une sorte d'intuition et la reconnaître capable d'atteindre ce qu'il dérobe à la raison pure. Il n'en est rien. Cette dernière clarté qu'il nous laisse, « le sens commun », il lui rétrécit sa part le plus possible. Jamais il ne lui prête le moindre pressentiment d'au-delà, jamais la plus faible clairvoyance des choses cachées. C'est à la surface qu'il l'emploie. Sur ce point, il est tout à fait clair; le bout de raison tronquée auquel il veut bien se fier ne doit prétendre qu'à des notions empiriques. Montaigne s'acharne à lui soustraire le divin, et même simplement les sommets du monde moral, à le faire cheminer au ras du sol. C'est assez de raison pour vivre en ne sachant rien. Le rapprochement avec Pyrrhon s'impose, et il ne semble pas que Montaigne ait dépassé Pyrrhon.

Cette raison fragile, vouée aux apparences, ne laisse pas prévoir l'intuition bergsonienne; Montaigne a aveuglé une fenêtre, fermé une issue, il n'en ouvre pas d'autre. Et quand il examine la raison, non plus en action, mais dans son essence, dans les manifestations intérieures que la conscience seule saisit, sa répugnance à l'égard de la métaphysique se confirme.

« Je peins non l'être, dit-il, mais le passage. » Ce passage est-il pour lui, comme pour les mobilistes, la réalité profonde? Il est bien trop prudent pour nier l'existence de l'« Etre ». Il en parle toujours, conformément à la tradition intellectualiste, comme du fond plus ou moins inaccessible, et probablement immuable, du réel. Il peint ce qu'il peut voir et toucher, ce qui change, ce qui ne saurait exprimer la figure éternelle du vrai, l'apparence. Le passage, le discontinu, n'est pas pour lui la substance des choses, la façon dont il oppose « être » et « passage »

l'indique : ces deux termes représentent non pas deux conceptions contraires de la nature, mais deux aspects qu'elle revêt tour à tour, l'un qui est véritable et qu'il ignore, l'autre mouvant, saisissable et mensonger, qui correspond assez bien au monde de l'opinion et du devenir chez Platon.

Les exemples de « passage » que donne Montaigne relèvent tous de la psychologie; une grande marge existe entre la notation des variations du jugement, de l'instabilité foncière de l'âme, et une conception mobiliste de l'univers. La déclaration célèbre que nous avons citée n'exprime que la complaisance du rêveur pour la diversité de ses penchants, ses complications, ses subtilités, « le goût inimitable qu'il ne trouve qu'à soi-même ». Rien ne nous laisse croire qu'il ait pensé saisir par cette introspection une vérité métaphysique. Entrer par le reploiement sur soi en communion avec le réel est une idée mystique qui lui reste assez étrangère. Elle relèverait, à ses yeux, de la religion. Son moi n'est qu'un sujet d'étude comme la grenouille pour le naturaliste; il ajoute l'observation sur soi à celle des autres, comme le médecin qui étudie sa propre fièvre. Son attitude est plus scientifique même que philosophique. Il n'a jamais pensé que le monde intérieur le mette en communication avec le cœur de l'univers; de son temps on ne confondait pas encore la psychologie et la métaphysique.

Pour la critique de la raison, Montaigne n'avait pas le choix quant aux sources où s'instruire : de l'héritage antique, la seule doctrine du scepticisme était parvenue jusqu'à lui. Mais en ce qui concerne les questions dernières, Dieu, l'éternité du monde ou de l'âme, Montaigne est en présence de plusieurs enseignements, et son choix est déjà un aveu assez clair de ses tendances personnelles. Ses guides sont, tous les lecteurs le savent, Démocrite et Lucrèce. Les citations de Lucrèce sont si nombreuses dans les *Essais*, l'influence du poète philosophe l'emporte tellement sur tous les autres, que l'on peut, semble-t-il, attribuer intégralement sa doctrine à Montaigne; ou plutôt, puisque Montaigne conserve les réserves du scepti

cisme, faire jouer à l'atomisme, dans les idées de Montaigne, le rôle de l'héraclitéisme dans celles d'Ænésidème. Cependant, l'adhésion de notre auteur est bien moins complète que son goût pour le *De natura Rerum* ne le laisse supposer. Il se sépare de Lucrèce sur l'idée de Dieu. L'ajustement paradoxal de son déisme au matérialisme de Démocrite est l'originalité métaphysique des *Essais*. Il se peut que son hérédité juive l'ait rendu particulièrement rebelle à l'athéisme. Sa croyance en Dieu s'affirme en vingt passages avec une tout autre précision que ses froides professions de foi chrétiennes. Au milieu de tant de détours, de faux-fuyants, elle seule se présente sans masque. Non pas qu'il se fasse de Dieu une idée simple ni très expliquée. Il ne suggère aucune théorie; on comprend à le lire qu'il lui est impossible d'imaginer une autre clef au système du monde, c'est tout.

Ænésidème s'est efforcé, par le choix de son hypothèse, de ne pas mettre sa métaphysique en contradiction trop flagrante avec sa théorie de la connaissance. Montaigne ne tente rien de pareil. Les expressions panthéistes que le Dr Armaingaud a relevées sous sa plume consistent plutôt à ramener toutes choses à l'Etre unique, qu'à Le disperser à travers la création. Elles indiquent simplement que cette idée divine finit par être la seule existence, la vraie, sous les apparences, l'Etre dont on ne peut ni dire le nom, ni dessiner la figure, opposé au « passage »; ce Dieu n'éclaire nullement le reste de la métaphysique de Montaigne; il y touche à peine, il en est non le fondement, mais la limite; c'est la plus paresseuse réponse au dernier problème, une fin de non-recevoir que l'on pourrait dire optimiste, si nous ne savions par tant d'exemples, — surtout orientaux, — combien la croyance en Dieu peut s'accompagner de désespérance. Au fond, c'est le Dieu d'un sceptique.

Son immortalité ne s'étend pas à l'homme. Les habitudes chrétiennes ont lié les deux croyances, Dieu et âme, qui n'ont guère de rapport, entre lesquels ni les Juifs, ni les Grecs n'ont jamais établi de lien. Montaigne non plus. Il faut bien, malgré le déplaisir de certains

lecteurs, faire de lui, dans quelque mesure, un matérialiste. Son adhésion enthousiaste aux propositions les plus brutales de Lucrèce, les réserves qui ne semblent introduites que pour désarmer le Saint-Office, justifient le Dr Armaingaud d'avoir soutenu cette thèse. Cette conjecture matérialiste a certainement correspondu à un nihilisme venant de sa nature. Et son adhésion est d'autant plus significative que Montaigne, certes, demeure trop relativiste pour avoir jamais cru tenir la vérité tout entière; le matérialisme représente son inclination plus que sa foi.

Démocrite, auteur et source de cette religion matérialiste qui a enivré tant d'esprits, est rangé par Thibaudet parmi les adversaires plus ou moins conscients de l'intellectualisme éléate; l'adhésion de Montaigne à sa doctrine trahirait donc la même tendance anti-platonicienne. Il nous semble, au contraire, que Démocrite, placé comme Platon devant la nécessité d'échapper à l'immobilité parménidienne qui tue la vie, et au changement d'Héraclite qui supprime la science, choisit une solution aussi nettement intellectualiste que celle de Platon. Il comprit que l'on ne pouvait pas réduire à une pure apparence ce monde révélé par les sens, qui allait seul devenir celui des mesures et des nombres, le vrai champ de la raison. Il fit un coup d'Etat. Jusqu'à lui la dualité du sensible et de l'intelligible, qu'on n'appelait pas encore matière et esprit, revêtait une forme particulière : l'esprit était rigide, immuable; la matière, une mobilité presque insaisissable. Seul entre tous les Grecs, Démocrite a donné à cette matière une existence réelle et indépendante, lui a transmis certains attributs réservés à l'esprit, afin de lui rendre corps et consistance, — en un mot, de la rationaliser. Elle n'est plus le non-être d'Héraclite, mais l'être véritable, mêlé de non-être, — tout comme le monde de Platon. C'est dans le même but qu'il ôte les qualités à la matière, pour les rapporter aux sensations, de sorte que la diversité des apparences, réduite à l'unité des atomes, est aussi exclusive de la coexistence des contraires que les idées platoniciennes. Ce système si net, si bien

fait, est autant que Platon l'héritier de l'esprit éléate : car il assure à la science ce dont elle ne peut se passer, la notion d'une stabilité sans fissure et sans contradiction.

Bien qu'étranger aux subtilités métaphysiques, c'est cette cohérence parfaite qui a rallié Montaigne à l'atomisme. Ne nous laissons pas tromper par certaines peintures des *Essais,* d'ailleurs imitées de Lucrèce: le monde de Montaigne est plus varié, plus complet que celui de la scolastique, les animaux y ont leur place, les climats sont divers, ainsi que les coutumes; mais cette variété n'est étudiée avec complaisance que pour être réduite plus sûrement à l'unité, à la simplicité de la nature. S'il entre-choque nos préjugés, c'est pour faire ressortir l'immuabilité de l'instinct. Un large effort égalitaire nivelle le monde, et s'attaque même au mouvement. Les saisons se succèdent, mais elles reviennent éternellement, leur branle est invariable; « qui a connu un jour a tout vu. » Est-ce là le jour d'Héraclite qu'éclaire chaque matin un soleil neuf? L'idée d'évolution, si familière aux anciens Ioniens, le passage d'une forme à l'autre, est absent de la pensée de Montaigne. Ce spectacle même du monde, dont notre esprit prend une vue si incomplète, n'est pas incohérent: nous ne connaissons qu'une partie de ses lois, ses « lois municipales », mais elles nous garantissent l'existence de principes universels. Ce calme de la nature soumise à des rythmes invariables, cette figure austère et sans espoir du monde, apporte à Montaigne comme à tous ceux qui ont suivi Démocrite la joie enivrante du repos. Relisez son chapitre sur la mort; écoutez les versets habilement choisis dans la Bible du matérialisme couper un à un les frémissements de la révolte. Avons-nous jamais été plus durement resserrés et raccourcis dans notre sort mortel? Quel hymne de délivrance, hors l'espoir et la crainte! Plus rien à attendre; la mort même n'est pas l'inconnu. Nous serons ce que nous étions avant de naître. La mort, que la mythologie avait consacrée au dieu des échanges, des voyages et des amours, n'est même plus un changement. Les deux grandes philosophies immobilistes se rejoignent dans leurs hypothèses contrai-

res : pour Platon, nous vivions avant de naître, et mourir, c'est recommencer, reprendre cette vie spirituelle. Pour Démocrite, Lucrèce et Montaigne, nous sortions de la mort en naissant, et nous y retournons. C'est toujours ce cycle, ce va-et-vient de pendule, entre deux états définis, arrêtés. Et l'égalité entre le point de départ et d'arrivée tue la notion même de mouvement.

La philosophie de Montaigne nous semble donc composée, comme celle de beaucoup de ses contemporains, de pièces et de morceaux. L'auteur des *Essais* a donné des gages au scepticisme, au matérialisme, à la tradition chrétienne. On ne peut guère le considérer comme un précurseur de la philosophie de la durée, — ni de tout autre système, — sans forcer peut-être légèrement le sens de son œuvre.

Car il ne faut pas oublier que les *Essais* sont, comme le *Prince* de Machiavel, comme beaucoup de livres de ce temps où l'action est souvent la sœur du rêve, une œuvre de circonstance. Cela n'ôte rien à leur portée. Montaigne était plus engagé dans la politique que nous le croyons, et sa « librairie » n'était pas une tour d'ivoire. Placé par ses ascendances et parentés au point de rencontre des trois grandes religions d'Occident, la tolérance lui était naturelle, et, comme le montre le Dr Armaingaud, le scepticisme lui paraissait le meilleur remède pour y convertir les esprits. De caractère décidé, sans trace de cette hésitation dont il se targua dans les *Essais*, il fut, dans la bonne et la mauvaise fortune, le très fidèle serviteur et ami d'Henri IV. Si nous oublions que les *Essais* étaient pour une part une sorte de machine de guerre destinée à soutenir la politique royale, nous risquons de leur demander ce qui n'y est pas : une recherche abstraite de la vérité. Ils contiennent bien une philosophie, si l'on entend par là une manière d'envisager l'existence, une règle des mœurs impliquant quelque préférence pour l'une ou l'autre hypothèse métaphysique; ceci, mais rien de plus. La Renaissance, quoi qu'on pense, n'était pas un climat favorable à la spéculation pure; la pensée d'Erasme, de More, de Vinci, présente cette même dis-

persion d'idées, cette confusion qui prête à plusieurs exégèses. Bacon, un peu plus tard, a accompli le seul travail philosophique dont une époque de transition avait besoin : il a fixé des règles et une méthode. C'était commencer par le commencement. Les penseurs des XV[e] et XVI[e] siècles vivaient, comme les Latins de la décadence, entre le culte ancien que l'on prolonge et les systèmes récents que l'on persécute, croyant saisir, quant à eux, cette figure de la sagesse nouvelle dont la naissance est toujours cachée, et qui est déjà fanée quand on peut la connaître.

Il est quelquefois aussi dangereux qu'utile d'éclairer un auteur ancien de points de vue trop modernes. On cherche des rapprochements, et en philosophie, le grand risque, c'est de trouver trop aisément ce qu'on cherche. Peut-être, par docilité à l'histoire, faut-il établir des différences plus marquées entre les espèces et admettre, comme Bergson lui-même l'a suggéré, la création de formes neuves. Des ressemblances existent néanmoins d'une étape à l'autre de la pensée, la fraternité des esprits le garantit; si elles n'étaient pas, l'œuvre de la connaissance serait sans cesse à recommencer. Victor Brochard ne s'est pas fait faute d'insister sur les filiations des écoles antiques et modernes, dans ses admirables « Sceptiques Grecs ». Mais il ne faut pas oublier, dans l'évolution et la réapparition des idées, le rôle du Temps. Ce reproche adressé à un bergsonien paraît singulier. Thibaudet a pris le parti de l'immobilité, en nous montrant l'existence ancienne, quasi éternelle des doctrines; c'est assurément un aspect du vrai. « Rien ne se perd, rien ne se crée. » L'esprit reprend les chemins battus qui lui avaient été ouverts dès les premiers jours. Les routes sont jonchées de doctrines abandonnées, coquilles vides... A chaque étape, on croit s'apercevoir que certains problèmes ont disparu, — fondus, dissous dans la mémoire indigente, et non résolus.

P. MICHEL-CÔTE.

SOUVENIRS DE FÉVRIER 1848

Le document ci-dessous est le récit laissé par un témoin oculaire des événements qui ont ensanglanté le mois de février 1848 et modifié le cours de l'histoire de France.

Rédigé avec la plus grande simplicité, il porte en soi un accent de sincérité qui laisserait peu de doutes sur son exactitude si même on était tenté d'en éprouver.

Bien que la bonhomie fût de mise à la cour de Louis-Philippe, on s'étonnera peut-être de voir le jeune officier, auteur de ces souvenirs, pénétrer aussi facilement auprès des princes et s'exprimer parfois aussi librement quand il s'adresse aux membres de la famille royale.

La chose s'explique cependant si l'on connaît la personnalité de M. de Sercey. Né à l'Ile-de-France en 1808, il était le fils du vice-amiral marquis de Sercey, pair de France et vétéran des guerres de l'Inde et de l'Amérique, et qu'un dessin du prince de Joinville représente jouant au billard avec le Roi au cours d'une soirée aux Tuileries, dont il était familier.

Par sa mère, il se trouvait être le neveu « à la mode de Bretagne » de Mme de Genlis. Enfin, l'un de ses frères, diplomate, envoyé en 1839 comme ambassadeur auprès du Shah de Perse, et dont le récit de voyage a été publié, avait épousé la fille du marquis de Rumigny, petite-fille du maréchal Mortier.

M. de Rumigny, chargé de plusieurs postes diplomatiques importants en Europe, s'était notamment trouvé à la cour de Parme au moment de la mort de la princesse Marie, femme du prince Alexandre de Wurtemberg et fille du roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie.

La jeune princesse, déjà fort malade, s'était rendue en Italie pour y trouver un climat plus doux, et la reine Marie-Amélie avait tout spécialement chargé M. de Rumigny de veiller sur l'installation de la princesse. Il devait l'assister jusqu'à sa fin.

Enfin, l'auteur lui-même avait servi sous les ordres du maréchal Gérard, auquel l'attachaient des liens de proche parenté. En particulier il avait été son aide de camp durant la campagne d'Algérie et lors du siège d'Anvers en 1830. Il quitta l'armée peu après les événements relatés au cours du récit qui va suivre et mourut à Paris en 1873.

Le lecteur rectifiera de lui-même une erreur matérielle de l'auteur. Si le récit des journées commence bien (v. p. 244) un samedi soir, ce jour était le 19 février, et non le 21. Cette erreur se poursuit durant toute la narration, les jours de la semaine restent exacts si les quantièmes doivent être corrigés. Nous avons préféré toutefois, par un scrupule que l'on comprendra, maintenir le texte original dans son intégralité, et nous le publions tel qu'il nous est venu entre les mains.

L. S.

Je me trouvais à Marseille dans le mois de septembre 1844 lorsque la nouvelle de la bataille d'Isly y parvint.

Un bâtiment à vapeur chauffait dans le port pour se rendre en Afrique. J'en profitai pour écrire quelques lignes à la hâte à M. le maréchal Bugeaud.

Je félicitais vivement le maréchal d'un succès qui ajoutait le gain d'une vraie bataille à ses glorieux états de service, et les souvenirs d'Egypte, que cette bataille me rappelait, m'inspirèrent, entre d'autres phrases, celle-ci : « Je regrette, monsieur le maréchal, de n'avoir pu prendre, à vos côtés, une de ces leçons qui ne se représentera de longtemps, car je ne puis oublier qu'entre Héliopolis et Isly, il s'est écoulé un demi-siècle. »

Le maréchal reçut promptement ma lettre. C'étaient les premières nouvelles de France qui lui parvenaient depuis son succès. Aussi, fut-il vivement heureux d'apprendre par moi l'enthousiasme qu'il avait excité à Marseille. Il m'en remercia avec effusion. Il ajoutait qu'il se rappellerait à l'occasion mon désir de servir auprès de lui, et qu'il partageait ce désir. Il m'a prouvé plus tard que cete réponse flatteuse n'était point une simple parole de politesse.

J'étais bien loin de me rappeler ma lettre de 1844, lorsque le samedi soir 21 février 1848, on vint me prévenir que le maréchal Bugeaud me faisait demander en toute hâte.

Je me rendis auprès de lui, rue de l'Université. Je trouvai le maréchal couché, souffrant d'un gros rhume.

Il m'adressa la parole dans ces termes :

« Vous m'avez écrit, il y a plusieurs années, que vous désiriez servir sous mes ordres. Je vous l'ai promis, si l'occasion s'en présentait. La situation se complique; on craint une émeute à l'occasion des banquets. Je dois être investi du commandement en chef des troupes dans Paris. Vous connaissez les hommes et les choses : je vous propose d'être mon aide de camp. »

J'acceptai avec reconnaissance cette preuve honorable de la confiance du maréchal, sauf l'approbation du maréchal Gérard dont j'étais l'aide de camp titulaire, et qui me l'accorda sans difficulté, dans le cas où lui-même ne serait pourvu d'aucun commandement. Le maréchal s'étendit alors sur ses projets, en cas de collision. Il ferait, disait-il, tous ses efforts pour l'éviter; mais une fois la lutte engagée, la répression serait très énergique.

« J'aurai 30.000 hommes, ajoutait le maréchal; avec cela on doit toujours écraser l'émeute. Allez voir demain le général Sébastiani; vous verrez les instructions qu'il m'a communiquées. Je les ai approuvées. Revenez me voir lundi matin. Gardez le secret sur notre conversation. »

Le lendemain, dimanche, je me rendis chez le général Sébastiani, commandant la 1re Don M. De longues et amicales relations me donnaient un libre accès auprès de lui. Je ne crus pourtant point devoir lui faire confidence de ce qui m'avait été dit par le maréchal. Mais, nous n'en eûmes pas moins un long entretien sur la situation, et sur l'attitude que la force armée prendrait dans la crise qui se préparait.

Le général me parut très rassuré sur l'issue des événements. Il avait pleine confiance dans la fermeté des troupes. Du reste, le gouvernement ne paraissait point

encore bien décidé sur les mesures définitives qu'il prendrait pour repousser la tentative des banquets. Toutefois, le général avait rédigé, ainsi que le maréchal me l'avait annoncé, des instructions très étendues et très précises, par suite desquelles la défense de Paris se trouvait partagée en différentes zones, commandées par des officiers généraux. Ces commandements divers avaient des communications assurées, qui permettaient d'étendre la répression sur un grand nombre de points à la fois, et de secourir promptement, avec des forces suffisantes, le point menacé.

L'effectif des troupes sous les armes s'élevait à 30.000 hommes environ. Les troupes recevraient, en outre, l'ordre d'user de la plus grande modération, et de ne faire feu, même après les trois sommations voulues par la loi, qu'après avoir elles-mêmes subi le premier feu de l'émeute.

Vers les 4 heures, au moment où nous discutions sur les événements qui pouvaient surgir dans la journée de mardi, époque fixée pour la réunion des banquets, on vint, de la part du ministre de la Guerre, inviter le général à se rendre sur-le-champ auprès du ministre. C'est pour me donner mes dernières instructions, me dit le général. Il y a eu conseil chez le roi, et il était convenu qu'à son issue on me ferait mander.

Je crus devoir avouer au général que, dans mon esprit, pour établir de l'unité dans un commandement, partagé entre lui et le général Jacqueminot, commandant la Garde Nationale, je ne doutais pas que l'on réunirait ces deux commandements en un seul, sous les ordres d'un maréchal. « On n'en fera rien, reprit le général. J'en ai la certitude. Jacqueminot et moi, nous nous entendons parfaitement ensemble; du reste, c'est convenu. »

J'accompagnai le général jusque chez le ministre. Chemin faisant, je lui dis que je dînais le soir chez le marquis de Boissy, où toute l'opposition se trouverait représentée par MM. de Lamartine, Duvergier de Hauranne, Emile de Girardin, etc... On connaît nos relations, ajou-

tai-je encore. Je serai vivement attaqué, interpellé... Que dois-je répondre?

— C'est bien facile, vous avez lu une partie des instructions, vous en connaissez le sens et l'esprit, dites-leur que nous serons modérés, même patients, que nous ne tirerons pas les premiers, mais qu'une fois le feu engagé, nous serons très énergiques.

Le dimanche soir, je dînais effectivement chez M. le marquis de Boissy. J'ai nommé les principaux membres de l'opposition présents à ce repas; S. A. R. le Cte de Syracuse y figurait aussi. Il est inutile de dire que la conversation ne roula que sur les événements du jour. Le nom des convives lui donnait un grand intérêt.

M. de Lamartine racontait la séance du matin, où s'était discutée la dernière décision à prendre sur la convocation des banquets. Au moment où il arrivait à la réunion, l'Assemblée flottait, indécise, sur la résolution à prendre. Elle paraissait craindre les suites d'un acte auquel l'autorité semblait vouloir s'opposer, même par la force. M. de Lamartine démontra alors, avec la puissance et la chaleur de sa parole, que reculer était désormais impossible sans déshonneur, qu'il fallait se décider promptement et fixer un jour. Ce discours mit fin à toute irrésolution et il fut convenu que l'ordre de convocation des banquets était fixé au mardi 24 février. M. de Boissy, avec l'énergie qu'on lui connaît, soutenait la légalité des banquets. Il redoutait peu les mesures de l'autorité, et s'offrait un des premiers pour résister à ce qu'il qualifiait abus de la force.

M. de Girardin présentait les choses sous l'aspect le plus sombre. Il déplorait l'aveuglement du pouvoir, et prenant un verre et s'adressant à moi : « Citoyen [Sercey], dit-il, je bois à ta santé C'est ainsi que l'on parlera avant deux ans, car on nous mène à la République... »

Les autres convives s'exprimaient plus ou moins dans le même sens.

Enfin M. le comte de Syracuse écoutait sans trop parler. Mais il paraissait vivement préoccupé de ce qu'il

voyait, de ce qu'il entendait. L'assurance avec laquelle tous ces membres influents de l'opposition pronostiquaient l'avenir répandait dans son esprit de vagues terreurs. Il quitta le salon de M. de Boissy pour se rendre aux Tuileries.

Lié avec la plupart des ministres, et entraîné dans les événements par ma position militaire, j'avais eu à supporter toutes les attaques. M. le Cte de La Riboisière, colonel de la 2e Légion de la Garde Nationale, les avait partagées.

Je soutenais hardiment, et telle était ma conviction, qu'avec les troupes dont le gouvernement pouvait disposer, il n'avait rien à redouter. Je ne voulus pas entrer dans la discussion des droits qu'avait ou n'avait pas le ministère de s'opposer aux banquets, cette question m'étant complètement étrangère. Mais je pensais qu'avec une force considérable, tant en troupes qu'en garde nationale, qu'avec un système de répression parfaitement organisé (ce système était dû à M. le maréchal Gérard, qui l'avait adopté pendant son commandement des Gardes Nationales), qu'avec de bons chefs et une volonté bien établie, on pouvait, on devait inévitablement, vaincre tous les obstacles quels qu'ils fussent.

Je dois avouer que mes arguments trouvèrent peu de faveur. MM. de Lamartine, de Boissy et Girardin les repoussaient et affirmaient que je me faisais illusion, que nous ne serions pas soutenus, comme nous le pensions, et que si l'occasion s'en présentait, *nous le verrions bien*.

Malgré nos conventions, le parti bien arrêté de ces messieurs, qui n'étaient que l'écho de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu, ne laissait pas que de me préoccuper jusqu'à un certain point. Je les quittai, en leur disant que je me rendais à la réception de M. le comte Duchatel, ministre de l'Intérieur, que je ne voulais point les prendre en traître, et que je répéterais chez le ministre ce que j'avais entendu d'eux. Dans ce cas, reprirent-ils, nous allons vous en dire davantage, et ils s'étendirent encore davantage sur leurs espérances.

J'arrivai chez le ministre vers les 9 h. 30. Presque tous les ministres s'y trouvaient. Mais dans ce salon, les propos, les conversations, et la manière de juger les choses étaient bien différents de ce que je venais d'entendre : cela se comprend.

Je racontai à qui voulut me prêter son attention tout ce que je savais, et notamment à deux ministres. Je ne trouvai que des incrédules... Lorsqu'on me fit l'honneur de me demander mon avis, car on paraissait résolu à s'opposer aux banquets par la force, je répondis qu'à mon sens il n'y avait qu'un moyen de parer à la situation : c'était de placer les troupes et la Garde Nationale sous le commandement du maréchal Bugeaud, et de le laisser maître d'agir. J'entendis bourdonner à mes oreilles : « Mais ce n'est pas possible : cela mécontenterait trop les généraux Jacqueminot et Sébastiani. »

Je me retirai le cœur navré. De tout ce que j'avais pu recueillir dans le salon du ministre, j'en concluais que la position n'était point aussi nette que je me l'étais figuré. Et puis je ne pouvais me rendre compte de ce que j'entendais, après ce que m'avait dit le maréchal Bugeaud. Si près des événements, on n'avait donc pas de plan arrêté; on menait une conduite indécise. C'était surtout ces raisons-là qui m'inquiétaient vivement.

Le lundi 23, je me rendis chez le maréchal Bugeaud. Il n'avait reçu aucun ordre. Je lui répétai une partie de ce qui s'était passé devant moi la veille. Je ne lui cachai pas mes appréhensions sur ce qui allait se passer. Il se rendait à la Chambre des Députés. Il m'y donna rendez-vous pour quatre heures.

Je retrouvai le maréchal à la Chambre. Il me parut étonné et mécontent, et se plaignait amèrement de n'avoir reçu aucun avis ni du Roi ni des ministres. « On me laisse dans l'ignorance de ce qui se passe, s'écriait-il; mais je n'en suis pas moins convaincu que l'on me réserve pour le commandement en chef. » Nous nous quittâmes, après être convenus de nous retrouver le soir aux Tuileries.

J'arrivai chez le Roi à 8 h. 1/2. Sa Majesté était en conférence dans le billard avec le maréchal. Une grande

émotion régnait dans le royal salon. Les nouvelles se succédaient à chaque instant. L'une d'elles annonçait que les chefs des Sections républicaines, qui avaient été convoqués pour la soirée, renonçaient à se réunir.

Beaucoup de généraux, entre autres MM. Oudinot et Bedeau, venaient offrir leurs services. On se rappelle que la réunion des banquets était fixée au lendemain, mardi 24 février.

Vers les 10 h. 1/2, le maréchal me fit signe. Nous nous retirâmes. Le maréchal était plus que mécontent. Le Roi, tout en causant vaguement des événements, ne lui avait point parlé de son commandement... « On ne veut pas de moi, s'écriait avec douleur le maréchal... Pourtant, venez chez moi en tenue et à cheval aux Tuileries, où je suis convoqué. »

Le lendemain 24 février, je montai à cheval de bonne heure, pour me rendre auprès du maréchal. Il y avait eu un grand bal le lundi 23 à l'ambassade belge, chez le prince de Ligne. Tous les ministres, les ambassadeurs et les plus hauts personnages de l'Etat s'y trouvaient réunis. On ne s'entretenait que des événements qui se préparaient. On ne doutait nullement que le pouvoir ne triomphât. On considérait la démonstration des banquets comme peu grave, et l'opposition qui la provoquait était peu ménagée.

Je quittai le bal, presque pour monter à cheval. En me rendant chez le maréchal, il me vint à l'idée de passer aux Tuileries pour m'assurer de ce qui se passait. Les troupes avaient dû prendre les armes à la pointe du jour.

Je trouvai la cour déserte, et d'un calme parfait. Aucun mouvement n'indiquait une prise d'armes. Je demandai à parler à l'aide de camp de service. Le général Dumas parut étonné de me voir en uniforme.

Il m'apprit que, dans la nuit, contre-ordre avait été envoyé aux troupes, sur l'avis que le *National* et la *Réforme* avaient promis qu'aucun mouvement n'aurait lieu.

« On renonce aux banquets, la paix est faite, me dit le général Dumas, vous pouvez l'annoncer au maréchal Bugeaud. » J'avoue que je fus très étonné que l'on n'eût

pas cru devoir donner au maréchal directement cette communication.

J'arrivai chez le maréchal, où je trouvai le général Saint-Arnaud et le commandant Trochu, aide de camp du maréchal.

J'annonçai ce que j'avais appris aux Tuileries. Le maréchal n'avait reçu aucun avis. Il parut très surpris de ce manque d'égards. Il hésitait à me croire, et pour lever ses doutes il envoya chez le ministre de la Guerre le général Trezel, son aide de camp, pour s'assurer des faits.

Trochu revint et confirma pleinement ce que j'avais annoncé. Le ministre expliquait par un malentendu ce que le maréchal avait justement qualifié de manque d'égard, et le faisait prévenir qu'il le tiendrait au courant de ce qui se passerait.

D'après ce qui se passait, le maréchal nous congédia tous, en nous invitant à nous enquérir des événements et à venir le rejoindre à l'apparence du premier mouvement.

Je rentrai chez moi vers les dix heures.

L'aspect de Paris était triste. Une légère pluie et une atmosphère sombre ajoutaient à cette triste apparence.

Vers les midi, je commençai à parcourir différents quartiers pour m'assurer moi-même de l'état des esprits. A deux heures environ, je vis des groupes dans la rue de Castiglione et dans la rue Saint-Honoré. Les hommes n'étaient point armés; mais ils commençaient à défaire les pavés, et paraissaient vouloir élever des commencements de barricades.

Je me rendis aussitôt à l'Etat-major de la Place. J'y appris que, dans les quartiers populeux, les masses commençaient à s'agiter, et que des barricades commençaient à s'élever. Des ordres étaient donnés de faire prendre les armes à la troupe, et les officiers d'Etat-major envoyés dans toutes les directions à ce sujet avaient été insultés. Plusieurs même avaient reçu des coups de pierre.

Je jugeai qu'il était convenable de me rendre auprès du maréchal Bugeaud. Je rentrai chez moi pour prendre mon uniforme, et je me rendis dans le faubourg Saint-Germain, où demeurait le maréchal.

Mais, en quelques instants, la situation était changée. Des barricades s'élevaient partout, avec la plus grande promptitude. J'eus la plus grande difficulté à les franchir, notamment celles de la rue Saint-Florentin, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine et mille entraves de la part des insurgés qui gardaient ou élevaient des barricades, que je pus parvenir jusque chez le maréchal avec mon uniforme porté dans un paquet. Paris était déjà dans un tel état qu'il m'eût été de toute impossibilité de passer d'une rive à l'autre en uniforme.

Sur le pont de la Concorde, je rencontrai le général Sébastiani, qui, à la tête du 13e chasseurs, se dirigeait sur la place au grand trop, pour balayer les rassemblements des rues adjacentes, tandis que, sur un des trottoirs du même pont, M. Ledru-Rollin regardait d'un air méditatif les scènes qui commençaient à se dérouler et qui n'atteignaient encore qu'un bien petit développement.

Enfin j'arrivai chez le maréchal (1) vers les cinq heures.

Je lui rendis compte de ce que j'avais vu, et avec mon expérience des émeutes je n'augurais rien de bon de ce début. Le maréchal n'était que très imparfaitement au courant des choses.

Il endossa son uniforme et nous nous rendîmes aux Tuileries, où l'on nous retint à dîner.

Aux Tuileries l'on était préoccupé, mais pas véritablement inquiet.

Quelques invités seuls étaient admis à la table royale. M. le duc de Nemours n'y était point présent. Il était en permanence à l'Etat-major de la Garde Nationale au Carrousel. C'est là qu'était établi le quartier général. Le dîner fut triste sous la préoccupation qui dominait.

A chaque instant, des dépêches étaient apportées à Sa Majesté. L'une d'elles annonçait que le colonel Bilfild, gouverneur des Tuileries, avait été assez grièvement blessé par une pierre lancée d'une barricade que l'on tentait d'élever rue d'Alger, en face même du Palais.

Par une autre dépêche, M. le duc de Nemours annon-

(1) Bugeaud.

çait que plusieurs tentatives de barricades avaient été empêchées par la troupe et que, quoiqu'il y eût quelques hommes blessés, on avait tout lieu d'espérer que l'émeute n'atteindrait point des proportions considérables. Le Roi paraissait vivement satisfait de ces nouvelles. L'espoir gagna tous les esprits. On crut un moment la crise terminée.

La soirée fut calme. Vers les dix heures, je me retirai avec le maréchal. Je le reconduisis chez lui. Il m'ordonna de surveiller les événements, de le tenir exactement au courant. Pas un mot ne lui fut dit relativement à son commandement. Le maréchal ne pouvait s'expliquer ce silence, après ce qui lui avait été dit. Pour lui, il tenait peu à un semblable commandement, mais les événements marchaient et le maréchal craignait qu'on ne fît pas tout le nécessaire pour les éviter ou les comprimer.

Le mercredi 25 février à midi je me rendis au quartier général du Carrousel.

La première personne que j'y aperçus fut le général Friand.

Il arrivait du quartier général de sa zone. Je lui demandai des nouvelles. « Très mauvaises, me dit-il. L'émeute grandit. On demande ouvertement le renvoi des Ministres, la réforme, et les gardes nationaux sont froids. Un grand nombre s'associent aux idées de réforme. »

Un peu après arriva le colonel de La Riboisière. Même langage... Il ajoutait que si cela durait, dans la soirée les gardes nationales crieraient : « Vive la Réforme! » Ce cri était déjà un signal de ralliement. Les nouvelles se succédaient rapidement et toujours dans le même sens.

Je passai dans les rangs des troupes stationnées sur la place du Carrousel.

Je m'entretins avec beaucoup d'officiers. Je remarquai avec douleur que les troupes étaient déjà très fatiguées. La cavalerie était sur les dents. Depuis plus de trente heures, les chevaux bivouaquaient sur les places, presque toujours montés. Il me semblait évident qu'il ne serait plus possible, à un moment donné, d'obtenir de cette

cavalerie un bon service. Je rentrai à l'Etat-major le cœur navré. Je voyais l'avenir très sombre.

Plusieurs personnes à qui je faisais part de mes impressions m'engageaient à aller les communiquer à M. le duc de Nemours. Après quelque hésitation, je me décidai à le faire. Je montai. Je demandai Son Altesse Royale. Elle était dans le salon donnant sur la place du Carrousel, au deuxième. Monseigneur voulut bien passer sur une des pièces qui donnent sur la rue de Rivoli pour me recevoir. J'étais très convaincu de la gravité des choses et par suite très ému.

Je parlai à M. le duc de Nemours avec la plus grande vivacité.

Je lui dépeignis ce que j'avais vu et entendu, sous les plus sombres couleurs.

Je représentai la Garde Nationale prête à faire cause commune avec l'émeute au cri de : « Vive la Réforme! » La troupe fatiguée, harassée. La cavalerie ne pouvant, sous vingt-quatre heures, exécuter une charge.

Et j'appuyai, surtout, sur la démoralisation qui paraissait résulter de l'indécision qui régnait sur toutes choses et du manque d'énergie qui en était la suite inévitable.

Monseigneur écouta mes paroles avec attention et bonté, car, après tout, je n'avais aucun caractère pour les lui adresser.

— Eh bien! me dit Monseigneur, la conclusion? Que conseillez-vous?

— Mon avis, répliquai-je, est qu'il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un des deux seuls partis qui s'offrent : Le premier, que je ne conseille pas, est de céder en changeant le ministère; le second, qui est le seul honorable, c'est de charger M. le maréchal Bugeaud du commandement des troupes, et de nous faire enterrer, s'il le faut, sous les ruines de Paris.

— C'est bien, me dit Monseigneur, entrez dans cette pièce et vous y donnerez votre avis.

En prononçant ces paroles, Son Altesse Royale désignait la pièce où se trouvaient réunis les généraux. Je

ne crus pas devoir le suivre... Mes avis étaient officieux... Je n'avais aucun droit de les donner.

D'ailleurs, j'avais un grand dévouement pour les généraux Sébastiani et Jacqueminot, et il me répugnait d'ouvrir un conflit qui ferait passer le commandement dans d'autres mains. Il n'avait fallu rien moins que l'effroyable crise que je prévoyais pour pousser à une résolution qui froissait mes affections.

Je me retirai sur le perron de la place du Carrousel, où je continuai à observer ce qui se passait, à recueillir les nouvelles qui arrivaient à chaque instant, et à me former une opinion, pour aller en rendre compte au maréchal Bugeaud.

Les ministres passaient et repassaient sans cesse. Vers les trois heures, M. le duc de Nemours se rendit aux Tuileries. Il en revenait à quatre heures, et, en passant auprès de moi, il me dit : « Le ministère est changé. Je viens l'annoncer. M. Molé est chargé de faire le cabinet. »

Cette nouvelle annoncée à la Chambre et dans Paris y fut accueillie avec la plus grande satisfaction. Bientôt, de meilleures nouvelles parvinrent de tous les points de la capitale.

L'émeute eut un temps d'arrêt. On crut que tout allait se calmer, et que cette condescendance à l'opinion suffirait pour faire tout rentrer dans l'ordre. Il n'en fut rien: il était trop tard!!

Je me rendis à six heures chez le maréchal Bugeaud. Il montait en voiture pour se rendre chez M. de Salvandy, où il allait dîner et où je l'accompagnai en voiture. Je lui rendis un compte exact de tout ce que j'avais vu, de ma conversation avec le duc de Nemours.

Le maréchal revenait de la Chambre. Il croyait à une pacification.

— Dans tous les cas, me dit-il, nous avons trente mille hommes, et avec ces troupes je serai toujours maître de Paris.

Je m'empressai de lui faire observer que ces troupes ne représentaient plus trente mille hommes dans l'état de fatigue et d'épuisement où elles se trouvaient.

— D'ailleurs, ajouta le maréchal, je vais vous dire toute ma pensée : Le Roi ne m'a point placé à la tête des troupes parce que son intention est, si Molé ne réussit pas, de me faire le chef d'un cabinet énergique qui terminera toutes les affaires.

Je quittai le maréchal sur ces paroles, tout en y ajoutant fort peu de foi.

Je continuai à prendre des renseignements sur ce qui se passait. Le temps était pluvieux et froid. Les troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, continuaient de bivaquer sans abri, sur les places et dans les rues. Vers les huit heures, je me rendis au ministère de l'Intérieur. Le ministre était dans son cabinet avec M. Guizot, Armand Bertin et quelques hommes politiques, MM. Cornudet, Janvier, Vitet, etc.

Dans le salon, quelques amis se trouvaient réunis à la famille du ministre, entre autres. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. L'émeute, loin de se calmer, déployait de nouvelles forces. On me questionna. Je racontai mes impressions.

Selon moi, il n'y avait que le maréchal Bugeaud qui pût rétablir les affaires. Encore, dans mon esprit, était-il trop tard. Mais il n'y avait pas de choix; c'était la seule, la dernière ressource.

Le ministre vint un moment dans le salon; on m'engagea à lui dire la vérité. Je le fis. M. Duchatel me répondit que M. Molé était ministre, que les mesures à prendre ne le concernaient plus.

Après le départ du ministre, on m'engagea à me rendre auprès du maréchal Bugeaud, pour le stimuler à se mêler activement des affaires et, au besoin, à prendre le commandement.

Ceci indique suffisamment l'état des esprits.

Plus tard, j'appris que, du cabinet de M. Duchatel, un ministre, M. Dumont, je crois, avait été expédié aux Tuileries pour demander au Roi que le maréchal Bugeaud prît le commandement, et que Sa Majesté avait répondu : « Cela ne se peut pas parce que Sébastiani et Jacqueminot donneraient leur démission. » Je revins au salon,

où l'agitation était extrême. On me poussait toujours à me rendre auprès du maréchal. J'hésitais. Cependant, j'y consentis à la condition que M. Janvier m'accompagnerait pour donner plus d'autorité à ce que je rapporterais au maréchal.

Janvier et moi nous partîmes donc vers les dix heures. Le maréchal n'était pas encore rentré.

Nous nous rendîmes aux Tuileries pour avoir des nouvelles. Le Roi était couché. L'aide de camp de service paraissait calme. On ne semblait pas y être inquiet.

Toujours sous l'empire de mes préoccupations, nous nous rendîmes à l'Etat-major au Carrousel.

Ici, la scène était bien différente.

Il y régnait une extrême agitation. Des nouvelles fort sinistres y circulaient. Entre autres, nous y vîmes arriver un officier supérieur, M. de Nicolaï, qui racontait que, devant le ministère des Affaires Etrangères, un bataillon de la ligne avait fait feu sur une masse de peuple, qu'il y avait eu des morts et des blessés et que le peuple criait aux armes.

Nous nous retirâmes, Janvier et moi.

Je laissai pour instructions à un employé de l'Etat-major que je connaissais, de me faire prévenir si le maréchal Bugeaud venait prendre le commandement, et je rentrai chez moi après avoir quitté Janvier.

Chemin faisant, nous avons rencontré sur les boulevards un grand chariot entouré de torches. Ce chariot portait les cadavres des gens tués au ministère des Affaires Etrangères; une foule considérable entourait ce char et appelait le peuple aux armes et à la vengeance.

Je rentrai chez moi vers 19 heures du soir, tristement impressionné de ce que j'avais vu.

A six heures du matin, le jeudi 26 février, on vint me prévenir que le maréchal Bugeaud venait d'être investi du commandement en chef, et l'on m'invitait à me rendre sur-le-champ auprès de lui.

Déjà des barricades s'élevaient sur tous les points.

Les arbres des boulevards étaient coupés et faisaient obstacle.

Aussi l'émissaire qui m'avait été envoyé du Carrousel ne put parvenir chez moi (rue Neuve-des-Mathurins) qu'avec quelques difficultés, et, à mon tour, ce ne fut pas sans peine que j'arrivai au Carrousel vers les sept heures. J'avais dû franchir plusieurs barricades et des troupes d'hommes armés; Paris me parut être en pleine révolution.

A mon arrivée au Quartier Général, le maréchal était investi du commandement suprême.

Le général Lamoricière commandait la Garde Nationale. Un nouveau ministère, à la tête duquel se trouvait M. Barrot, était formé.

Une proclamation signée Barrot annonçait ce changement dans la direction des affaires. Cette proclamation était arrachée par le peuple aussitôt qu'affichée. Le maréchal avait dirigé une première colonne par les quais sur l'Hôtel de Ville. Cette colonne était commandée par le général Sébastiani.

Une autre colonne, sous le commandement du général Bedeau, devait se rendre à la Bastille, par la ligne des boulevards. Enfin, une forte réserve se trouvait sur la place du Carrousel, sous les ordres du général Balhières.

On attendait impatiemment des nouvelles du mouvement combiné de ces deux mouvements.

A huit heures, le maréchal descendit sur le Carrousel. On entendit une vive fusillade du côté de la place de la Concorde. On alla la reconnaître. C'était le poste des Municipaux de cette place qui était attaqué et massacré.

Le Roi sortit du Palais vers les neuf heures. Le maréchal, à ses côtés, passa la revue des troupes et de la Garde Nationale massées sur la place. L'enthousiasme fut assez grand et trompa l'opinion du Roi et du maréchal. Quelques cris de: « Vive la Réforme! » voulurent se faire entendre des rangs de la Garde Nationale, mais ils furent promptement étouffés.

A 9 h. 1/2, nous rentrâmes au Carrousel. Quelques instants après, M. E. de Girardin y arriva. Il venait du centre de Paris. Les portes étaient entre les mains des in-

surgés. Enfin il fit un rapport fort effrayant de la situation.

Je le pris à part et lui dis :

— Vous jugez ordinairement les événements avec une grande perspicacité. Eh bien, franchement, que pensez-vous de la position où nous sommes?

— Mon opinion, vous le savez (et il faisait allusion au dîner de M. de Boissy) était dimanche que nous pouvions avoir la République dans deux ans... Aujourd'hui, c'est dans deux heures que nous l'aurons, si le Roi n'abdique pas sur-le-champ. Je crains même qu'il ne soit trop tard. Mais je ne m'en rends pas moins aux Tuileries pour éclairer la religion du Roi, et lui demander son abdication s'il veut éviter la République.

Des officiers arrivaient à chaque instant, porteurs de désastreuses nouvelles.

L'ordre avait été donné de repousser la force par la force, en employant toute la modération possible. Mais, vers 9 h. 1/2, sur un ordre dont j'ignore la source, le maréchal fit écrire dans toutes les directions de ne point tirer, si ce n'était pour assurer le salut de la troupe. En même temps, on enjoignait à tous les corps de faire retraite sur le Carrousel, où ils recevraient ultérieurement des ordres.

Ce mouvement rétrograde enhardit l'émeute.

Des flots de peuple, armés de la manière la plus bizarre, se précipitèrent vers les Tuileries. A dix heures environ, une masse compacte et très nombreuse se précipitait vers la place et y débouchait par la rue de Rohan et les issues adjacentes.

Il n'y avait pas un moment à perdre, nous descendîmes sur la place et montâmes à cheval.

Le maréchal dirigea un régiment de dragons et quelques troupes d'infanterie pour s'opposer à l'envahissement de la place. Mais ces troupes ne purent y parvenir. C'est alors que, par un mouvement sublime de sang-froid et d'héroïsme, le maréchal se détacha du groupe de son Etat-major et, s'avançant de quelques pas, suivi de ses aides de camp Trochu et moi, il s'a-

dressa, en ces termes, à cette masse de gens avinés, armés de toutes armes, depuis le fusil jusqu'à la broche, et dont quelques-uns brandissaient leurs sabres ou leurs haches jusque sur nos têtes : « Que voulez-vous, leur dit le maréchal, ne suis-je pas comme vous un homme du peuple? J'ai conquis tous mes grades comme le dernier d'entre vous. Comme vous, j'ai manœuvré la charrue. Et, lorsque je l'ai pu, j'ai été le promoteur des mesures favorables au peuple. C'est donc mon droit de vous rappeler à vos devoirs. Rapportez-vous-en à moi. Vos réclamations seront écoutées. Déjà les ministres sont changés. »

Un homme, je le vois encore, tout couvert de fumée et de sang, la poitrine nue, s'avança en brandissant un énorme coutelas... Je lui arrêtai le bras. Il s'adressa au maréchal avec la plus grande véhémence et lui dit, à peu près : « Vous ne nous donnez là que des paroles. Cela ne nous suffit plus. Nous nous retirerons, mais à une seule condition: c'est si vous nous jurez que l'amnistie est accordée ainsi que la Réforme et que les ministres sont renvoyés; sans cela, nous marchons en avant. »

Pendant cette scène émouvante et effrayante, le commandant Trochu distribuait à ceux qui l'entouraient les proclamations annonçant le changement de ministère, mais l'important pour eux, l'amnistie et la Réforme, ne figurait pas sur ces proclamations.

La position du maréchal me navrait. Je le connaissais trop homme de cœur pour juger ce qu'on lui demandait, et je ne voyais pas comment cette scène pouvait finir. Je pris alors la parole et, m'adressant à ces hommes qui nous entouraient : « Le maréchal, leur dis-je, ne peut jurer ce que vous lui demandez. Soldat, il obéit; mais il ne peut prendre un engagement au nom du gouvernement. Rapportez-vous-en à sa parole. Il vous l'a dit, il sort de vos rangs. N'oubliez pas, d'ailleurs, que vous voyez en lui le conquérant de l'Afrique et l'ami de l'Agriculture et de l'ouvrier... Et maintenant, mes amis, criez avec moi : « Vive le maréchal Bugeaud! »

Ces paroles, prononcées avec conviction et chaleur, produisirent leur effet, et bientôt, à notre grande satisfaction, cette masse s'écoula lentement, et la place se trouva complètement dégagée.

Le maréchal était ravi. Il se pencha vers moi et me dit : « Allons chez le Roi, lui faire part de ces bonnes nouvelles. Ils se sont retirés sur ma parole. La partie est gagnée, allez en rendre compte au Roi. » Je me rendis aux Tuileries. Le Roi apprit avec une vive satisfaction l'évacuation du Carrousel. Je n'en trouvai pas moins le cabinet du Roi excessivement agité. Sa Majesté, les princes, les princesses, une foule de personnages importants, semblaient livrés à des conversations très animées. Les nouvelles se contredisaient à chaque instant, en un mot.

J'avais rencontré sur le perron des Tuileries Emile de Girardin portant un papier. Il me dit que le Roi avait abdiqué, qu'il était porteur de l'abdication et qu'il allait la faire afficher. Avant de quitter le Roi pour retourner auprès du maréchal, je crus devoir lui demander s'il était vrai qu'il eût abdiqué. « J'en ai parlé, répondit Sa Majesté, mais je n'ai rien signé. »

Cette réponse, transmise au maréchal, compliquait encore la situation, car partout sur mon passage on me questionnait sur l'abdication, et j'assurai qu'elle n'avait point eu lieu, tandis que d'autres affirmaient le contraire. Ainsi, sur ce point comme sur tant d'autres, anarchie! On ne savait dans ce moment ni qui régnait, ni qui gouvernait...

Vers 11 h. 1/2, le général Lamoricière vint au Carrousel. Il rendit compte de l'état de Paris qu'il venait de parcourir. « La situation est désespérée, disait le général. Ce n'est plus ni le renvoi des ministres, ni l'amnistie et la Réforme que l'on demande : c'est l'abdication du Roi que l'on veut. » Il n'y avait plus de troupes nulle part. Elles s'étaient concentrées sur la place de la Concorde, ou avaient rejoint leurs quartiers.

Toutes les nouvelles que l'on faisait donner étaient de la même couleur que celles du général Lamoricière.

Ainsi M. Barrot, qui, comme ministre, parcourait les rues de Paris, faisait annoncer par Horace Vernet que partout l'émeute dominait, que c'était une véritable révolution.

Le maréchal prit le parti de se rendre auprès du Roi, pour l'entretenir de ce qui se passait. Je l'accompagnai. Nous trouvâmes le cabinet toujours animé.

Le Roi et la Reine passèrent dans le salon qui précédait le cabinet. Je suivis le maréchal et là, dans l'embrasure d'une fenêtre, en présence de la Reine et de moi, le Roi dit : « Eh bien, mon cher maréchal, qu'en pensez-vous? Les nouvelles sont désastreuses. Croyez-vous que nous puissions en venir à bout? » « Oui, répondit le maréchal, j'en tuerai dix mille, vingt mille, trente mille, mais ce sera toujours à recommencer... » « Alors, reprit le Roi, il n'y a plus rien à faire... »

Nous quittâmes le Roi, pour remonter à cheval.

A ce moment, je fus entouré d'une foule d'officiers qui me suppliaient d'engager le maréchal à ne plus reparaître. On poussait contre lui des vociférations jusque sous les fenêtres du Quartier Général. J'insistai auprès du maréchal, dans le même sens. Il ne voulait pas consentir à se retirer. Je me jetai sur la bride de son cheval. Je le priai de se conserver pour des temps meilleurs et, à force de prières, j'obtins du maréchal qu'il rentrerait chez lui, ce qu'il fit, non sans courir les plus grands dangers, notamment au coin de la rue du Bac et du quai.

Les officiers et gardes nationaux qui m'avaient appris le danger du maréchal Bugeaud demandèrent en même temps qu'on donne le commandement au maréchal Gérard.

Cette idée me frappa, et, en rentrant aux Tuileries, je l'émis devant le Roi, dans ce même cabinet, où il ne régnait plus aucun ordre, où chacun parlait et où on ne reconnaissait plus ni autorité ni rang.

On me demanda où était le maréchal. J'indiquai un salon voisin. Le Roi, la Reine, le duc de Montpensier s'y précipitèrent, et le Roi, s'adressant au maréchal, lui

dit : « Tout est perdu, mon cher maréchal, vous seul pouvez nous sauver. Partout on vous demande. Montez à cheval, prenez le commandement. Je vous donne plein pouvoir d'agir comme vous l'entendrez. »

La Reine se joignit au Roi, et employa auprès du maréchal les expressions les plus affectueuses. Le duc de Montpensier joignit ses instances à celles de ses augustes parents.

Le maréchal, souffrant, n'avait même pu endosser son uniforme. Il était en bourgeois, et malgré son peu d'espoir de pouvoir arrêter le torrent déchaîné, il se dévoua à donner au Roi cette dernière preuve de son dévouement.

En traversant le perron, où je fis avancer pour le maréchal le propre cheval du Roi, nous rencontrâmes le duc de Nemours, qui donna au maréchal une branche d'olivier, comme symbole de la mission qu'il allait remplir.

M. La (*mot illisible*) et le général de La Rue, ainsi que plusieurs officiers, montèrent à cheval avec le maréchal. Je le précédais en criant à haute voix : « Messieurs, le maréchal général Gérard est nommé gouverneur de Paris, avec les pleins pouvoirs du Roi. Allez l'annoncer dans toutes les directions. »

Mais à chaque instant nous rencontrions, soit des officiers, soit des gardes nationaux, qui nous demandaient s'il était vrai que le Roi eût abdiqué... Cette nouvelle était propagée partout. Je répondis que le Roi n'avait pas abdiqué. Mais on paraissait douter de mon assertion.

Or, le maréchal ne pouvait rester plus longtemps dans un doute qu'il lui importait de lever le plus promptement possible. En conséquence, au moment où nous allions quitter le Carrousel pour entrer dans la rue de Richelieu, il me dit: « Rendez-vous auprès du Roi. Je ne demande pas l'abdication, mais il me faut savoir si elle a eu lieu. Dans ce cas, *rapportez-la-moi par écrit.* Allez vite et venez me répondre. »

En un temps de galop, j'étais auprès du Roi, dans

ce cabinet dont l'agitation dépassait ce que j'avais vu jusqu'à ce moment.

On y apercevait pêle-même le Roi, la Reine, les princes, les princesses, MM. Soult, Trezel, Thiers, Duvergier, Piscatory, et une foule d'autres personnes.

On discutait l'opportunité de l'abdication. Le Roi était morne, pensif, ne parlant pas.

La Reine, très animée, s'exprimait avec une grande énergie. Elle protestait vivement contre l'abdication. Cependant, elle se laissait aller à une juste indignation: « Puisque tous ceux que nous avons comblés, dit-elle, nous abandonnent, eh bien, abdiquez!... Nous nous retirerons du moins en honnêtes gens, cédant devant la force et la lâcheté... »

M. Piscatory et le colonel de Neuilly appuyaient les paroles de la Reine avec la plus grande vivacité. M. Piscatory surtout se révoltait à l'idée d'une abdication. Il la combattait, ne la jugeait pas nécessaire.

J'étais du même avis que ces messieurs, je les appuyais de la voix et du geste.

La Reine reprit: « Je reconnais bien là mes vieux amis, à la bonne heure! »

Cependant ma mission ne se remplissait pas, la discussion se prolongeait, les événements marchaient. En arrivant près de la place du Palais-Royal, le maréchal Gérard avait été accueilli par une vive fusillade. Il envoya un officier demander si le Roi avait abdiqué. Il pouvait être environ midi. Le général Dumas entra dans le cabinet et s'écria à haute voix: « Le maréchal Gérard demande si l'abdication a eu lieu. »

Je m'approchai alors du Roi, et lui dis: « Sire, le maréchal m'a envoyé demander à Votre Majesté si elle avait abdiqué. » Le Roi me répondit douloureusement: « *Oui,* annoncez-le au maréchal. » — « Dans ce cas, Sire, le maréchal demande par écrit l'abdication, quoiqu'il ne la demande, ni ne la désire. Mais il faut qu'il sache la vérité. »

Dans ce moment, le duc de Montpensier s'avança, un

cahier de papier à la main, et le plaça au centre de la table.

Sa Majesté s'avança lentement vers cette table, s'assit et chercha des plumes.

M. le duc de Nemours était placé à la droite du fauteuil. J'en occupais la gauche, touchant presque le Roi, lisant ce qu'il écrivait, et ma main droite reposait sur le dos du fauteuil. Un profond silence s'établit.

Le Roi écrivit lentement:

« J'abdique en faveur de mon petit-fils, le comte de Paris. Puisse la France, sous son règne... »

Le Roi remplit à peu près les trois quarts d'une page de papier écolier. Ses caractères étaient réguliers et très gras. Lorsqu'il eut signé, je me penchai sur le dos du Roi et dis à M. le duc de Nemours: « Vais-je la porter au maréchal? » — « Non, vous êtes en uniforme; vous n'arriveriez pas. Je l'enverrai par un officier en bourgeois. Mais vous pouvez aller l'annoncer au maréchal. Dites-lui qu'elle est signée. »

Je voulus rejoindre le maréchal; mais le peuple avait envahi le Carrousel. Les grilles étaient fermées, le peuple, monté sur les grilles, menaçait d'envahir la cour même des Tuileries.

La cavalerie évacuait par le guichet du bord de l'eau et par la porte de l'horloge. L'infanterie était rangée adossée au château. L'artillerie au trot se disposait à évacuer la cour.

Je me précipitai vers l'officier qui commandait cette batterie d'artillerie. « Où allez-vous? » lui dis-je. — « On nous a donné l'ordre de battre en retraite. » — « Qui? » — « Le général Thierry. » — « Eh bien, au nom du général Gérard, arrêtez-vous et mettez en batterie. »

Aussitôt les canonniers se mirent en mesure de charger les pièces, et les gens perchés sur les grilles, à ce simple mouvement, en descendirent promptement.

Je m'approchai alors du général Magnan, que j'aperçus dans la cour. Je lui dis que j'avais arrêté le mouvement rétrograde, de mon chef, et le priai d'appuyer cet

ordre de l'autorité de son grade. Mais bientôt les ordres de retraite devinrent plus pressants.

L'artillerie elle-même reprit son mouvement rétrograde. Je suivis le mouvement et gagnai le jardin des Tuileries par le guichet du bord de l'eau. Au moment où je quittai la cour des Tuileries, les grilles en étaient forcées et le peuple se jetait comme un torrent vers le château.

Je traversai le jardin au galop.

Les grilles de la rue de Rivoli étaient garnies d'hommes armés, vociférant, et tirant de temps à autre des coups de fusil.

J'arrivai au pont tournant, au moment où le Roi, la Reine, M. le duc de Montpensier et le duc de Nemours et plusieurs enfants montaient en voiture.

Le cortège prit ensuite le grand trot, escorté de deux régiments de cuirassiers, sous les ordres du général Regnault de Saint-Jean d'Angely.

Dans la première voiture étaient le Roi, la Reine, M. le duc de Montpensier.

Dans la deuxième se trouvaient le duc de Nemours et plusieurs enfants.

Je ne doutais pas que nous n'allassions à la Chambre faire reconnaître M. le comte de Paris.

Mais, à mon grand étonnement, en tournant à droite et au grand trot, nous eûmes bientôt gagné la barrière de Passy où quelques cris hostiles se firent entendre. Je m'aperçus bientôt que la voiture de la duchesse de Nemours, attelée d'un cheval fatigué, qui ne pouvait suivre, resterait bientôt en arrière. Je fis alors arrêter le dernier peloton de cuirassiers, et je le plaçai derrière la voiture de Son Altesse Royale. Par ce moyen, tout le cortège put gagner Saint-Cloud, où nous arrivâmes vers les 2 heures. Le général Carrelet s'était joint bénévolement à l'escorte du Roi. Je le retrouvai à Saint-Cloud.

Les cuirassiers et un peloton de gardes nationales à cheval, à la tête desquels étaient M. le comte de Montalivet et Savalette, accompagnaient aussi le Roi.

Arrivé à Saint-Cloud, le Roi monta dans la bibliothè-

que. La Reine, en descendant de voiture, adressa aux cuirassiers quelques chaleureuses paroles de remerciements. Les cuirassiers y répondirent en brandissant leurs sabres aux cris de: « Vive la Reine. »

Je suivis le Roi de près.

Je le trouvai dans la bibliothèque, jetant les yeux sur une carte. M. de Montalivet, en uniforme de colonel de garde nationale, était auprès de lui.

On avait envoyé chercher des chevaux et des voitures dans le village.

M. le duc de Montpensier s'occupait de ces soins.

On était parti sans argent. On put réunir quelques centaines de francs. Le général Regnault donna quelques louis qu'il avait sur lui. Le général Carrelet et, plus tard, M. Savalette, montèrent seuls dans la bibliothèque.

Le Roi fit signe au général Carrelet d'approcher. Sa Majesté paraissait combiner sur une carte le lieu où il se retirerait.

Bientôt arriva un officier qui donnait l'avis que le peuple s'avançait sur Saint-Cloud... Le Roi l'interrogea lui-même et s'écria: « Ce n'est point possible, ils n'en ont point encore eu le temps... »

Enfin, M. de Rumigny arriva. Son dévouement ne pouvait manquer au Roi. Un peu plus tard, M. de Dolomieu, et ensuite le capitaine Aymé, officier d'ordonnance du Roi.

Tous les avis étaient les mêmes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le Roi devait, sur-le-champ, quitter Saint-Cloud. Sa résolution fut promptement prise. Mais avant de nous quitter pour rejoindre les voitures qui l'attendaient derrière le château, le Roi me dit: « Retournez à Paris, voici deux lettres, vous les remettrez en main propre à la duchesse d'Orléans et à la duchesse de Nemours. »

« — Si je suis pris, Sire, dois-je détruire ces lettres, et que faire ensuite?

« — Ces lettres, répliqua le Roi, renferment la désignation du lieu où je me retire. Ne les laissez pas pren-

dre et, en cas de malheur, dites à mes enfants que je me rends à Eu. »

Je pris congé de la famille royale et me dirigeai seul sur Paris. Les cuirassiers reprirent la route de Versailles, leur garnison. Le peloton de gardes nationaux à cheval avait repris la route de Paris. A leur tête était le comte de Montalivet et le général Carrelet. Au bas de l'avenue, je trouvai en voiture le général Boyer. Il se rendait auprès du Roi pour lui annoncer l'arrivée à la Chambre de M. le duc de Nemours et de Mme la duchesse d'Orléans. Le général devait annoncer en même temps que la Régence avait dû être proclamée à la Chambre.

J'engageai le général à ne point monter jusqu'au château, puisque le Roi était parti. Il voulut cependant y aller. Je continuai mon chemin tout seul.

Arrivé au pont de Saint-Cloud, M. de Montalivet, que je rencontrai à la tête de l'escorte de la garde nationale à cheval, me remit sa plaque de la Légion d'honneur.

Je voulus continuer ma route avec lui, mais il m'engagea à n'en rien faire. Je poussai alors mon cheval au galop et les eus bientôt perdus de vue.

Je continuai ma route sur Paris. Au point du jour je trouvai quelques rassemblements dont l'aspect me parut hostile. Bientôt après je fus rejoint par le général Boyer, qui était accompagné du commandant Anselme et de quelques officiers. Nous continuâmes à nous diriger sur Paris, et nous gagnâmes la barrière de Passy, sans avoir fait de mauvaises rencontres. Sur notre passage nous rencontrions bien des figures sinistres. L'apparence était hostile, mais peu de démonstrations contre nous. On était encore indécis. On ignorait évidemment ce qui se passait à Paris.

Vers les 5 heures nous étions au pont d'Iéna.

Partout, sur notre passage, nous avions trouvé les populations inquiètes, mais calmes. Nous primes le pont, à l'extrémité duquel le général Boyer rencontra un employé des Tuileries. Je lui demandai ce qui se passait à Paris, et quelle fut notre stupéfaction d'apprendre:

Que les Tuileries avaient été envahies par le peuple et saccagées;

Qu'à la Chambre des Députés, on n'avait pas voulu reconnaître le comte de Paris et la Régence de sa mère;

Que même la Chambre avait été envahie par des hommes armés, et que ce n'était qu'après les plus grandes difficultés et les plus grands dangers personnels que Mme la duchesse d'Orléans et les princes avaient pu se soustraire aux scènes tumultueuses que leur présence provoquait. Cet employé ajoutait que M. le duc de Chartres avait été perdu dans la mêlée et qu'il supposait que la duchesse d'Orléans et les princes étaient parvenus à se réfugier aux Invalides.

Nous nous dirigeâmes donc sur les Invalides.

Nous fûmes couchés en joue par quelques hommes ivres, en traversant le Gros-Caillou, mais plutôt pour nous effrayer que par mauvaise intention.

L'aspect des rues que nous traversions indiquait l'état de Paris. Partout, un morne silence, une espèce de stupeur, chez les habitants tranquilles assemblés devant leurs portes. Des patrouilles de gardes nationales circulaient lentement, à travers ces rues, et empêchaient les désordres qu'auraient pu commettre des bandes armées et sans chefs, qui elles aussi circulaient dans les rues.

Vers les 5 heures nous arrivâmes à la grande grille des Invalides. Elle était fermée. Le général Boyer voulut la faire ouvrir. On refusa. Il fallut aller chercher les ordres du gouverneur.

Pendant ce temps, des groupes hostiles se formaient auprès de nous. On commençait à proférer des injures... Enfin, on entr'ouvrit la grille, le général entra; mais j'étais séparé de lui. On s'opposa à mon passage et la grille se referma. Ma position devenait à chaque instant plus critique.

Un homme se pencha vers moi et me dit à l'oreille: « Croyez-moi, retirez-vous. On veut vous faire un mauvais parti. Vous n'avez pas de temps à perdre. » Je remerciai des yeux. Je fis sentir vivement les éperons à mon cheval. La foule s'écarta et en quelques [instants], je

fus hors de danger. J'entrai dans la rue Saint-Dominique, et comme je passai devant le Manège des Officiers d'Etat-Major, on en ouvrait la porte, je m'y précipitai, et là enfin je trouvai toute l'assistance désirable. Chacun, à l'envi, me fit des offres de service. Peu de temps après m'être réfugié dans cet endroit, une bande d'insurgés vint demander les armes qu'il pouvait y avoir dans cet établissement et se retira, sans avoir causé ni dommage ni désordre.

J'appris au Manège tous les événements dont Paris avait été le désordre. J'étais loin de m'attendre à de pareilles nouvelles.

Il n'y avait plus de gouvernement. Paris se gardait par des volontaires. Les troupes étaient dans leurs quartiers. Pas un soldat ne pouvait paraître dans les rues.

On m'engagea à ne point m'y engager en uniforme, et on me prêta des effets bourgeois.

Effectivement, il eût été impossible de traverser les rues de Paris dans un autre costume. Enfin, vers les 6 heures et demie, je rentrai chez moi. Je venais de passer les douze heures les plus émouvantes de ma vie...

Que d'événements en si peu d'heures!...

HENRI DE SERCEY.

TRANSPOSITION

MADRIGAL ANCIEN

—

Quand je vous rencontrai, ce soir d'ombre et d'extase
Où la flûte et la viole échangeaient, phrase à phrase,
Des aveux, des espoirs, et du rire et des larmes,
Je ne fus pas sensible, Aricie, à vos charmes;
Car la musique altière est tyrannique et tendre;
L'âme qu'elle enivra ne sait plus s'en défendre:
Etreinte d'une angoisse, ou doucement bercée,
Elle aspire à livrer son ardeur maîtrisée
Au flot tumultueux ou calme, qui l'entraîne,
Par-dessus le vain bruit de la parole humaine,
Au lieu de certitude où la raison abdique;
La musique, Aricie, est tendre et tyrannique.
Et, maintenant, je sais que vous êtes comme elle,
Et mon amour jaloux vous confond et vous mêle
Et ne sait discerner, en ce rêve de vivre,
Si c'est d'elle ou de vous que mon âme s'enivre;
Au point que votre main, aux arpèges liée,
Intrigue ma raison, parfois humiliée
De ne distinguer plus, dans le chant qu'elle écoute,
Ni l'amour du plaisir, ni ma foi de mon doute;
Que je ne sais, vraiment, laquelle est ma maîtresse,
De la viole ou de vous, ni quel émoi caresse
Mes sens, si je vous suis infidèle ou loyal,
Et que mon rêve hésite, et que mon cœur a mal.
Mon extase, soudain, qu'évente une aile double,
S'accuse de sa joie en bénissant mon trouble,
Inhabile et livrée à ce douteux caprice.
Aricie, ô soyez clémente à mon délice,
Et je vous aimerai, sans faillir, en retour:
Chantez! et soyez-moi la Musique et l'Amour.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

L'ACUPONCTURE VÉRIFIÉE AU JAPON

—

Les Japonais, depuis l'antiquité jusqu'en 1884, connaissaient et pratiquaient seulement la médecine chinoise, surtout les Aiguilles et les Moxas. Il y a cinquante ans, ils adoptèrent notre science médicale. Ils y excellèrent si bien que plusieurs de leurs maîtres ont conquis une renommée mondiale.

Depuis une vingtaine d'années, ils étudient selon nos principes de laboratoire l'antique méthode que des praticiens continuaient d'exercer. Les deux sciences se poursuivant côte à côte, il leur était possible de comparer leurs résultats. Que pensent-ils de l'acuponcture? Leur admiration pour notre médecine est-elle sans mélange?

Les savants expérimentateurs ont été amenés obligatoirement à formuler, au cours de cette étude, des comparaisons entre Occident et Extrême-Orient.

Leurs jugements choqueront peut-être ceux d'entre les Occidentaux qui pensent avoir atteint le summum du progrès et sont persuadés que les phénomènes étudiés par eux n'ont plus rien à révéler à d'autres instruments et à d'autres yeux.

Cependant, parmi les vérités de nos aînés, un bon nombre ont été renversées. Les plus solides des nôtres résisteront seules. Il est intéressant de les voir étudier à un autre point de vue que le nôtre, à la lumière de faits de laboratoire, d'observations nouvelles, et enfin de théories qui, elles, ont déjà plus de quarante siècles, et qui maintenant tiennent sans fléchir devant l'examen sévère des savants modernes japonais.

Or, il semble qu'au Japon, depuis quelques années, un grand trouble, je dirai même une angoisse, étreint les esprits les plus posés quand survient l'obligation de se faire soigner ou de faire soigner ceux qui leur sont chers.

Autrefois, le médecin de famille venait, prenait le pouls, et ordonnait ou l'acuponcture ou des médicaments peu coûteux, dont tous les effets étaient admirablement connus et auxquels nul ne pouvait attribuer des conséquences fâcheuses. La confiance la plus entière régnait à l'égard du médecin comme de la médecine.

De nos jours, la multiplicité des opérations chirurgicales semble avoir fait naître le soupçon que quelques-unes d'entre elles pourraient n'être pas indispensables, et n'avoir pour motif principal que leur prix élevé.

L'invasion croissante des vaccins et des sérums, et le récit tragique de malaises ou même de très graves, quoique très rares, accidents qui leur sont attribués, ont fait que l'opinion publique se demande, à tort ou à raison, s'il vaut mieux se trouver dans les rares atteints par une épidémie ou dans les rares atteints par les vaccins.

Les médicaments, qui ne sont plus naturels, mais fabriqués en série, d'un chimisme nouveau et mystérieux, ont la réputation grandissante d'avoir des effets que l'on ne peut prévoir, et de faire parfois autant de mal qu'ils font généralement de bien. Bien d'autres traitements modernes encore aggravent quelquefois au lieu de guérir.

A-t-on une maladie, une douleur mal définie? Le public redoute aussitôt qu'on n'impose à sa bourse et à son corps radiographies coûteuses, réactions cutanées, prises de sang, analyses, injections d'épreuve, parfois ponction lombaire, aux suites qui font quelquefois frémir.

Tels seraient les sentiments qui se font jour au Japon à l'égard des plus récentes inventions de la médecine européenne. Tels seraient les motifs de ce grand retour à l'acuponcture qui, elle, n'injecte aucun poison, dont les risques sont nuls, et dont le prix ne s'enfle pas démesurément puisqu'elle ne comporte ni traitement prolongé, ni interventions de spécialistes variés, ni achats de médicaments.

§

Les Japonais (dois-je rappeler qu'ils sont maintenant plus de 70 millions?) avaient certes une médecine nationale, d'ailleurs inconnue avant qu'en 443 ap. J.-C. l'empereur Inkyo fît venir des médecins de Corée, où florissait depuis longtemps la médecine chinoise. Mais depuis le v[e] siècle de notre ère, la science de Chine domina sans conteste. On cite une importante mission d'études médicales envoyée par l'empereur Suiko, en 608, à la cour de l'illustre dynastie Trang. Bien des étudiants des îles, dès lors, allèrent se perfectionner sur le continent.

Il ne faut pas supposer, pourtant, que les maîtres n'adaptaient pas aux conditions spéciales de leur pays les connaissances acquises à l'étranger. Il y a vraiment une médecine japonaise, bien que basée entièrement sur les enseignements chinois. C'est ainsi que les Moxas dominent dans les îles du Nippon, climat humide, et les Aiguilles dans le Nord chinois, pays sec.

Au XVIII[e] siècle, les premiers navigateurs hollandais apportèrent la médecine européenne. Des savants locaux étudièrent ou traduisirent quelques ouvrages. Mais l'esprit même de notre science était contraire aux tendances vitalistes de l'Extrême-Orient. Mitani Koki, dans l'ouvrage qu'il publia vers ce temps sur l'anatomie européenne, remarque :

> Les médecins d'Occident, à mesure qu'ils étudient de plus près, s'écartent davantage du but réel de leurs recherches...
>
> Leurs études du corps humain ne concernent que le cadavre. Elles ne renseignent en rien sur les réactions du vivant, seul but de nos études.

Notre influence fut négligeable pendant deux siècles. A peine pourrait-on citer quelques médicaments adoptés, quelques formules entrées en pratique.

Mais le Japon, pour chasser l'étranger et sauvegarder son patrimoine national, décida, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, d'adopter les armes et les sciences européennes.

En 1884, une loi fonda les Facultés de Médecine et exigea que les médecins fissent leurs études à l'européenne.

Cependant, le médecin de l'Empereur demeurait un praticien à la chinoise. L'enseignement antique se poursuivait comme autrefois, de maître à élèves choisis et non imposés.

Les études nouvelles furent dirigées par des Allemands dont la science minutieuse et les résultats heureux avaient été spécialement reconnus par la mission qui avait séjourné en chaque pays pour mieux comparer.

Le Dr Nakayama s'exprime ainsi à ce sujet dans son *Nouvel examen de la Science médicale chinoise*, œuvre considérable :

> Mais pourquoi, tout d'abord, chez nous, la méthode antique fut-elle supplantée au moyen d'un simple décret, il y a cinquante ans?
>
> La science moderne en avait-elle prouvé l'impuissance? Non, jamais. Cela n'eût pas été possible. Et d'ailleurs, la science européenne est elle-même trop incertaine pour prouver quoi que ce soit avec certitude.
>
> Cela s'est fait purement et simplement à la suite d'une série d'intrigues de certains politiciens simplistes qui croyaient profondément en la nouvelle civilisation.

Dès 1890, les nouveaux diplômés de la Faculté de Tokyo commencèrent d'exercer, mettant sur leurs portes la pancarte : « Médecin à l'européenne ».

Ils eurent un grand succès. Les Japonais sont naturellement avides d'expérimenter tout ce qui est nouveau.

Le Dr Nakayama écrit :

> La médecine européenne avait, en effet, plusieurs aspects tout à fait nouveaux pour nous.
>
> L'anatomie et les opérations chirurgicales, par exemple, étaient inconnues de la médecine chinoise. Celle-ci, en effet, n'en a pas besoin, ayant la supériorité de la thérapeutique interne qui rend inutile toute opération, en guérissant le trouble fonctionnel avant la lésion, et, par là, en rendant superflue l'anatomie, que d'ailleurs les médecins ont vite oubliée.
>
> Mais cela, la foule ne le comprenait pas.

Les nouveaux médicaments chimiques d'Occident avaient aussi un charme magique à nos yeux. Ils étaient moins volumineux, fins comme poudre; leurs effets étaient en apparence plus actifs que les médicaments chinois naturels, qui ne sont autre chose que des racines et des herbes hachées.

C'est ainsi que l'Occident, sur ce point, établit son ascendant au Japon.

Voici donc notre science devenue maîtresse officiellement du terrain, en face d'une méthode vouée en apparence à l'oubli.

Les jeunes étudiants devinrent de grands savants. Faut-il citer Noguchi et son séro-diagnostic; Kitazato, qui précéda Yersin dans ses recherches sur la peste; Takaminé, célèbre pour ses travaux sur l'adrénaline; Nagaoka, cité pour ses découvertes sur la construction et la mutation atomique, etc.?

Mais le public, comme nous l'avons exposé, comparait les deux méthodes, jugeait la nouvelle de plus en plus coûteuse, douloureuse et incertaine, pour ne pas dire dangereuse, tandis que l'ancienne gardait sa sécurité. Les cliniciens, eux, se trouvaient fréquemment en présence de cas pour lesquels la science européenne était ou désarmée ou mal armée, alors que, dans le pays, chacun savait que ces maux étaient guéris immédiatement et sûrement par les Aiguilles et les Moxas. Ils eurent de plus en plus recours à l'acuponcture. Il y eut un reflux moral et matériel vers les connaissances millénaires. C'est alors que, parmi les médecins que leur enseignement ne rendait pas aveugles à la réalité des faits, un certain nombre se demandèrent s'il n'était pas utile et sage d'étudier, à l'aide des instruments précis de l'Europe et selon les principes modernes des laboratoires, tous les effets constatés par eux des traitements par aiguilles et moxas ou même par médicaments naturels et non chimiques.

Ces savants firent, pendant de longues années, des expériences sans nombre, soit en traitant des malades dans les cliniques et hôpitaux, avec observations, prises de sang, analyses, etc., soit en expérimentant sur des ani-

maux que l'on pouvait sacrifier pour examiner les effets obtenus.

Le Dr Nakayama fut, sinon le premier, du moins l'un des plus éminents de ces « chercheurs de vérité ». Il était condisciple et ami du Dr Asada, médecin de l'Empereur et chef des praticiens à l'ancienne mode. Parmi les illustres acuponcteurs, il faut citer les docteurs Savada et Fujii, qui ont inventé des aiguilles pour piquer sans douleur.

Le docteur Nakayama publia en 1922 un premier exposé de ses recherches. Le succès fut considérable. Une nouvelle édition, augmentée, parut en 1931, avec un égal succès.

Ainsi, d'une part, les savants élevés à l'européenne reconnaissaient et prouvaient, par nos moyens de laboratoire, l'efficacité et l'innocuité de l'acuponcture.

D'autre part, les cliniciens, ne trouvant pas dans l'arsenal européen les armes nécessaires pour combattre certains maux, retournaient à l'étude des méthodes chinoises, et cela d'autant plus volontiers qu'ils ne faisaient courir aucun risque à leurs malades et les guérissaient sur-le-champ.

Les malades eux-mêmes, enfin, épouvantés par la vague montante des vaccins, des sérums, des injections innombrables, des opérations multiples et coûteuses, s'adressaient de plus en plus aux praticiens à la chinoise.

Le Dr Nakayama écrit :

Beaucoup de gens maudissent déjà la médecine occidentale. On l'accuse même, non sans excès, de mettre en danger l'humanité tout entière.

Par contre, les clients des médecins à la chinoise augmentent sans cesse, surtout et d'une manière considérable, auprès des spécialistes de la thérapeutique physique (Aiguilles et Moxas) dont l'efficacité est immédiate et dont l'application, toujours sans danger, n'introduit pas dans le corps des toxiques aux effets toujours mal connus.

Dès lors, on constata que, en plus des praticiens à la chinoise, les médecins modernes, qui affichaient avec

orgueil jusqu'alors la seule pancarte : *Médecin à l'européenne*, y ajoutaient presque tous maintenant la seconde pancarte : *Médecin à la chinoise.*

Le Dr Nakayama écrit :

Au Japon, les yeux se dessillant avec le temps et les expériences, on revient aux antiques méthodes. On est en fait sur le point de reconnaître la supériorité de la médecine de l'antiquité récemment supplantée par celle de l'Europe...

§

Tout le monde en France sait déjà ce qu'est l'acuponcture. Depuis six ans, elle est expérimentée et appliquée dans les hôpitaux et par les médecins auxquels, l'ayant étudiée au cours de ma carrière de consul-interprète en Chine, je l'ai transmise en en poursuivant l'étude avec eux. Des articles déjà nombreux ont paru à son sujet dans les revues médicales. Des communications ont été faites aux Sociétés Savantes. L'idée est la suivante:

Tout organe troublé provoque en certains points précis du revêtement cutané une sensibilité qui devient douleur au toucher. Cela, chacun peut le constater sur soi-même.

Ces points sont en ligne sur la longueur des membres et du corps. Ce sont les « méridiens » *tsing* (en japonais, *keiraku*). Ces lignes sont plus difficiles à constater. On y parvient cependant chez les gens affinés. En pressant sur un point sensible, le malade sent l'existence de toute la ligne. Il sent « passer quelque chose » et dessine du doigt la trace.

Ce « quelque chose », c'est l'énergie qui passe toujours dans le même sens. Ce courant, dont on perçoit parfois le retour par un autre méridien, a suggéré l'hypothèse d'une circulation d'énergie suivant les méridiens et séparée de ce que nous connaissons : circulation du sang, etc.

Que cette circulation d'énergie soit un fait ou une hypothèse, elle est tellement utile à l'acuponcture que l'on ne saurait s'en passer sans diminuer sensiblement le pourcentage des succès.

Les points servent donc d'abord à vérifier le diagnostic (déjà obtenu par les pouls). Par ceux qui sont sensibles, on sait l'organe en disjonction.

De plus, ils servent au traitement. En excitant le point, on agit sur l'organe.

L'action se fait : soit par des aiguilles très fines, enfoncées à quelques millimètres à travers la peau (c'est l'acuponcture), soit par des moxas (du japonais, *mogusa*, dont les Hollandais firent « moxa » ; *tsiou* en chinois ; *kyu* en sino-japonais), brûlures très légères, moins fortes que des pointes de feu, et à 60° seulement, obtenues par des petits cônes d'armoise (lycopode) brûlant d'un jet, ou par un objet de métal trempé dans l'eau bouillante, etc.; c'est le moxa, ou igniponcture. Les massages locaux ont une action, surtout faits avec l'ongle.

La notion de circulation d'énergie, vérifiée depuis tant de siècles, a conduit forcément à la conception que la maladie est un excès ou une insuffisance de l'énergie ; puis à l'étude de cette énergie humaine, de ses différents aspects; de son origine.

On a rejoint alors l'antique notion de la relativité dans l'opposition : froid-chaud, sec-humide, haut-bas, etc., que l'on traduit par *Inn-iang* (en japonais, in-yo). Ce qui est en saillie, au soleil, est iang. Ce qui est en creux à l'ombre est inn. Le sang est inn (tendance au repos s'il n'est pas agité). L'énergie est iang (tendance constante au mouvement, le mouvement lui-même), etc.

On a constaté que chaque maladie pouvait avoir une forme iang et une forme inn. Ainsi, il y a des myopes à gros yeux (iang) et à yeux enfoncés (inn). Dans l'une, il y a excès d'énergie, et dans l'autre insuffisance. Traiter l'une et l'autre de la même manière, c'est courir à un échec sur deux.

Cette médication est évidemment très subtile. Elle est purement fonctionnelle et n'opère pas contre les lésions.

Mais attendre la lésion, c'est d'une part être aveugle sur la maladie elle-même avant d'en voir l'aboutissement qui est précisément la lésion; c'est d'autre part se vouer à l'échec.

La médecine chinoise l'a bien compris et s'est attachée à l'étude des premiers petits troubles fonctionnels qui, s'ils ne sont pas enrayés, grandiront et pourront plus tard causer une lésion. C'est là son deuxième principe, désigné par les mots: « soigner la maladie à venir ».

Le premier principe est de n'attendre même pas ces premiers troubles: il faut maintenir l'être en constant équilibre. Un organe à peine défaillant ne provoque encore aucun trouble; il faut pourtant l'empêcher de quitter son équilibre, l'immuniser contre toute défaillance.

Tels sont, très brièvement, les principes et les moyens qui ont fait l'objet des expériences poursuivies depuis une vingtaine d'années au Japon, et par nous depuis six ans déjà en France.

§

Les expériences ont mis en lumière l'opposition entre les principes mêmes de l'Occident et de l'Extrême-Orient.

L'Occident voit la cause de la maladie dans la virulence du microbe : cause externe. L'Extrême-Orient la voit dans l'insuffisante résistance du terrain : cause interne.

L'Occident cherche surtout la suppression artificielle du microbe particulier perçu. L'Extrême-Orient s'efforce de rendre le terrain intenable pour tous les microbes déjà présents ou à venir.

L'Occident ne connaît ni l'existence ni le maniement de l'énergie. L'Extrême-Orient prétend tout obtenir par elle.

Ayant nettement dégagé ces différences de principes, les Japonais ont fait porter leurs expériences sur ce qui, pour eux, avait la plus grande influence pour le terrain, et dont les différences pouvaient le mieux se mesurer : le sang.

La numération globulaire, le calcul du taux d'hémoglobine, l'appréciation de la viscosité, etc., sont en effet mesurés dans les laboratoires par des moyens qui ne permettent pas l'erreur sincère provenant de l'enthou-

siasme. Chacun peut recommencer les calculs et trouver les mêmes résultats.

Le Dr Nakayama écrit :

Un fait qui peut sembler incroyable est la modification du sang par l'acuponcture... On constate toujours, après l'opération, que la quantité d'hémoglobine et le nombre des globules rouges ont augmenté fortement... Cet état demeure au moins pendant six mois et si la baisse s'établit, jamais du moins on ne revient entièrement au bas niveau d'où l'on est parti.

...On constate parallèlement une résistance beaucoup plus grande aux invasions microbiennes. Le développement de la phagocytose des globules blancs est considérable. Le sérum d'animaux traités donne la même immunité quand il est injecté.

Mais il est indispensable de rappeler que l'efficacité prophylactique et curative de l'acuponcture n'est pas exclusivement limitée, pour le sang, à la production de sérum immunisant et à l'augmentation d'hémoglobine et de globules rouges et blancs.

On constate encore, après emploi de cette méthode, des changements dans un grand nombre de phénomènes physiques et chimiques pour lesquels la nature et la quantité du sang, sans en être uniquement la cause, apportent cependant des variations. Ainsi, la production de chaleur, la tonicité nerveuse, l'élasticité et la contractibilité musculaires, la tension artérielle, etc.

Chacun de ces phénomènes est étudié par certains de nos confrères et fera l'objet de publications ultérieures.

Nous avons eu l'occasion, à Paris, de vérifier ces expériences en suivant les indications que nos maîtres en Chine nous avaient données :

Avec deux piqûres sans aucune injection, une dans le dos et l'autre à la jambe, nous avons obtenu les résultats suivants en vingt-quatre heures :

Globules rouges : augmentation entre 500.000 et 1 million 800.000;

Hémoglobine : de 60 à 70 %, passe à 80 % et 90 %;

Globules blancs : augmentation de 2 à 3.000 (ou parfois diminution quand leur nombre était exagéré).

Dans certains cas, en deux heures, les globules rouges ont été augmentés de 500.000.

Au Japon, les moxas sont employés plutôt que les aiguilles, et poursuivis sur plusieurs points pendant plusieurs jours.

La moyenne des observations prises est la suivante :

Quantité d'hémoglobine : avant, 78 %; après, 90 %;

Nombre des globules rouges : avant, 3.200.000; après, 4.500.000.

On a étudié ce que les moxas donneraient, poursuivis chaque jour pendant six semaines; ou bien une semaine par mois pendant dix-huit mois, après lesquels, ayant atteint 90 %, on a diminué sensiblement (de 30 %) le nombre de moxas et leur durée. Le résultat étant depuis cette époque une nouvelle augmentation de l'hémoglobine dépassant cette fois 100 %.

Or, écrit le Dr Nakayama, quelle influence exerce sur notre corps une pareille augmentation de l'hémoglobine. Elle correspond sans aucun doute à une meilleure nutrition, à un meilleur métabolisme, à un meilleur fonctionnement de tous les organes.

Ainsi, on doit reconnaître que l'acuponcture, par l'excitation physique qu'elle cause et par sa répercussion sur toute la circulation, tonifie l'organisme entier et le rend plus capable de résister à tout microbe...

Les expériences faites sur les animaux ont donné les résultats suivants :

1° Alors qu'un gramme de sérum, pris à un lapin normal et injecté à un cobaye, ne le tue pas, un gramme de sérum pris à un lapin ayant subi une véritable brûlure (sur le quart de son corps) tue le cobaye en peu de temps.

2° Si l'on injecte à un lapin 6 grammes au total de sérum d'un lapin ayant subi la vraie moxation, mais en six opérations séparées de cinq à sept jours, on constate une augmentation d'hémoglobine et de globules rouges, pareille à celle donnée par la moxation elle-même.

Des expériences ont été faites sur des lapins auxquels on avait injecté des cultures de bacilles de la tuberculose. Expériences nombreuses et variées qu'il serait trop long de relater ici, mais qui ont permis de constater que l'acuponcture avait les effets suivants :

En résumé, l'examen des animaux traités fait ressortir de très grands avantages sur les animaux témoins : Efficacité prophylactique, affaiblissant considérablement l'effet de l'infection. Efficacité curative. Tonicité de l'organisme augmentant la durée de la vie.

...L'efficacité prophylactique des Moxas contre la tuberculose était connue depuis l'antiquité. L'usage de l'acuponcture était considérée comme défense nationale. Tous les Japonais, les vieillards comme les enfants, ne manquaient pas autrefois de subir une séance par mois ou du moins deux par an, pendant toute leur vie. Et cela se poursuivit jusqu'à l'importation de la civilisation européenne, époque depuis laquelle les régions qui ont le plus abandonné cet usage voient une augmentation proportionnelle des cas de tuberculose chez leurs habitants.

Il faut, maintenant que les effets de l'acuponcture sont prouvés, que nous reprenions nos vieilles traditions, basées sur une observation scrupuleuse et une expérimentation intelligente pendant des siècles nombreux...

§

La nouvelle école médicale japonaise est ainsi amenée malgré elle, car elle est nettement passionnée de tout apport utilisable, à faire le procès non seulement de nos médications, mais encore de l'esprit même de notre science.

En effet, une science qui se croit fermement capable d'acquérir la connaissance parfaite de tous les phénomènes de l'univers par les trois unités C.G.S. nous semble trop simple dans sa mentalité.

Notre esprit n'admet pas une naïveté pareille à celle que manifeste la mentalité occidentale en étant satisfaite, par exemple, de l'équation chimique $2\,H^2 + 2\,O = 2\,(H^2O)$ pour

représenter un phénomène beaucoup plus complexe, car les gaz H et O, mis ensemble, ne produisent jamais de l'eau s'ils sont purs.

L'esprit scientifique européen est en fait une simplification arbitraire qui fausse les réalités. Cependant, en simplifiant, les Européens, s'ils ne voient pas tout, voient du moins clairement ce qu'ils regardent. C'est là un grand avantage de l'analyse. Celle-ci, cependant, n'est pas toute la science, pas plus que l'art du tailleur de pierre, pourtant indispensable, n'est toute l'architecture.

La science et surtout la médecine d'Extrême-Orient, fondée il y a tant de siècles, s'est développée et perfectionnée sans cesse, mais en s'appuyant toujours sur l'observation scrupuleuse de la réalité entière. Elle s'est toujours efforcée d'échapper à l'incertitude de la connaissance en multipliant les enregistrements précis de longues expériences précieuses.

Ceci ne veut pas dire qu'elle s'est formée sans principe. Elle en possède un, au contraire, qui est le même pour tout l'univers. Nous différons encore de l'Occident sur ce point. Car le principe européen : « l'exception confirme la règle » est pour nous la négation de la science même. Comment une règle peut-elle exister en tant que règle si elle a des exceptions? A peine représente-t-elle une majorité mal étudiée...

Notre médecine, enfin, ne peut s'intéresser à des connaissances qui n'ont pas pour effet direct la guérison de la maladie. Guérir est à nos yeux le seul but de la science médicale. Toute connaissance qui ne peut servir à cette fin n'est pas pour nous de la science médicale.

Puissent les efforts des savants et des chercheurs de l'Est et de l'Ouest ne pas se repousser mutuellement, mais s'unir et se combiner pour trouver ensemble la solution du grand problème : immuniser sans nuire; diagnostiquer avant qu'il soit trop tard; guérir sans risque le trouble avant qu'il soit devenu lésion.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

D'ESCHYLE A EDGAR POE
OU LES PROGRÈS
DE LA BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

—

Les auteurs anciens, nous pouvons nous en étonner. Que savons-nous? Quelles étaient leurs parentés, leurs maladies, leurs tares héréditaires, leurs passions, leurs habitudes vicieuses? Platon, Virgile, à certaines périodes de leur existence, ont dû se sentir soumis à des tourments, à des anxiétés, à des souffrances ; leur état de santé s'altérait; leurs ascendants leur avaient légué des particularités de leur tempérament; de leurs pères ils tenaient un ensemble de dispositions corporelles ou mentales, dont la connaissance éclairerait d'un jour rationnel la portée, le sens de leurs ouvrages. Nous en sommes réduits à ne les apprécier que d'après leurs écrits, à ne méditer que sur leur pensée, sur la forme que lui donne leur talent : quelle pauvreté! Nous ne les admirons souvent même que sur la foi de vieux panégyriques; tant de portions de leurs œuvres échappent à notre entendement moderne, ou bien elles ont été perdues. L'étude des antiques s'appuie, faute de mieux, à des broutilles d'histoire, d'archéologie; elle se borne à contrôler les textes, à débusquer les erreurs de copie et les interpolations. On découvre triomphalement un mensonge chez Tacite ou, pour le moins, des grossissements rageurs qui dénaturent la vérité. Les renseignements qu'on recueille sont vraiment peu nombreux; il n'est pas fréquent qu'un Aristophane nous hausse au bonheur d'apprendre que la mère d'Euripide fut une vulgaire marchande d'herbes. Les poètes alors comme aujourd'hui, motifs de honte ou

de scandale, ont fait rougir leurs contemporains et ont déshonoré leurs proches.

Prenons par exemple un de ceux qui à l'admiration ingénue offrent l'aspect le plus massif, si je puis dire, et hiératique, le plus exempt de menus enjolivements ou de détails humainement instructifs : Eschyle ! Songeons à la volupté grave, lente, majestueuse, qui se décèle en lui quand il évoque le martyre, les instruments du martyre, la torture du martyre infligé au Titan vaincu :

Par les immuables étreintes des chaînes d'acier, cloue ce Sauveur d'hommes à ces hautes roches escarpées... A l'aide de ton marteau, avec une grande force, rive-les autour de ses bras. Cloue-le à ces roches... Frappe plus fort! Etreins! Ne faiblis pas!... A travers sa poitrine, enfonce rudement la dent solide de ce coin d'acier... Enchaîne-le autour des flancs et sous les aisselles. Descends plus bas! Serre violemment les cuisses avec ces anneaux... Entrave fortement les pieds... Partons. Tous ses membres sont enchaînés.

Et à celui qui ne peut que frémir, étendu sur le sol rugueux, exposé aux colères du ciel, aux tempêtes, livré aux injures des bêtes rôdeuses et rapaces, il oppose, avec quel singulier raffinement de volupté, les vagabondes terreurs, les élans désordonnés, les lamentations lancinantes d'Iô vouée à l'incessante piqûre du taon que suscite contre elle la fureur de la divinité. Elle ne peut tenir en place; elle bondit, elle gémit, elle crie; elle se tord dans une douleur infinie, tandis que lui, cloué solidement sur la roche, ne peut tenter un geste ni tourner vers elle son regard. La confrontation est symptomatique. L'impassible Eschyle aura dompté en son cœur ses instincts féroces, mais de son œuvre les indices d'un refoulement qu'il ignore sortent et se multiplient. Que ne possède-t-on sur lui les jugements de ses familiers, les appréciations de ses émules ou de ses adversaires, les révélations éparses aux feuillets indiscrets d'une correspondance! Quel objet incomparable à l'élaboration d'une biographie scientifique! Quels arguments décisifs en fa-

veur des théories freudiennes, quels arguments en faveur de la thèse, aux psychiatres si chère, de la morbidité du génie! Hélas! les documents font défaut; néanmoins l'induction logique ne perd pas tous les avantages que lui fournit par elle-même l'œuvre. Personne ne s'est permis de produire sur la scène une frénésie érotique égale à celle-là. Sans doute D. H. Lawrence nous a régalés d'évocations sensuelles plus violentes, plus cyniques, mais elles n'ont pas été transportées sur le théâtre, avec cette sorte de magistrale ingénuité qui en centuple l'effet. Rappelons-nous, d'ailleurs, que la tragédie athénienne se développait dans une immense enceinte, qui ne renfermait pas qu'une élite intelligente, comme nos salles de spectacle; le peuple entier, sans acception de classe, de situation sociale, s'y pressait, convié à évaluer la grandeur et la nouveauté de telles représentations. Nul critique n'intervenait, n'attirait l'attention du public sur le danger que couraient les mœurs, qui menaçait la société, sur la morbidité, dirions-nous aujourd'hui, de ces tragédies hautaines et puissantes, — et le poète hypocrite, à part soi, je gage, souriait d'aise, avec sa malignité non moins morbide que son œuvre, quand il entendait attribuer une signification religieuse à des créations mensongères où les dieux et les hommes étaient également bafoués.

Les savants ont, en somme, médiocrement exploité les mines antiques, par crainte, semble-t-il, qu'elles s'épuisent trop vite. Cependant, Sappho, amoureuse, entourée d'amies à qui elle ne ménage pas l'éloge le plus ardent, Ovide exilé sans qu'on ait jamais pénétré les motifs véritables de cet exil, ne manquent pas d'être d'un rapport profitable. On y pourrait justement insister encore. Plus récemment, sans quitter les poètes, Villon, voleur digne de la hart, s'expose peut-être avec trop de candeur; mais Joachim du Bellay, par exemple, qui n'a pas atteint à la fin de sa trente-sixième année : il a séjourné longuement, à Rome, dans l'ennui et les regrets, et ne nous a pas laissé ignorer combien y régnait ce qu'on pourrait appeler « le mal romain ». Certes, il était chétif, dès l'enfance. Vol-

taire aussi, qui vécut quatre-vingt-quatre ans. Ce n'est donc pas une raison. Et puis, il y a l'hérédité...

Avouons-le! Jusqu'aux travaux des grands critiques, biographes, psychiatres, psychanalystes, dont nous nous enorgueillissons à juste titre, les tâtonnements d'une science rudimentaire sont puérils au point qu'on s'en consterne. Le nom de l'amant pleuré, sa vie durant, par Desbordes-Valmore, n'a pu être élucidé avec une suffisante certitude. On a longtemps mis en doute que les amours de Lamartine et d'Elvire (Madame Charles) eussent jamais cessé d'être chastes. La publication encore récente des poésies intimes de Sainte-Beuve fut nécessaire pour étaler dans toute son étendue l'infortune conjugale de Victor Hugo. Il a eu, de son côté, Juliette Drouet, c'est admis, c'est avouable, mais que de basses aventures, de passades, avec des piqueuses de bottines, des giletières, des chambrières, parfois aussi avec des « femmes du monde ». Jusqu'en son âge extrême, ce fut un luxurieux libertin, un coureur de jupes, sans goût, sans choix, ce qui explique bien que son œuvre soit, comme on sait, sans goût et sans choix. Il était affamé de gloire, avide de popularité; il jouissait de la moindre flatterie; il fut avare et vraiment peu intelligent; ces aubaines sont merveilleuses pour traiter d'un homme qui emplit presque un siècle de son activité littéraire et même politique. Il y a plus. Si l'on consultait le monstrueux fatras de ses productions... On ne crée pas, sans porter au fond de soi le secret de relations plus ou moins bien dissimulées avec son propre caractère, des personnages comme Han d'Islande, Quasimodo, Claude Frollo, Triboulet, don Salluste et don César de Bazan. Nul chercheur passionné ne s'est, croirait-on, arrêté à l'étrange confession contenue dans un vers de *la Légende des Siècles,* quand, parmi les seigneurs de rapine et de conseil atroce qui entourent, sur la place d'Ancône, Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles, il cite un certain

Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire...

La lettre initiale tombe, qu'importe? Astuce aisée à dé-

pister. Si le fait n'est pas historique, que penser de celui qui l'imagine, au risque de couvrir d'opprobre ses aïeux? ou quelle audace dans la perfidie, quelle perversité dans l'ambition, pour que l'on croie que la race dont il descend est noble et ancienne! Les cas de folie ont foisonné dans sa famille.

§

Nous vivons dans un siècle d'expérience et de savoir. Cesare Lombroso, dès 1864, avec son ouvrage capital, *le Génie et la Folie,* a préparé le chemin où s'est, à sa suite, engagé l'illustre Max Nordau et où désormais rayonne la gloire bien acquise du docteur Freud. Une science à ses débuts trouve son intérêt à ne se fonder que sur les investigations les plus propres à persuader. Cependant il vaut mieux ne pas, comme l'on dit, « enfoncer des portes ouvertes ». Gérard de Nerval s'est essayé à définir lui-même les péripéties variées de sa propre démence. Il a fini d'une façon lamentable dans la ruelle de la Vieille-Lanterne. Lautréamont, le « comte de Lautréamont », qui s'appelait banalement Isidore Ducasse, fut un fou, au jugement des plus indulgents. Combien de jeunes poètes moururent phtisiques ou, comme Deubel, se sont supprimés. Passons; le moment n'est pas venu qu'on en parle; voilà, du moins, d'avance pour les savants un honorable acquis, de l'appoint solide. Si, en des occasions troubles, des controverses s'animent, la solution, qui n'est point indifférente, ne saurait être, pour les experts, douteuse. Des esprits naïfs résisteront peut-être aux démonstrations les plus serrées. Quand on ne parvient pas à convaincre, le mieux est de confondre. Un Rimbaud s'écrie : « A moi! L'histoire d'une de mes folies. » Qu'on le rapproche de son complice Paul Verlaine, son acolyte de vice et d'ignominie. Ils ont vécu ensemble. L'un a influé sur l'autre. Leur conduite n'était guère irréprochable la plupart du temps; on en conclura qu'elle ne le fut jamais; ce qu'on parvient à savoir garantit le reste, et ne constitue assurément qu'une partie infime de la réalité. Interprétez Rimbaud, écoutez Ver-

laine, tous deux témoignent; pénétrez le sens caché du dossier déposé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Comment, surtout lorsque des témoignages contraires ne se sont pas exprimés, n'en pas tirer des preuves, une démonstration de leur culpabilité? Contre d'infamantes allégations on ne songue guère à se prémunir. Pourquoi? Ne contracte-t-on pas d'assurances contre l'incendie? On ne s'attend pas, en général, on ne se prépare pas à l'incendie. Il est bon de tenir prêts ses moyens de défense contre toute attaque éventuelle.

Un auteur, racontant la vie, presque toujours abjecte, de Paul Verlaine, se proclame soi-même impartial. Pourtant il ne tire parti des *Confessions* que pour en réfuter les audaces et l'imposture. Le poète ne songe, en effet, qu'à atténuer ses fautes, ou même à se disculper. Il avoue parfois, mais il explique, même quand il regrette. Le plus implacable raisonnement triompherait déjà si, s'aidant de la discrétion imprécise des enquêtes et des sentences de la justice belge, on ne connaissait la bonne fortune de lire les mémoires écrits, trente ans après la crise, par la femme qu'il a honteusement abandonnée. Elle s'est avisée de les écrire, impartiale à coup sûr, quoique ulcérée, meurtrie, ayant vécu sa vie à l'écart, offensée par les médisances de son ancien mari ou les reproches de ses partisans, pour rétablir la vérité, pour narrer sans crainte ni réticence ses déceptions, ses souffrances, ses dégoûts, ses rancunes; mais elle n'écoute, qu'on en soit certain, ni son ressentiment, ni les bruits fondés ou faux dont elle fut blessée; elle n'apporte à la composition de son œuvre aucun parti pris, aucune erreur d'interprétation. Le biographe s'en est assuré, Verlaine a menti, ses amis ont menti; ses adversaires ont été trompés; elle seule est sincère. Document inattaquable, donc, issu de tant de réflexion, et qui rétablit les faits. « Ange et pourceau », voilà ce que fut Verlaine; « ange ou pourceau », peut-être, et le biographe, sans provoquer de scandale, s'inscrit au nombre des critiques d'importance, ayant obtenu l'audience d'un large public de connaisseurs.

Baudelaire? Il y a Baudelaire, aussi. Il chérit sa mère,

il ne parvint jamais à esquiver les humiliantes contraintes d'un conseil judiciaire. Il se débattit dans l'infortune d'une existence empoisonnée de dettes, aux côtés d'une mulâtresse indigne à qui il demeure ridiculement acoquiné, même après qu'elle fut devenue presque infirme et vieillie, quand il lui eût été loisible de jouir des faveurs de Mme Sabatier, « la Présidente ». N'était-il donc impuissant? Ses velléités d'amour ne répondent-elles pas à des crises d'érotomane? Il est mort, épuisé, avant l'âge, succombant parmi les horreurs de l'aphasie, déchéance terrible et du corps et de l'esprit.

Les Fleurs du Mal, certes, il a écrit ce livre, qui parut en 1857. Il ne disparut que dix ans plus tard. Nul autre recueil de vers: impuissance intellectuelle. Le peu de pièces dont se soit grossi ce volume unique n'y change rien. Elles renforcent la preuve effroyable qui, en dépit du génie et de l'étrange personnalité qu'on ne peut se refuser à y découvrir, à la mesure plutôt de ce génie et de cette personnalité établit sans conteste la morbidité, jusqu'à l'extrême, de l'écrivain.

Or, de quel maître, de quel initiateur ne craignait-il pas de se recommander? On ne l'ignore pas. L'inconscience en lui montait si haut que, tel un frère dans l'image de son frère, il prétendait se reconnaître, se retrouver dans les élucubrations et dans le personnage même d'Edgar Poe. Les élucubrations d'Edgar Poe, M. Emile Lauvrière, dans son gros ouvrage : *l'Etrange Vie et les Etranges Amours d'Edgar Poe,* qui fait suite à une thèse publiée il y a trente ans et qui la complète en la confirmant, démontre, victorieusement sans doute, leur caractère hallucinant, macabre, morbide, confinant peut-être au génie parfois, mais d'une moralité terriblement malsaine, d'une originalité recherchée et le plus souvent incohérente. Il fait justice de cette opinion singulière selon laquelle l'œuvre de Poe serait construite et achevée dans un esprit de logique et de clairvoyance intellectuelle. Il n'y voit que des trous, des heurts inconséquents, des fantaisies de visionnaire affolé par l'abus de la boisson et le stimulant factice de l'opium. Ne

possédons-nous pas de Poe une lettre précieuse où il confesse qu'il a, dans certaines périodes de sa vie, bu par entraînement, lorsque, jeune, il passa soudain du dénuement absolu à une situation relativement confortable et choyée, lorsque plus tard, durant le long martyre de sa jeune femme qu'il voyait lentement et sans nul espoir s'éteindre, d'accord avec sa merveilleuse, sa sainte belle-mère et tante, Mrs Clemm, par toute l'énergie bandée des paroles, du sourire le plus réconfortant, il s'appliquait à la rassurer, à la ramener au calme et à l'espoir? Dans un abandon désespéré, excédé d'un travail, en outre, qu'il lui fallait assidûment accomplir pour assurer la subsistance à ses deux adorées, les nerfs détendus, sitôt qu'il sortait, il buvait, il s'enivrait pour oublier. Depuis la mort de sa Virginie, déclare-t-il, il n'a plus jamais bu que de l'eau. Cette assertion est controuvée par plus d'un biographe. Nombreux sont, d'ailleurs, les témoins auxquels on a pu faire appel. Aucun, il est vrai, ne l'a surpris ivre, ne l'a vu boire, mais tous ont entendu dire, ont su que d'autres l'avaient vu, l'avaient surpris. Je me demande pour quel obscur motif de délicatesse ou de ménagement M. Lauvrière ne fait pas état d'un argument de John R. Thompson, qui ne quitta guère Poe lors de son passage à Richmond. Les érudits James H. Whitty et James H. Rindfleisch ont mis au jour, en 1930, le manuscrit où Thompson, pour défendre le souvenir de Poe contre les calomnies de Griswold, avait concentré ses souvenirs sous le titre *The Genius and Character of Edgar Allan Poe;* il en a tiré le texte de plusieurs conférences. Cet élégant petit volume d'une soixantaine de pages aurait-il échappé aux perspicaces investigations de M. Lauvrière? Il connaît exactement, je me plais à en convenir, dans ses détails les mieux avérés ou les plus âprement contestés, la biographie du poète; il a amassé d'innombrables témoignages, et les documents les plus disparates. Il ne les cite pas tous, quoiqu'on pressente qu'il n'ignore pas, dans la plupart des cas, ceux qu'il néglige. Comme il a une thèse à défendre, une noble thèse qui tend à condamner Poe pour la plus grande

gloire de la morale communément établie et révérée, il se trouve porté à préférer aux documents qui le contrarieraient ceux qui lui ont paru, après mûre réflexion, favoriser ses vues. Il atténue la valeur des autres, et c'est facile, puisqu'il se trouve étrangement — j'emprunte cet adverbe qui lui est cher, à M. Lauvrière — il se trouve étrangement que les documents qui pourraient servir à la défense ou à la glorification de Poe apparaissent, à l'examen, ou négligeables, et ce serait perdre son temps de les citer, ou suspects de partialité, de complaisance, de tendances intéressées. Mais ceux qui l'attaquent, n'est-ce point étrange également? sont impartiaux, véridiques, propres à être retenus. Il eût par conséquent été d'excellente guerre de dénicher, au cours d'un plaidoyer, cet aveu que, dans un bar, où se réunissait d'ailleurs tout ce que Richmond à cette époque pouvait compter d'intellectuels, de lettrés, Poe s'était livré un jour à l'exposé de l'ouvrage auquel, alors, il prétendait travailler; les auditeurs, n'y comprenant rien, abasourdis, le tinrent, les uns pour un fou, les autres pour un ivrogne. Qui donc, en effet, a jamais rien compris à cette pauvre chose, indigne de l'intelligence des hommes, qui, dans l'œuvre de Poe, porte le titre d'*Eureka*? M. Lauvrière confesse que ce n'est ni lui, ni personne, excepté, dit-il, le « pauvre Baudelaire », qui s'avisa de la traduire. N'est-ce pas se montrer libéral et indulgent? Est-il certain que Baudelaire lui-même y ait rien compris? Et Valéry, qui a fait précéder *Eureka*, dans l'édition Helleu et Sergent, d'une introduction reproduite en outre dans *Variétés I*...

« Le pauvre Baudelaire en son aveugle enthousiasme exagérait donc », conclut M. Emile Lauvrière, dans la ferveur de son âme généreuse. « Il abusait, ajoute-t-il, de la patience du lecteur français. » Et, selon M. Léon Lemonnier, déjà « après la période d'engouement dont l'apogée fut en 1856 et 1857 », avait éclos « la réaction du bon sens ». On passa, paraît-il, « de l'étonnement au scandale ». Il n'est plus question de « l'étonnant Américain », mais de « l'excentrique Américain ». On s'était blasé de « l'extrême monotonie des procédés, des per-

sonnages, des tableaux... On se fatigue de l'horrible. On n'en veut plus qu'à petites doses ».

Laissons *Gordon Pym,* laissons *Eureka,* que le goût sévère de M. Lauvrière réprouve. C'est donc quand parurent soit les *Nouvelles Histoires Extraordinaires* (1857), soit les *Histoires Grotesques et Sérieuses,* en 1864 seulement, que cette réaction eut lieu. On fut frappé de l'extrême monotonie du recueil qui, à côté de *Bérénice,* du *Cœur révélateur,* de *la Chute de la Maison Usher,* contenait *le Diable dans le Beffroi* et *Lionnerie,* par exemple, en même temps que *Puissance de la Parole, Ombre, Silence, l'Ile de la Fée* (1857), ou du recueil où sont joints au *Mystère de Marie Roget* et à *Eléonore* des études telles que *le Domaine d'Arnheim, le Cottage Landor, Philosophie de l'Ameublement, la Genèse d'un Poème* (1864). Monotonie, persistance de l'horrible et du déconcertant.

En me décidant à ouvrir l'ouvrage de M. Lauvrière, je pressentais que je le trouverais fidèle à lui-même et à ses théories comme à ses conclusions anciennes. J'aurais eu plaisir à les discuter, à opposer mon point de vue au sien. Je croyais son erreur respectable. Son avant-propos m'a mis en éveil. Autrefois, sa thèse, raconte-t-il, lui a été, pour ainsi dire, imposée. Il avait pensé que sa tâche serait courte et facile; il employa huit années à l'accomplir. « En dehors d'un certain milieu universitaire que dominait une chapelle maintenant désaffectée », son étude, nous apprend-il, fut bien accueillie du public et de la presse. Quel était ce milieu universitaire hostile à ce travail d'université, il néglige de nous en faire part. Il le traite dédaigneusement; je ne sais pas si, renseignés, nous partagerions son dédain. C'est possible, mais M. Lauvrière excelle à jeter la suspicion ou le discrédit sur les adversaires de son triomphe. Je me permettrai de le montrer en m'arrêtant sur quelques lignes qui me concernent.

Au nombre des ouvrages qui méritèrent son attention, M. Lauvrière mentionne « la très précieuse correspondance d'Edgar Poe et de son père adoptif (*The Poe Allan Letters;* N.-Y. Lippincott, 1925) », — et il ajoute :

Il ne faut toutefois s'en rapporter qu'au texte anglais de ce dernier ouvrage : car la traduction française n'est pas seulement inconsciemment incorrecte, mais systématiquement tronquée en des parties essentielles (suppression de douze pages dans l'introduction et de plus de cent lignes dans le texte, suppression étrangement commise après la mort de l'auteur, miss Mary Stanard).

Or, le traducteur (M. Lauvrière ne donne pas le nom), c'est moi. Il juge la traduction inconsciemment incorrecte. C'est son droit, je ne suis pas surpris qu'il en use. « Elle est systématiquement tronquée » ; non ! rien de systématique, sauf le désir d'épargner au lecteur français des développements fort longs et hors de propos. Les parties supprimées ne sont pas essentielles. D'ailleurs, j'ai soin de résumer en une quarantaine de lignes le sens du passage omis dans l'introduction. Il n'est pas vrai que j'aie rien supprimé du *texte,* comme se permet de l'imprimer M. Lauvrière : le *texte* des lettres de Poe, des annotations, de la lettre d'Allan est transcrit intégralement. Le *texte* dont j'ai coupé un certain nombre de lignes est le texte d'un commentaire à une lettre de Poe, par Mrs (M. Lauvrière, et non pas Miss) Mary Newton Stanard. M. Lauvrière est persuadé, j'aime à le croire, que j'attache désormais peu d'importance à ce qu'il peut penser. Ce n'est pas à son usage, c'est pour édifier qui nous lira, que j'ajoute ces derniers mots: les suppressions que j'ai « commises » ont été « commises » avec l'expresse autorisation de Mrs Stanard, à qui je les avais proposées. J'ai ses lettres; elle me favorisait de sa confiance et de son amitié. Si M. Lauvrière avait remarqué que mes « suppressions » l'avaient frappé dans un livre *publié* après la mort de Mrs Stanard, l'effet de son insinuation aurait été aussi efficace, peut-être, je n'aurais pu prétendre qu'elle fût calomnieuse. La rancune de M. Lauvrière l'a amené à être maladroit. Même la calomnie exige un certain doigté; il faut se garder de dépasser son but. La maison d'éditions G. Crès et Cie a conservé mon manuscrit, achevé, de 1928 à 1930, sans le faire imprimer. Mrs Mary N. Stanard est morte le 5 juin 1929.

Je m'incline devant son souvenir, et je lui rends hommage, respectueusement. C'était une femme de bien, et une fervente admiratrice de Poe; c'est ce qui nous avait rapprochés, comme elle-même me l'a écrit.

La haine est mauvaise conseillère. M. Lauvrière est impitoyable, et la moindre peccadille de Poe, sa moindre défaillance, même incertaine, même niée par lui ou par ses amis, il l'adopte, l'agrandit jusqu'au crime. Par ce système, il retranche lui-même toute valeur à son livre où, étrangement, toujours si étrangement, les faits, les circonstances vrais de la vie et des amours de Poe sont, pour ce qui est authentique en eux, fidèlement rapportés. L'enchaînement, le raisonnement, le jugement de l'auteur ont pour effet d'en dénaturer le caractère, la portée relative, de fausser au delà de la caricature la vérité. Nulle mesure, nulle pondération, nul sang-froid, nul désintéressement, et, encore moins, d'amour — qui est assurément la vertu cardinale de tout bon biographe, qu'il soit scientifique, ou, tout modestement, de foi humble et consciencieuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

L'ENFANCE DE FRAGONARD
UN ROMAN DES GONCOURT

—

I

On doit aux Goncourt la première étude d'ensemble sur Fragonard. Ils la donnèrent d'abord à la Gazette des Beaux-Arts; elle prit un peu plus tard tout naturellement sa place dans le Tome III de *L'Art au XVIIIe siècle*; successivement parurent ensuite et à d'assez longs intervalles les ouvrages intéressants à divers titres de Portalis, Virgile Josz, Camille Mauclair, Grappe et de Nolhac.

Chacun de ces écrivains appréciait selon son goût et son esthétique le génie du peintre, mais tous adoptèrent de confiance et sans presque rien y changer ce qui, dans le travail de leurs illustres prédécesseurs, constituait la partie simplement biographique, tellement l'autorité des Goncourt paraissait alors incontestable en matière d'Histoire de l'Art et particulièrement de l'Art au XVIIIe siècle.

Il s'en faut cependant que les auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *Manette Salomon*, si rigoureux en matière de document quand il s'agissait de roman réaliste, eussent témoigné la même sévérité à l'égard des documents qu'un correspondant plus obligeant qu'averti leur avait fait parvenir sur la famille et l'enfance du peintre grassois (1).

On lit en effet, dans la IIIe série de *L'Art au XVIIIe siècle :*

Le père de Fragonard était négociant à Grasse; il mit toute sa petite fortune dans la spéculation des frères Périer : l'établissement de la première pompe à feu de Paris.

(1) Probablement Sénéquier, historien local apprécié, qui leur avait fourni l'extrait de baptême d'Honoré Fragonard.

La spéculation ayant échoué complètement, il vint à Paris avec sa femme pour tâcher de rattraper quelque chose des fonds engagés dans cette malheureuse affaire; mais il eut dans cette poursuite si peu de succès qu'il dut se placer comme commis. Son fils avait alors près de quinze ans; ne sachant comment l'élever, il le plaça comme petit clerc chez un notaire.

Il est déconcertant de constater avec quelle légèreté les Goncourt parlent d'une affaire qui en son temps eut, toutes proportions gardées, le même retentissement que la banqueroute du système de Law; ce qui rend leur méprise plus difficilement explicable encore, c'est que dans cette affaire deux hommes jouèrent un rôle de premier plan et que ces deux hommes sont précisément deux ouvriers de la Révolution, dont toute l'existence est intimement mêlée à la vie publique de leur époque : Mirabeau et Beaumarchais.

C'est Beaumarchais qui fut le véritable fondateur de l'entreprise de la pompe à feu de Chaillot. C'est Mirabeau qui se dressa contre elle et qui, avec toute la puissance de son génie, de sa fougue, de sa dialectique et de sa mauvaise foi, s'efforça d'en précipiter la ruine.

Or, il suffit de consulter un modeste dictionnaire pour constater que Fragonard et Beaumarchais sont nés la même année, soit en 1732. Quant à Mirabeau, ceci est encore plus extravagant, Mirabeau dont la biographie devait être bien connue par les auteurs de *Marie-Antoinette* (parue en 1855 chez Didot), Mirabeau dont la vie tumultueuse remplit tous les manuels d'histoire, il n'était pas encore né quand le père de Frago plaçait, au dire des Goncourt, son fils comme saute-ruisseau chez un notaire parisien.

Si l'on ajoute que l'aîné des Périer naquit en 1742, c'est-à-dire au moment où Fragonard atteignait sa dixième année, on voit qu'il est parfaitement impossible que son père ait alors risqué ses économies, en admettant qu'il en eût, dans une affaire à laquelle participèrent plus ou

moins directement les inventeurs de la pompe à feu, l'auteur du *Mariage de Figaro* et l'amant de Sophie.

En réalité, voici comment les choses se passèrent :

Beaumarchais, comme plus tard Balzac, homme d'affaires autant qu'écrivain, au cours d'un séjour en Angleterre, avait vu fonctionner les services de distribution d'eau à domicile; à son retour de Londres, il se préoccupa d'acclimater en France une idée qu'il jugeait riche de promesses; il fit part de ses desseins aux frères Périer, inventeurs et constructeurs de ces machines à vapeur qu'on appelait alors des pompes à feu.

La question de l'approvisionnement de Paris en eau potable était alors à l'ordre du jour. Deux systèmes s'affrontaient, avec chacun des avantages et des inconvénients autour desquels partisans et adversaires bataillaient. L'un (c'était le système de Deparcieux et de Lavoisier (consistait à dériver l'eau de l'Yvette et à la diriger sur Paris; dans l'autre (c'était celui de Beaumarchais), on se proposait d'installer des pompes à la hauteur de Chaillot, d'y puiser l'eau de la Seine et de la pousser dans de grands réservoirs, d'où elle serait ensuite canalisée dans les divers quartiers de la capitale. Etant donné les notions très sommaires que l'on professait alors sur l'hygiène, il paraissait que l'eau du fleuve, après un simple filtrage, serait parfaitement propre à la consommation.

Les Périer et Beaumarchais formèrent une société qui prit pour titre : « Compagnie des Eaux de Paris ». En 1777, ils obtinrent du Parlement des lettres patentes qui les autorisaient à commencer les travaux.

Les débuts de la Compagnie furent assez pénibles ; comme tous les novateurs, Beaumarchais et les Périer se heurtaient à la routine du public et à l'hostilité de certains intérêts privés : les porteurs d'eau, qui croyaient leur négoce menacé ; les propriétaires, peu soucieux d'engager des dépenses dont ils ne voyaient pas le profit immédiat. Heureusement pour la société, quelques actionnaires haut placés la firent bénéficier de la protec-

tion gouvernementale, elle put ainsi augmenter son capital (primitivement fixé à 1.400.000 livres et porté, par décisions successives, à 8 millions de livres), parachever son outillage. Comme il arrive souvent, le public, après une méfiance exagérée, témoigna d'un engouement subit.

Gens du monde, aristocrates et bourgeois se pressaient aux guichets des banques avec une ardeur qui rappelait les plus beaux jours du triomphe de Law; telle est la puissance d'oubli du public et son dédain pour les leçons de l'expérience. Les actions, qui étaient tombées à 800 livres, s'élevèrent par bons successifs, avant même qu'aucun des résultats de l'exploitation pût être connu, à 4.000 livres. C'est alors que Mirabeau parut sur la scène.

Mirabeau, en 1785, rentrait d'Angleterre après un long exil. Il n'était encore connu que par ses démêlés avec sa famille, les aventures passablement scandaleuses de sa vie sentimentale, ses dettes et ses Essais sur le Despotisme et les Lettres de Cachet. De retour en France, il mit sa plume au service de Calonne; en toute indépendance, du moins c'est lui qui le dit, « car il n'acceptait de ses amis, en manière de secours, que des prêts », mais il est fort probable qu'il se souciait de rembourser ces prêts autant que de payer ses dettes.

Calonne se préoccupait de lancer un grand emprunt; comme tout ministre des Finances en pareille occurrence, il voyait avec déplaisir la faveur du public se porter vers les valeurs de spéculation, notamment sur les titres de la Banque Saint-Charles. Cette banque se livrait à des opérations quelque peu hasardées; elle avait été fondée par un Français né à Bayonne, mais établi en Espagne, un certain Cabarrus, père de cette Thérésia qui devait plus tard s'appeler Mme Tallien ou Notre-Dame-de-Thermidor. Le public donnait déjà tête baissée dans tous les pièges que lui tendaient les lanceurs d'affaires. Il fallait faire son éducation financière; c'est la mission que Calonne confia à Mirabeau. Les grands aventuriers de la Tribune et de la Presse ont toujours montré un goût très prononcé pour la défense des intérêts généraux, quand leur intérêt particulier n'en souffre pas.

Pour faire réussir, pour couler une affaire, il n'est pas de meilleure tactique que de parler au nom de l'Epargne. Mirabeau, qui avait du génie, le devina. Il fit paraître une brochure qu'il intitula : *De la Banque d'Espagne, dite Saint-Charles*. L'impression produite par ce libelle fut si considérable que les actions baissèrent de moitié.

Ni Mirabeau ni Calonne n'avaient probablement escompté un si brillant résultat; mais, en ce qui concerne Mirabeau, il n'était pas homme à négliger les bénéfices qu'il pouvait retirer d'un si puissant empire sur l'opinion.

Il avait comme collaborateur un Genevois du nom de Clavière, qui menait de front les spéculations philosophiques et les spéculations d'ordre purement financier. Clavière le documentait, lui fournissait le fond et parfois aussi la forme; Mirabeau se contentait alors de brocher sur le tout quelques-unes de ces formules lapidaires qui font tant d'impression sur le public et dont il avait le secret. Rivarol n'a-t-il pas dit que Mirabeau était une éponge toute gonflée de la pensée des autres? Clavière était engagé à la baisse sur les actions de la Compagnie des Eaux. En financier avisé, il savait qu'à une hausse intempestive succède toujours une baisse non moins exagérée, mais l'engouement du public était tel que cette baisse tardait à se déclancher. Il fit écrire, ou il écrivit, en collaboration avec Mirabeau, une lettre aux actionnaires de la Compagnie des Eaux, par laquelle les deux compères renouvelaient, ou tentaient de renouveler, le coup qui leur avait si bien réussi avec la Banque Saint-Charles. Pour Mirabeau, l'entreprise des Eaux de Paris n'avait pas d'autre but que de capter les économies des bons pères de famille et de les diriger vers les caisses des frères Périer. L'affaire était, dans son essence même, vouée à un échec certain; condamnée à la banqueroute. Il est bien suggestif de constater que l'on trouve toujours au premier rang des adversaires du progrès les hommes qui font profession de soutenir les intérêts du peuple. Il semble qu'il y ait une sorte de promiscuité incurable entre la routine et la popularité, l'une et l'autre

reposant sur les affections rarement raisonnées de la foule (2).

Mirabeau traitait de chimérique un projet qui avait pour but de fournir aux habitants de Paris l'eau dans leurs propres maisons; on lui eût parlé de faire circuler des convois de voyageurs à la vitesse de vingt lieues à l'heure ou de diriger les montgolfières, qu'on n'eût pas davantage excité sa verve.

Toute entreprise, écrivait-il, de garnir Paris en canaux pour autre chose que pour des fontaines publiques, n'aboutira qu'à ruiner ses entrepreneurs, à bouleverser sans cesse les rues, à entretenir une incommodité perpétuelle et dangereuse pour le passant, et à remplir d'eau les caves des maisons voisines des canaux (3).

Des fontaines publiques jaillissant sans cesse et placées avec discernement : voilà ce dont Paris a besoin.

Et l'homme qui par sa puissante parole devait bousculer le trône, quitte à s'en repentir plus tard, terminait par cette observation où perçait déjà le démagogue:

Si des particuliers veulent avoir des fontaines chez eux, ils doivent en faire eux-mêmes les frais!

Soit! Mais comment l'auraient-ils fait si une société privilégiée n'avait conduit l'eau à la porte de leurs demeures?

On devine aisément si, dans un tel état d'esprit, Mirabeau jugeait scandaleuse la hausse des titres.

On m'a reproché, continuait-il, d'avoir combattu les actions de la Banque Saint-Charles et d'avoir gardé le silence sur celles de la Compagnie des Eaux. Au moins, m'a-t-on dit, le prix des premières se mesurait sur des dividendes

(2) Sans parler de l'opposition de Thiers aux chemins de fer si souvent invoquée, on peut citer une autre intervention moins connue : celle d'Etienne Arago, l'un des ouvriers de la Révolution de 1848. Il s'éleva à la tribune de la Chambre contre le projet de construction du tunnel de Saint-Germain, sous prétexte que les voyageurs, saisis par la différence de température qui existait entre l'air du souterrain et celui de l'extérieur, seraient voués à une mort certaine.

(3) Ce qui justifiait dans une certaine mesure les critiques de Mirabeau, c'était que les branchements étaient faits alors de tubes de bois ajustés, au lieu de tuyaux de plomb comme ils le furent plus tard.

actuels, tandis que, pour les autres, on n'a mesuré leur prix que sur les rapports magnifiques et très incertains de l'imagination échauffée des joueurs.

Pères de famille, on vous fait accroire que l'or du Pactole roulera dans ces canaux, destinés à la distribution des eaux dans Paris; je n'aperçois qu'erreur, intrigue et charlatanisme dans tout ce qui a succédé à l'opinion que tout homme sage avait conçue de l'entreprise de MM. Périer d'après leurs propres allégations.

Beaumarchais ne pouvait se résoudre à laisser assassiner la Compagnie des Eaux de Paris, fût-ce par un meurtrier de la taille de Mirabeau. Il releva le gant. Dans une brochure intitulée *Réponse à l'ouvrage sur les actions de la Compagnie des Eaux de M. le Comte de Mirabeau par les administrateurs de la Compagnie*, il répondait avec esprit, bonne humeur, mais non sans méchanceté.

Après avoir montré que l'affaire était saine, honnêtement dirigée et riche de promesses pour l'avenir, il laissait entendre que la vertueuse indignation de son adversaire n'était peut-être pas aussi désintéressée que celui-ci voulait le laisser croire. Peut-être M. le Comte avait-il livré sa plume brillante à des joueurs connus pour avoir spéculé à la baisse. Citant La Fontaine :

> Mais par malheur vous n'avez pas de queue,
> Maître Renard, on vous croirait,

et afin que l'allusion fût mieux comprise, il ajoutait:

Ici, la queue, c'est quelques cents d'actions de la Compagnie des Eaux.

Mirabeau bondit sous la banderille; il fonça sur l'adversaire avec plus d'ardeur que de prudence. Négligeant désormais la Compagnie des Eaux et ses actionnaires, dont le sort ne parut plus l'intéresser, il convertit la discussion en duel de plume. Dans sa *Réponse du Comte de Mirabeau à l'écrivain des administrateurs de la Compagnie des Eaux*, le ton se hausse jusqu'à l'invective. Les épithètes discourtoises abondent sous la plume du polé-

miste aristocrate : *Chevalier d'Industrie, Maître Renard, Intrigant de Cour...*

Le comte de Mirabeau fait grief à son adversaire d'être né dans la boutique d'un horloger; il l'accuse de vendre sa plume; enfin, par une audace qui ressemble fort à de l'inconscience, l'amant de Sophie reproche à l'auteur du *Mariage de Figaro* d'avoir transformé la scène en école d'immoralité.

En affaires, une prudente retraite coûte souvent moins cher qu'une victoire, si brillante soit-elle. Beaumarchais ne tenait pas à retenir trop longtemps l'attention du public sur l'affaire de la Compagnie des Eaux. Il avait des desseins que n'aurait point favorisés une trop bruyante publicité; au surplus, la réputation d'esprit de l'auteur du *Mariage de Figaro* était assez solidement établie pour qu'elle pût consentir un sacrifice aux intérêts de l'administrateur. Beaumarchais abandonna à son adversaire la satisfaction assez vaine du dernier mot. Pour lui, il avait mieux à faire.

Si les Philippiques de Mirabeau, que Beaumarchais appelait ironiquement ses *Mirabelles*, méconnaissaient les services que la Compagnie était appelée à rendre et qu'elle rendait déjà au public parisien, d'autre part il n'en était pas moins vrai que les prévisions des administrateurs avaient péché par un excès d'optimisme. Ils avaient tablé sur une élévation journalière d'un volume d'eau équivalent à 48.600 mètres cubes, et c'est à peine si on atteignait un maximum de 13.300. D'autre part, la consommation de charbon était bien plus onéreuse qu'on n'avait pu le soupçonner; mais la vitalité de l'affaire n'était pas discutable; le besoin auquel elle satisfaisait était de ceux qui ne souffrent plus d'interruption quand ils sont entrés dans les habitudes d'une grande ville. La preuve en était qu'en 1785 les abonnements souscrits représentaient déjà un revenu annuel de 45.883 livres, ce qui, avec les 66.278 livres payées par la Ville aux différents concessionnaires pour l'alimentation des fontaines, représentait une recette brute de 112.185 livres. Enfin, circonstance dont un homme d'affaires aussi

avisé que Beaumarchais ne pouvait manquer de tirer parti, les gens les plus influents étaient engagés à la hausse et avaient intérêt à la soutenir. Bien que la campagne de Mirabeau eût produit un certain tassement sur les cours, l'affaire ne se présentait pas sous un aspect inquiétant, mais la Société n'en subissait pas moins des difficultés financières qui risquaient de compromettre sa bonne gestion. Aussi Beaumarchais négocia-t-il un accord avec la Ville, accord auquel le ministre compétent donna son assentiment. Les actionnaires cédèrent toutes leurs actions au cours de 3.600 livres; elles furent converties en quittances du prix de 1.200 livres, dont le Trésor royal absorba les 4/5. L'affaire ne fut donc pas si mauvaise pour les actionnaires qu'on aurait pu le craindre, et, quant à l'exploitation, elle fut poursuivie par la Ville de Paris jusqu'au jour où l'approvisionnement de la capitale en eau de source fut assuré par l'exécution du programme tracé par le baron Haussmann, le grand préfet du second Empire. Les deux machines des frères Périer continuèrent à fonctionner, l'une jusqu'en 1851, l'autre jusqu'en 1854; elles furent alors remplacées par des pompes construites dans les ateliers du Creusot.

Les deux adversaires, que cette polémique avait dressés l'un contre l'autre, se réconcilièrent huit ans plus tard; ils le firent avec autant d'esprit que de bonne grâce. L'occasion leur en fut fournie par la mise en vente du couvent des Minimes à Vincennes; tous les deux désiraient se porter acquéreurs; Mirabeau écrivit à Beaumarchais qu'il se retirerait devant lui, si celui-ci était décidé à pousser les enchères; c'était une façon polie de lui demander de disparaître. Beaumarchais répondit:

Nombre de motifs me rendraient cette acquisition fort chère. Mais ma vengeance me l'est encore plus. Vous avez envie de mon clos, je vous le cède, trop heureux d'avoir enfin mis mon ennemi entre quatre murailles; il n'y a plus que moi qui le puisse après la chute des Bastilles. Si vous avez besoin de bons renseignements ou même de mon concours pour la facilité de votre acquisition, parlez, je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez. Car si je suis, monsieur,

le plus implacable des ennemis, mes amis disent, en riant, que je suis le meilleur des méchants hommes.

Ainsi la paix fut faite entre le grand tribun et le grand écrivain, et ce fut, une fois encore, le Trésor public qui fit les frais de leur réconciliation.

L'accord entre la Compagnie des Eaux de Paris et le prévôt des marchands fut sanctionné par un arrêt du Conseil du Roi en date du 10 mars 1788. Fragonard avait alors 56 ans; il était au faîte de sa gloire et de sa fortune.

Cette affaire avait fait couler de l'encre, et de la plus brillante; elle a été étudiée par la plupart des historiens qui ont rencontré sur leur chemin ces deux hommes si représentatifs de leur temps : Beaumarchais et Mirabeau; il est vraiment extraordinaire que les Goncourt ne l'aient point connue ou, tout au moins, qu'ils ne se la soient pas rappelée au moment où ils écrivaient leur *Vie de Fragonard*; mais ce qui est plus invraisemblable encore, c'est qu'aucun des écrivains qui ont emprunté successivement leur documentation n'ait eu la curiosité de rechercher ce qu'avait été cette affaire de la pompe de Chaillot; si véritablement les résultats en avaient été aussi désastreux et enfin si elle cadrait comme date avec la première enfance du peintre grassois.

Aucun n'eut l'idée de lire les brochures de Mirabeau, ou, ce qui eût été plus aisé, la réponse de Beaumarchais qui figure dans toutes les éditions de ses œuvres complètes. Le simple examen de celle-ci leur eût révélé que les difficultés traversées par l'affaire de la pompe de Chaillot se situaient vers 1784, c'est-à-dire au cours de la quatrième année qui suivit la mort du père de Fragonard.

Cette singulière confusion d'événements que sépare un intervalle de quarante années n'est point apparue à M. de Nolhac, qui a cependant relevé les erreurs de ses devanciers en ce qui concerne le séjour de Fragonard à Grasse pendant la Révolution. M. Grappe attribue l'honneur d'avoir renseigné les Goncourt à Me Perolle, qui fut notaire à Grasse sous le second Empire, et il est très

possible que ce soit cet excellent officier ministériel qui, sur la foi de racontars assez vagues, ait induit en erreur Senequier et les Goncourt.

Seul, parmi tant d'écrivains dociles, le regretté Virgile Josz a témoigné quelques velléités d'indépendance, mais sa timide curiosité ne l'a pas mené bien loin dans la voie des recherches et des investigations. On peut lire dans sa *Vie de Fragonard*, parue en 1901 :

François, le père du nouveau-né, était gantier; c'était un homme entreprenant et qui n'aimait pas à laisser dormir les sommes que lui rapportait son commerce. Il avait confié ses économies à des compatriotes établis à Paris, les frères Périer, assurément des descendants de Périer, de Provençal, le laquais de Molière (?), le premier pompier laïque, lesquels avaient obtenu du Roi la licence de construire une pompe à feu. Est-ce celle de Chaillot, à laquelle travaillait un Jacques-Constant Périer en 1742? Je n'ai pu éclaircir ce mystère (4).

La date de 1742 cadrait assez bien avec l'exode des Fragonard; malheureusement Virgile Josz avait mal lu. En 1742, Jacques-Constantin Périer ne songeait pas encore à inventer des pompes à feu, il se contentait de venir au monde.

II

Quelle a été l'origine du singulier roman propagé par les Goncourt et docilement accepté par leurs continuateurs?

Nous n'avons pu retrouver aucun souvenir de la tradition orale dont les informateurs des illustres écrivains leur auraient transmis les échos. Trop d'années ont passé; trop de générations se sont succédé.

Une seule explication paraît vraisemblable. L'affaire de la Compagnie des Eaux, ou, comme l'écrivent les Gon-

(4) Bien extraordinaire aussi qu'aucun des auteurs que nous avons nommé n'ait eu la curiosité de rechercher la date de l'invention de la machine à vapeur. C'est en 1776 que Watt établit le premier type de la machine qui devait mettre en action les pompes de Chaillot sous le nom de « pompes à feu ». Fragonard avait alors 44 ans.

court, de la pompe de Chaillot, ne fut pas à vrai dire une mauvaise affaire, mais elle éprouva des vicissitudes de hausses et de baisses comme il arrive parfois aux valeurs les plus recommandées. Il est très possible que Fragonard eût souscrit quelques actions, c'est d'autant plus vraisemblable que le peintre vivait dans un milieu où l'on prônait l'affaire. Impressionné par les arguments de Mirabeau, qui était un peu son compatriote, il aura revendu ses actions avec perte; si les choses se sont ainsi passées, on conçoit très bien qu'il l'ait raconté à ses parents et à ses amis lors de son retour à Grasse pendant la Révolution (retour que M. de Nolhac situe à la fin de 1790) (5). Il est certain qu'à ce moment-là Fragonard traversa une période de gêne dont il ne sortit que grâce à la protection de David, qui le fit nommer à la Commission des Beaux-Arts. A Grasse, le peintre arrivait auréolé par le prestige de ses triomphes et des sommes fabuleuses que lui rapportait, disait-on, sa peinture. Grande fut la surprise quand on connut la réalité. Les propos échangés à cet égard se modifièrent avec les années. Savait-on cent ans plus tard si le père de Fragonard était pauvre ou riche? s'il avait quitté Grasse pour trouver une situation meilleure ou pour refaire sa fortune? L'exode d'un chef de famille avec femme et enfants ne peut se justifier que par des motifs bien graves. On a entendu dire qu'un Fragonard a perdu de l'argent dans l'affaire des frères Périer. Qu'est-ce donc que cette affaire? A quel moment faut-il la placer? Personne n'en sait rien; personne ne se rappelle. Tant d'événements importants ont bouleversé le monde; mais voici une explication bien vite trouvée. Les Fragonard avaient quitté Grasse parce que, le père ayant confié tout son argent à des amis de Paris, les Périer, il apprit un jour que leur affaire périclitait. Voici com-

(5) M. de Nolhac a montré combien était peu fondée la Légende de Fragonard fuyant la Terreur. Le séjour du peintre dans sa ville natale ne se serait pas prolongé au delà du printemps 1791. En tout cas, le décret nommant Fragonard membre de la Commission du Museum est de Frimaire an II. Alors que la guillotine fonctionnait avec la régularité du pendule, Fragonard recevait une indemnité de 4.000 livres et logeait au Louvre.

ment on écrit l'histoire, ou plutôt comment on la raconte dans les petites villes de province, le soir, à la veillée. Qu'un grand historien de Paris demande un jour des renseignements à un érudit du pays, celui-ci, plutôt que d'avouer son ignorance, lui servira la légende, et, de ce jour, la légende passera pour une vérité vérifiée.

Il faut bien l'avouer, quelle que soit la reconnaissance que nous devons aux Goncourt pour la patience, l'érudition et l'intelligence artistique avec laquelle ils se sont appliqués à faire revivre les mœurs du XVIII[e] siècle, toute leur *Vie de Fragonard,* au moins dans sa première partie, n'est qu'un agréable roman.

Ils ne connaissent ni la ville, ni la région, ni la mer, ni la montagne; ils décrivent cette nature qu'ils n'ont jamais vue, avec une richesse de palette éblouissante. Ecoutons-les!

Jean-Honoré Fragonard est né à Grasse, en Provence, riante patrie! un verger de lauriers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'amandiers, de cédratiers, d'arbousiers, de myrtes, de bergamotiers, d'arbres à parfums, un jardin de tulipes, d'œillets éblouissants de couleurs inconnues du Nord et poussant dans le parterre des Alpes; une campagne embaumée des aromes du thym, du romarin, de la sauge, du nard, de la menthe, de la lavande et toute murmurante du jet de ses innombrables fontaines, une terre entretissue de vignes (c'est le mot dont la peint un prêtre de Marseille, Salvien) des vignes sous lesquelles passent et repassent les grands troupeaux promenés de la basse et haute Provence. Une terre ayant cet horizon d'azur : la Méditerranée...

Et quel berceau dans ce jardin que le berceau du peintre, sa ville nourricière, Grasse! Cette distillerie dans un paradis; la Grasse des odeurs, des sucres et des essences de la parfumerie, de la bonbonnerie; Grasse avec ses étages de jardins, les fruits d'or et les floraisons d'argent de ses *hautes forêts d'orangers libres* et le serpentement de la Foux dans la verdure de ses immenses prairies, et sa vue au Midi dont le large embrassement touche Mouans, Châteaubeuf, la

plaine de Laval, le sombre Estérel et s'en va mourir au loin dans cette infinie douceur de bleu qui est la mer où baigne l'Italie.

Fragonard naît là, il naît de là, il puise à cette terre dont il sort sa nature, son tempérament. On reconnaît dans son œuvre le peintre qui a reçu tout jeune la bénédiction d'un ciel méridional, le coup de jour de la Provence. Il reflète la gaîté, le bonheur de la lumière comme un homme qui y a trempé toute son enfance. Rien qu'à voir une esquisse de lui, on sent une chaleur, presque un parfum, l'odeur du pays dont il vient. L'éclair de ses tableaux, c'est l'éclair qui court sous les orangers, et qu'il ouvre une fenêtre dans un de ses intérieurs ou dans un fond d'un conte de La Fontaine, sa fenêtre semble toujours donner sur un paysage de Provence et s'ouvrir à l'Italie. Ses personnages rustiques ont le déshabillé de la vie en plein air, la demi-nudité des pays où l'on foule le blé en plein champ.

Ici et là, dans un coin de son œuvre passe le chapeau blanc du Provençal, le bonnet du marin de la Méditerranée. Ses scènes, il aime à les placer, à les grouper sous ces architectures cintrées, ces voûtes basses, ces caves, ces antres romans où le Midi cherche l'ombre et le frais. Ses fonds, il les meuble de la vaisselle de terre cuite que retrouvent ses souvenirs, et, le plus souvent, il y dresse les grandes jarres qui là-bas gardent le vin et l'huile. Peint-il une scène de nature, il y jette sa patrie, il y brouille, il y enlace la végétation vive, les broussailles fortes et folles; il y emmêle le fouillis vert et fleuri qui croît et se mouille aux fontaines de Traconnade, de la Foux, de Merveilles; et sa plante bien-aimée, la plante qui revient toujours dans ses compositions avec le caprice et le retour qu'elle a dans un album japonais, c'est la grande herbe frissonnante, légère, échevelée d'élancement oriental, qui frappa ses yeux d'enfant aux bords des canaux de la Provence : le roseau. Il semble en avoir rapporté des brassées pour encadrer son œuvre.

Les Goncourt, en écrivant cette page, ne faisaient pas appel à leurs souvenirs de voyage, mais à quelque vision rêvée pour servir de décor à un joli conte dix-huitième siècle. On songe à ces paysages à la Watteau,

peuplés de bergers vêtus de soie et menant au son de la flûte des moutons enrubannés vers un abreuvoir taillé dans le marbre rose. Le morceau est trop littéraire pour être exact. L'écriture est trop artiste pour être inspirée par le seul souci d'une description fidèle. Les Goncourt n'avaient jamais vu les coteaux de Grasse. Cette vieille terre de Provence a un autre aspect, un autre accent, une autre senteur. Entre le grand mur des Alpes battu par le vent et poli par la neige du côté Nord et du côté Sud, le mol escarpement des collines qui descendent vers la mer, le site ressemble plus au paysage de Fiesole, dont le charme est fait à la fois « d'austérité et de suavité », qu'à la factice ordonnance des jardins italiens.

La culture dominante est celle de l'olivier au ton gris d'argent, monotone et vaporeux. Les montagnes, qui forment dans le fond, du côté du Nord, un mur de pierres gris et rose, sont sèches, dénudées et majestueuses. L'eau n'est point abondante; elle l'était moins encore au XVIIIe siècle, alors que les canaux artificiels n'avaient point dérivé en partie les cours du Loup et de la Siagne. L'oranger n'y formait point, comme l'écrivent les Goncourt, de *hautes forêts*. Cet arbre, à la taille modeste, était cultivé sur les penchants plus abrités ou plus rapprochés de la mer.

La cité a gardé son aspect du moyen âge, avec ses rues étroites où le soleil aurait bien de la peine à se glisser; elle était d'ailleurs affreusement sale. Bouche, qui la visita à la fin du XVIIIe siècle, en a rapporté une impression désenchantée.

Malgré la beauté du climat et la pureté de l'air, la ville n'est pas jolie; les rues en sont fort étroites et toujours couvertes de fumier, comme le sont celles de beaucoup de villes de Provence.

Stendhal, qui passa par là vers 1824 (où n'est-il pas passé?) note la même impression de malpropreté. Cent ans après la naissance de Fragonard, le fumier s'entassait encore dans les rues malodorantes :

Vers les neuf heures et demie, après avoir passé une rivière et remonté une montagne qui n'en finit plus, la culture recommence; petits murs de soutènement les uns au-dessus des autres, j'en compte souvent jusqu'à douze formant un système; à la vérité, ils n'ont que deux ou trois pieds de haut. Les champs sont pleins d'oliviers, de figuiers, de mûriers. Patience de ces pauvres paysans à arranger les pierres qui les désolent.

Rues étroites comme dans les villes du littoral de Gênes. Absence totale d'architecture et mauvaise odeur dans les rues où l'on fait toujours un peu de fumier, suivant l'exécrable usage que j'ai déjà trouvé à Aubagne et au Luc.

Bouche observe que la tannerie (6) est l'industrie la plus importante du pays; la parfumerie ne venait qu'au troisième rang.

La ville est assez commerçante; on y fabrique des cuirs tannés avec de la poudre de lentisque qui les rend verts et d'un meilleur usage que les cuirs rouges. Ils sont plus forts, plus nerveux et, quand ils sont graissés et desséchés au grand air, ils résistent davantage à l'humidité et aux chemins pierreux des montagnes. La soie fournit la seconde richesse de Grasse; la troisième est celle des fabriques de cire, de pommades et d'essences, des parfums connus de tout le monde.

L'industrie de la parfumerie ne devait prendre son essor qu'au XIXe siècle, quand elle ne fut plus étouffée par des règlements corporatifs trop étroits et quand le perfectionnement de l'outillage permit de multiplier à l'infini la gamme des parfums.

Mal aérée, désagréablement parfumée par les déchets des cuirs et les fonds d'alambics, la ville n'avait rien de séduisant; aussi, grands seigneurs et riches bourgeois possédaient-ils des maisons de campagne encadrées de jolis bosquets et de tonnelles fleuries où ils se réfu-

(6) Les tanneurs se faisaient appeler Les Gantiers. Le père de Fragonard aurait été, selon certains historiens, gantier, c'est-à-dire tanneur, mais il n'était point patron, probablement employé ou même homme de peine dans une tannerie de la ville.

giaient pour fuir les senteurs de la ville aussitôt qu'arrivait la belle saison.

C'est là, dans cette campagne aux aspects monotones et sévères dans son ensemble, mais si riante et diverse quand on pénètre dans les méandres de ses vallons, qu'on aimerait à penser que le peintre du *Serment d'Amour* ouvrit ses yeux d'enfant à l'enchantement de la lumière et à la féerie des couleurs. Il serait séduisant d'imaginer que ce prestigieux charmeur emporta avec lui le souvenir du joli lieu de sa naissance et qu'il dut à ce souvenir les plus brillants de ses dons d'artiste. Mais pour qu'il en soit ainsi, il ne suffit pas qu'il naisse dans cette Arcadie; il faut encore qu'il y grandisse. Il faut qu'il ait éprouvé devant cette nature harmonieuse et maternelle les premiers émois de son cœur, qu'il y ait bégayé les premiers balbutiements de sa pensée. Il faut qu'il y ait subi ce sevrage moral qui, détachant l'adolescent des influences familiales, lui apporte la révélation de ses goûts, de ses penchants, de ses ambitions, en un mot, de sa personnalité.

Si Fragonard a quitté la Provence dans sa toute première enfance, le souvenir des jours ensoleillés qu'il y a vécus a bien pu éveiller dans son âme une certaine inclination pour les coloris riches et lumineux, mais il n'a pu être la cause déterminante de sa vocation. Pour résoudre le problème, il faudrait savoir exactement en quelle année la famille abandonna Grasse. Or, tout ce qu'on a écrit à ce sujet est conjectural.

Puisque l'affaire de la pompe à feu ne nous a fourni, et pour cause, aucune clarté, il fallait bien chercher ailleurs. En consultant aux archives de Grasse les rôles de la capitation, on aurait pu savoir jusqu'à quelle année François Fragonard le père y fut inscrit, ce qui nous eût renseignés sur la date de son départ. Malheureusement, il existe dans les liasses une lacune qui va de l'année 1736 à l'année 1742. En 1735, François Fragonard est bien inscrit sur le rôle pour une très modique contribution; mais en 1743 il n'y figure plus; c'est la preuve à peu près certaine que le ménage avait émigré

au plus tard dans le courant de l'année 1742; donc, Honoré Fragonard avait plus de cinq ans, mais certainement moins de dix ans, quand il fut séparé du pays natal. Quelle peut être l'influence des souvenirs de cet âge sur le tempérament d'un artiste parvenu à la maturité? Sans doute, il serait imprudent de la négliger, mais à coup sûr elle ne fut pas aussi complète que l'auraient voulu les Goncourt. Ceux-ci l'avaient si bien compris qu'ils s'étaient arrangés pour faire durer le séjour du futur peintre à Grasse jusqu'aux environs de sa quinzième année.

Si l'on admet, et cela semble résulter du chiffre d'impôt minime payé par les parents de Fragonard, que ceux-ci étaient de condition fort humble, l'enfant dut grandir dans ces rues étroites et malodorantes; il ne connut point, ou fort peu, les aimables bastides essaimées sur les coteaux, il ne joua point sous les tonnelles de roses. Tout au plus y fit-il quelques apparitions le dimanche, chez des parents cossus, et plus tard, quand la pauvreté eut forcé son père à s'expatrier pour chercher un gagne-pain; car, on ne voit pas d'autre cause à ce dépaysement, l'enfant n'eut pas en arrivant dans la capitale l'impression d'exil qu'eût pu ressentir un jeune Provençal fortuné.

Tout au plus eût-il gardé du pays natal le souvenir d'une lumière douce, caressant et flattant le contour de choses; mais cette lumière enchanteresse, est-il vrai qu'elle n'existe qu'en Provence? L'Ile-de-France a aussi ses journées triomphantes de printemps et des soirs mélancoliques d'automne; rien n'est plus somptueux que certains couchers de soleil sur la Seine, dans la perspective qui, avec le Pont-Neuf et le Louvre au premier plan, se déroule le long des berges du fleuve, jusqu'aux coteaux de Chaillot, où la pompe à feu des frères Périer ne mettait pas encore son blanc panache de fumée.

N'en déplaise aux Goncourt, rien du paysage grassois ne s'est fixé dans l'œuvre de Frago. Ce qui caractérise ce paysage, ce sont les vastes échappées sur les montagnes altières et arides, entre des cyprès qui se

dressent dans le ciel bleu comme les colonnes d'un temple; c'est le développement des champs d'oliviers au feuillage gris argenté sur des terrains en pente soutenus par des murs de pierres sèches, nets, géométriquement étagés, que l'œil aigu de Stendhal a reconnu du premier regard comme le trait caractéristique du sol et de la race. Que l'on examine les sanguines de Besançon ou que l'on étudie les fonds qui servent de décors un peu conventionnels aux grandes compositions picturales, on n'y retrouve rien de semblable, et, si un pays a marqué l'empreinte du souvenir dans les paysages du peintre, ce pays, ce n'est pas la Provence, c'est l'Italie.

C'est en Italie que Fragonard a trouvé sa palette; jusqu'alors, il avait subi l'esprit de Paris, son goût pour les belles compositions, les nobles attitudes. L'Italie lui a révélé l'art des grands Maîtres. Devant Titien, Véronèse, Le Corrège, Raphaël, Tiépolo, il a pu s'écrier, à son tour : « Moi aussi je suis peintre! »

La méprise des Goncourt n'est pas seulement l'effet d'une documentation imprudente; elle est surtout le résultat d'une conception préconçue. Pour les auteurs de *L'Art au XVIIIe siècle,* Fragonard est un enfant de la Provence. La Provence l'a bercé et nourri comme une fleur poussée parmi d'autres fleurs, elle l'a destiné à chanter l'hymne de la lumière.

Ne dirait-on pas que toute sa peinture a été improvisée dans l'azur du ciel, sur un chevalet posé dans un jardin entouré du bonheur de l'air et de la respiration de l'été. La Provence, n'est-ce pas la fée qui l'a baptisé? Il me paraît tenir de son sol natal autre chose que son talent, sa race, son humeur, une nature heureuse de vivre, un doux entêtement à faire son chemin, l'ambition de ne cueillir que le plaisir de l'art et de la vie; tout cela relevé de cette gaie confiance dans la Providence qui lui faisait répondre, quand on l'interrogeait : « Tire-toi d'affaire comme tu pourras, m'a dit la nature, en me poussant dans la vie. »

Les faits, nous l'avons vu, ne confirment que très

imparfaitement cette théorie qui s'apparente de bien près à celle de Taine; mais, même si Fragonard n'avait pas quitté le sol natal dès sa première enfance, elle n'expliquerait encore qu'un aspect de son génie; Fragonard n'est pas seulement un enfant de Provence; il est surtout un enfant de Paris. Et quel Paris! Celui du XVIII[e] siècle. Il a vécu dans le monde le plus raffiné, le plus spirituel, le plus sensuel, le plus charmant qui ait jamais fleuri dans la société des hommes depuis qu'il y a des hommes. S'il doit à une hérédité méridionale le goût de la couleur et de la lumière, Paris lui a donné celui de la mesure et de la nuance, car rien n'est plus nuancé que cette peinture aimable qui ne dit rien de trop et qui suggère ce qu'elle ne dit pas. Et, après Paris, il y a eu l'Italie, l'Italie visitée avec des compagnons de route qui s'appelaient Hubert-Robert, Saint-Nom et même cet excellent monsieur Bergeret, représentant d'une race aujourd'hui disparue, celle des collectionneurs artistes.

C'est en Italie que Fragonard a retrouvé son climat, l'étude des grands maîtres a fait le reste.

BERNARD BARBERY.

AUX TROIS BONHEURS
OU
LE JAPON DE LA TRADITION[1]

III

FEMMES

AÏKO

Toratani Hidéo, Sous-Chef Adjoint de la Division des Affaires intérieures à la Préfecture de Miyazaki, achève, à la plus belle chambre de l'étage, un dîner bien arrosé. Il a bu une dernière fiole de saké, englouti un dernier bol de riz, croqué de la rave confite, vomi les fibres, et, cure-dent en main, réclamé le thé qui lave la bouche. Madame Veuve Sakaï sert en personne cet hôte de marque et verse le thé bouillant dans le bol englué.

Toratani Hidéo se gargarise à petits coups. Puis, entre deux bouffées de cigarette :

— Ta cuisine est bonne : mais tes servantes sont laides !

— Excellence, appellerai-je une geïsha pour vous tenir compagnie ?

L'ivrogne, qui n'entend pas, s'accroche au fil de son discours :

— La première que j'ai vue a l'air d'une citrouille à laquelle on aurait mis des yeux et un nez ; la seconde sourit comme un chien éternue ; quant à toi, oh ! quant à toi, tu as plutôt le genre de beauté d'une châtaigne ratatinée, ou celui du Roi des Enfers quand il mange du poisson salé !

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 861 et 862.

Madame Veuve Sakaï coule vers les cloisons des yeux obliques : personne. Elle fera donc à la politesse une extrême concession : elle pouffe à se tordre la peau du ventre. Puis, claquant des paumes par trois fois :

— Aïko ! crie-t-elle.

Car Toratani Hidéo ne connaît pas Aïko : et il n'est rien qu'une patronne ne doive tenter pour satisfaire un haut client.

Essoufflée, Aïko s'aplatit.

— Quand une jeune fille vient de se faire coiffer, insinue cauteleusement Madame Veuve Sakaï, ses parents eux-mêmes sont sensibles à sa beauté !

Puis, se tournant :

— Aïko, tu desserviras !

Et Madame Veuve Sakaï disparaît. Car la maîtresse d'une auberge respectable ne saurait tout voir : et il est des détails dont il suffit de tenir compte au moment de l'addition.

Sa cigarette jetée, Toratani Hidéo écrasa d'une interrogation protectrice l'enfant dont il avait oublié le nom:

— Comment t'appelles-tu ?

— Est-ce moi ? fit-elle, marquant par de la surprise qu'elle se tenait pour indigne de l'honneur d'une telle question.

Enfin, timidement :

— Aïko.

— Tu as l'âge où le melon se fend ?

— Oui, j'ai seize ans.

— Ah, vraiment ! Tu as beaucoup de printemps et d'automnes en espérance !

— Je vous remercie grandement...

— Quant à moi, hein ! je suis presque Préfet à Miyazaki !

— Oh, vraiment !

— C'est ainsi. D'ailleurs, une bien misérable ville pour nous autres, gens de Tôkyô ! Es-tu jamais allée à Tôkyô ?

— Pas encore : je ne suis qu'une chose de la campagne...

La modestie de la réponse plut à Toratani Hidéo:

— Tu resplendis dans cette auberge, dit-il, comme une cigogne sur un fumier !

Confuse, elle emporta le plateau du dîner.

Elle revint, et poussa la table basse. L'homme la prenait des yeux.

Comme elle se redressait, il la regarda fixement, et sans mot dire, se serra le pouce gauche entre le pouce et l'index droits. Elle parut ne pas comprendre : il se prit le nez entre l'index et le majeur droits. Alors Aïko se résigna dans son cœur à prononcer la formule d'usage :

— *O-toko*...? demanda-t-elle d'une voix blanche. Ce qui signifiait : *Ferai-je votre lit*? Mais ce qui pouvait vouloir dire encore : *Est-ce un homme ?*

L'autre fit semblant de se méprendre :

— Sotte, ce n'est pas un homme qu'il me faut : c'est une femme !

Tout en disposant les couvertures, elle balbutia une phrase vague :

— L'étonnement...

L'ivrogne s'approcha, la fit pirouetter, et, à mouvements saccadés, entreprit de dénouer par devant le cordonnet rouge qui tient la ceinture.

Elle respira cette haleine puante ; elle vit ce bas-de-nez allongé, cette face de kaki mûr : et elle s'apparut à elle-même comme une enfant au bord du puits.

Le genou de l'homme lui laboura les cuisses. Elle chancela : il la pénétra sauvagement.

Elle étouffa un cri, et ferma les yeux...

Du côté du sud, à la sortie de la ville, il y a un chemin qui rampe gris dans les rizières. A deux lieues sur ce chemin, entre les bambous de la montagne et les cailloux de la rivière basse, il y a un troupeau de toits de chaume qui s'appelle Kanataké. Dans Kanataké, à l'orée du bois de la montagne, il y a une chaumine effondrée, et dans la chaumine, une femme allongée qui tousse et

crache. Mais cette femme n'est pas malheureuse, à cause des sous qu'Aïko lui envoie.

Aïko n'a par an que deux jours de congé : l'un pour la nouvelle année, l'autre pour la Fête des Morts. Le seize du septième mois, haut perchée sur ses socques neufs et les bras chargés de présents, Aïko s'en ira du côté du sud, sur le chemin gris des rizières...

Et cela lui fait l'âme sereine, et le corps inerte.

— Te remueras-tu, loche désossée ?

Aïko ne se remue pas. Mais au mâle en rut qui l'écartèle et qui la fouille, elle sourit sans rouvrir les yeux...

Entre le hameau de Kanataké et le hameau de Hitotsuya, au fond d'un jardin abandonné, entre deux spirales d'encens, il y a un bouddha de bois mangé des vers. Près du bouddha, il y a un bonze titubant, dont la face est pleine de mal, mais dont les yeux sont pleins de rayons.

Pour la dernière Fête des Morts, Aïko a porté au bonze un gâteau fait à l'auberge. Tête ployée, elle a, de ses deux mains, élevé le gâteau vers lui :

— Seigneur Bonze, a-t-elle dit, je ne suis qu'une chose sans importance, indigne même de vous offrir ceci : car, là d'où je viens, j'ai souvent donné mon corps. Mais je vous prie cependant d'accepter mon présent, parce que j'ai donné mon corps malgré moi, et pour ne pas être chassée.

Le bonze a déposé le gâteau près du bouddha. Puis, appuyant la main droite sur l'épaule d'Aïko, il a dit :

— Ma petite sœur cadette, c'est moi qui suis indigne de ton présent. Ton corps ne t'appartient pas : il est une chose inconsciente que le Bouddha t'a prêtée. Tes actes seuls t'appartiennent. Et pour ce qui est de tes actes, voici ce qu'en pense, par la bouche de l'imbécile de bonze qui est devant toi, Shaka-Muni, le Grand Bouddha : « Si une personne fait acte de dévouement envers un malade, elle s'attire pour l'autre vie huit bonheurs infinis : car des Huit Sources de Bonheur, le dévouement aux malades est la première. Si une personne fait acte de dévouement envers sa mère, elle s'attire pour l'autre vie

une infinité de bonheurs infinis : car la piété envers les parents et la piété envers le Bouddha sont une seule et même piété. Et si une personne fait acte de dévouement envers sa mère malade, elle s'attire pour l'autre vie huit infinités de bonheurs infinis... ».

Oui, pour la dernière Fête des Morts, le bonze a dit cela...

Un bruit sourd : Aïko roule sur les nattes. Ayant joui d'elle, Toratani Hidéo l'a brutalement repoussée.

Son Excellence est malcontente :

— Peuh ! souffle-t-elle. Il n'y a que de vingt à quarante ans que la femme sache faire l'amour : les potirons gagnent à mûrir !

Sa ceinture au pli du bras gauche et fermant de la main droite les pans de son kimono, Aïko descend à pas de souris. Elle se glisse dans le réduit de six nattes où les deux autres servantes reposent déjà, déroule d'un geste ses couvertures, ajuste son oreiller de bois, et s'étend :

— Veuillez dormir ! murmure-t-elle.

Son ventre déchiré la brûle : mais ce n'est pas à cette souffrance que va l'angoisse d'Aïko.

Tombant nue du plafond, l'ampoule jamais éteinte lui vrille les paupières: mais ce n'est pas à cette clarté que vont les yeux d'Aïko.

Du côté du sud, à la sortie de la ville, il y a un chemin qui rampe gris dans les rizières. A deux lieues sur ce chemin, entre les bambous de la montagne et les cailloux de la rivière basse, il y a un troupeau de toits de chaume qui s'appelle Kanataké...

O-SAYO

Quand elle n'était pas à se faire coiffer, O-Sayo restait agenouillée face au jardin, fouettant d'une palette sèche les trois cordes de sa guitare. C'est dans cette attitude que Sakaï Takéo la surprenait presque chaque soir :

— *Oï* ! s'annonçait-il.

Elle jetait un gloussement, disposait un coussin, versait le thé qu'il aspirait entre les dents avec un sifflement de satisfaction.

Elle le laissait boire. Puis, de loin, détournant les yeux :

— Je vous attendais sur la pointe des pieds et le cou tendu, murmurait-elle. Autant que le grand adieu de la mort pèsent ensemble les petits adieux de chaque jour. Une heure sans vous me semble trois automnes ; et quand vous êtes loin, je m'apparais à moi-même comme l'oiseau dans la cage, le poisson dans la nasse, le coquillage sur le rocher froid. Mais il suffit que vous veniez pour que mes soucis s'évaporent en rosée, et que mille tendres pensées se pressent dans mon cœur...

Il la regardait :

— Je t'admire chaque jour et chaque jour, riait-il d'un rire forcé où le trouble sonnait profond. Ton profil est une ligne pure, ta peau de la glace transparente, tes os des pierres précieuses; et de jalousie, en te voyant, le plus beau poisson s'enfonce, la plus belle cigogne s'abat, la plus belle lune se voile, la plus belle fleur a honte !

Elle feignait la confusion, et se cachait les yeux derrière sa manche :

— Maître, ne vous moquez pas : laide comme je le suis, une femme tourne le dos au miroir !

Mais disant cela, elle se coulait à son côté, genou contre genou, tête contre épaule. Lui, d'une étreinte continue, sans saccades, sans caresses, la serrait à la broyer, retrouvant inconsciemment des paroles éternelles :

— Tu es la fleur de toute ma vie, scandait-il à voix sourde ; et seul un décret des dieux peut ainsi faire de nos deux êtres l'ombre du même arbre, l'eau du même torrent. Je ne sais plus, loin de toi, de quel côté le vent tourne. Je suis l'homme qui, ayant cheminé cinq lieues dans le brouillard, ouvre les yeux et ne voit point. Je marche sur la terre comme sur de la glace mince, et je m'assois sur le plus doux coussin comme sur une natte piquée d'aiguilles. Le vin que tu ne me verses pas

m'enivre sans me désaltérer ; l'amour des autres femmes m'épuise sans m'apaiser : car on ne saurait toucher à un charbon rouge, et il ne suffit pas d'un panier de terre pour arrêter le courant d'un fleuve. Mais je tremble à ton haleine comme une chandelle dans le vent ; et si tu me suivais sur le pont des enfers, je me soucierais de la vie autant que d'une plume de héron !

— Je vous suivrais au bout de l'autre monde ! lui jurait-elle.

Et sachant d'expérience quelle emprise a sur l'homme la femme qui ose, elle le provoquait d'une caresse précise qui le faisait flamber comme du papier huilé. Les dents serrées, il lui dénouait la ceinture :

— Ta caresse est sur moi comme de l'eau bouillante sur des radis secs, comme du sel sur un escargot, comme du vinaigre sur une sangsue : je te désire comme les jeunes pins qui désirent la rosée!

— Venez ! l'appelait-elle ployant sous lui. Je vous attends comme les bambous nains les vrilles du liseron, et les rizières la pluie d'été !

Il l'étouffait et la prenait lentement :

— Sayo, ta chair a le goût du canard sauvage. Sayo, je voudrais n'avoir plus d'os, pour que nos deux corps ne fassent qu'un corps !

Sans répondre, elle lui serrait un peu la main.

Après l'amour, elle se blottissait contre sa poitrine: ainsi contre l'arbre la glycine, ainsi l'oiseau au profond des branches. Lui, à la regarder s'assoupir, éprouvait une joie vaniteuse : et c'est à ce signe surtout qu'il connaissait comme il l'aimait.

D'autres fois, quand elle voyait qu'il ne la désirait pas, elle s'accompagnait sur sa guitare. Evitant d'intuition sûre tout ce qui touchait à son passé de geïsha, elle ne lui chantait que de vieilles chansons, rondes paysannes au rythme fruste, mais pleines d'amour et de vérité :

J'ai vu pour la première fois
Le corps couché de mon amant :
On eût dit d'une fleur de lis
Dans un champ de mai !

Il rêvait. Alors, habilement, elle lui rappelait l'heure qui passe :

La fleur qui tombe au printemps
A l'autre printemps refleurit :
Mais nous n'aurons, vous et moi,
Qu'un seul printemps !

Et comme l'image de la vieillesse l'exaspérait, il allait sur elle et la renversait brutalement : de la sorte, elle triomphait.

Le ciel toujours n'était pas aussi pur, et il arrivait que Sakaï Takéo rentrât plus furieux que le tigre qu'on lâche au milieu du marché. Ces soirs-là, avalant sa curiosité, Santarô s'éloignait :

— Des querelles d'amoureux, grognait-il, le chien même évite de se mêler !

Le maître allait droit à la chambre de la geïsha, et, soulevant du vent et des vagues, faisait claquer les cloisons :

— Que faisais-tu, hier, au Parc de l'Ouest ?

— Etait-ce moi ?

— Figure de saint, cœur de démon, répondras-tu ?

— Que ne vous renseignez-vous dix fois avant de soupçonner !

— Assez de mensonges ! Ton inconduite, dix regards l'on vue, dix doigts la désignent ; et les femmes de Sagami elles-mêmes seraient près de toi des modèles de pudeur ! Que faisais-tu, hier, au Parc de l'Ouest ?

Comme elle restait muette, il lui brisait le poignet. Mais aussitôt, elle se révoltait :

— Homme cruel, qui tordez le bras d'une enfant !

Il avait honte de soi et la lâchait, tout en monologuant par contenance :

— Nourrissez un chien trois jours, il s'en souvient trois ans : nourrissez une chatte trois ans, elle a oublié au bout de trois jours !

Prompte à le sentir faiblir, elle attaquait à son tour :

— Si vous pouviez lire en moi à travers poumons et foie, vous sauriez, Maître, que vous seul au monde...

— Serments de fille ! se forçait-il à l'interrompre.

Quand le soleil descendra vers l'est et que la lune se lèvera le trente du mois, quand les fleurs s'ouvriront sur la pierre et qu'on trouvera un œuf carré au derrière d'une poule, alors il y aura une prostituée sincère !

Elle versait des larmes qui se fussent vendues un sën la paire; et c'était lui qui finissait par s'agenouiller près d'elle :

— Non ! sanglotait-elle. Quand vous me presseriez autant qu'un bonze mendiant, jamais plus je ne consentirais !

Mais, disant non, elle faisait de la tête signe que oui.

Après la pluie, la terre durcit : ainsi l'amour après la dispute. Miroir de ceinture, broche de corail, épingle d'écaille, il lui apportait vite un présent qu'elle élevait humblement :

— Que vous soyez si bon envers votre méprisable servante, en vérité, c'est pour vous le poison du cœur !

Puis elle lui disait :

— Vos bienfaits sont sur moi comme une averse nourricière, vos bienfaits sont devant moi le feu qui réchauffe les mains, Maître ; et la confusion me pénètre jusqu'aux os : car je n'atteins pas à vos pieds, et près de l'affection que vous me témoignez, ma reconnaissance est le grain de sable qui se compare au rivage, la goute d'eau à l'océan ! Pourtant, elle irait jusqu'au sacrifice de la vie, et pour vous je me laisserais avec joie écraser le corps !...

Ainsi, dans la Maison Sakaï, maître et geïsha vivaient comme si ç'avait toujours été le nouvel an, et, mangeant au même plat, s'attachaient l'un à l'autre aussi solidement que les deux moitiés d'une aiguille de pin.

S'il advenait que Sakaï Mitsuko croisât dans le couloir O-Sayo la geïsha, leurs regards s'émiettaient en éclair comme deux nuées chargées d'orage :

— Fleur peinte, poisson d'eau bourbeuse, preneuse d'hommes, porteuse de lanterne ! Le beau mérite, que de faire résonner le gong avec la bourse des autres !

O-Sayo s'inclinait, cachant un poignard dans son sourire :

— Il y en a qui sont portés en palanquin, et d'autres qui les portent ! soufflait-elle mielleuse.

Et lui ayant planté cette épingle au sommet de la tête, elle laissait Mitsuko suer du givre, et passait pinçant les lèvres.

Alors, inquiète pour la paix de la Maison, Madame Veuve Sakaï s'en venait tapoter gauchement l'épaule raide de sa fille :

— A quoi bon te mordre le nombril ? Qui s'habitue aux incommodités de la vie n'y trouve plus rien de pénible ! Et puis, fût-ce au milieu des épines, patiente trois ans : ton tour viendra. L'arc toujours tendu se relâche un jour ou l'autre, et la passion est passagère comme les nuages et la fumée !

Cette éloquence tombait sur Mitsuko comme de l'eau sur la tête d'une grenouille :

— Non, disait-elle, ce n'est pas l'affaire d'un matin, ce n'est pas l'affaire d'un soir ! Qui a mangé des gâteaux de riz en mangera sa vie durant. L'eau renversée ne retourne plus au vase ; le miroir brisé ne renvoie plus l'image...

Cependant, soutenue des accords creux de la guitare à trois cordes, la voix douce d'O-Sayo empoisonnait l'auberge :

Je souffre une grande souffrance,
Car nuit et jour mon cœur brûle
Mais aucune fumée ne monte,
Et personne ne sait !

MITSUKO

Au quatrième mois de sa grossesse, le jour du Chien, Mitsuko vêtit la ceinture blanche des femmes enceintes, et il y eut, autour d'un plat rouge de haricots nains, le repas de famille traditionnel. Sakaï Takéo s'y soûla dignement :

— Ce sera un garçon ! pontifiait-il, échangeant à la

ronde des coupes de saké. Et si par malheur c'est une fille, une seule nuit me suffit pour recommencer !

De ce jour, Madame Veuve Sakaï veilla sur sa fille comme le Dragon jaune sur les Trois Trésors. Mitsuko portait-elle à sa bouche un grain de riz sec, que sa mère lui broyait le poignet :

— Malheureuse, souhaites-tu donc à ton fils une loupe sur la tête ?

Faisait-elle mine de recoudre un coussin, que sa gardienne surgissait :

— Pique seulement ton aiguille dans l'étoffe : tu verras quelles gluantes membranes étoufferont ton petit à sa naissance !

Elle glissait sans répondre ses ciseaux dans sa ceinture : mais sa mère aussitôt les lui arrachait, afin de préserver l'enfant de la laideur d'un bec-de-lièvre.

Une autre fois que Mitsuko regardait l'incendie consumer la maison d'un riche voisin, Madame Veuve Sakaï tira le rideau avec violence :

— C'est cela ! glapit-elle. Touche-toi le ventre en regardant la fumée rouge : et tu me demanderas bientôt pour quel péché le corps de ton fils se couvre de plaques rouges... comme celui des Indiens !

Et quand la jeune femme eut envie de goûter aux premières châtaignes, sa mère le lui interdit, de peur que, croquant par mégarde une châtaigne double, elle n'eût à accoucher de deux jumeaux.

Le trente et un du dixième mois, Mitsuko sentit proche sa délivrance, et la nuit qui suivit fut pour Madame Veuve Sakaï une nuit tourmentée :

— Est-ce une fille, est-ce un garçon ? s'interrogeait-elle au long de son insomnie.

Dans sa hâte de savoir, elle fut debout dès l'aube, les yeux rivés au porche de l'auberge :

— C'est aujourd'hui, calculait-elle, le premier jour du mois de la naissance. Si la première personne à franchir ce porche est un homme, il nous naîtra un garçon : l'indice n'a jamais trompé ma mère, ni mes grand'mères !

Dans la rue, une marchande de légumes passa : le cœur de Madame Veuve Sakaï battit à vide.

Puis retentit la conque d'un bonze mendiant, et l'homme entra : il n'avait pas fait le geste qui demande, que déjà Madame Veuve Sakaï l'avait renvoyé, avec un billet et une révérence dont le prêtre parut surpris.

Ce ne fut qu'un moment plus tard que la patronne des *Trois Bonheurs* se rendit compte qu'elle venait de donner cinq yĕn. L'indignation la saisit, et elle vit ses deux jambes courir à la poursuite du bonze. Mais un sentiment mélangé, fait de respect humain et de sourd triomphe, la retint près de sa fille.

Seize heures après, dans la souffrance et les ténèbres, Mitsuko accouchait d'un paquet vagissant, qui se trouva être un mâle, et que, pour cette seule raison qu'il était né de nuit, on déclara lui ressembler.

Au matin, Sakaï Takéo enterra sur une colline le placenta de l'enfant. Il y joignit, selon l'usage, un éventail pliant, symbole d'une prospérité qui va sans cesse s'élargissant.

Mais ce ne fut guère qu'au septième jour que l'événement prit son vrai sens. De Miyazaki, un grand-oncle et deux cousines vinrent offrir à Mitsuko leurs cadeaux de relevailles. On fit au soir un festin, où l'enfant fut présenté, noyé dans des étoffes à ramages, et sa minuscule houppe se dressant droite derrière son crâne bien rasé. Sakaï Takéo rafraîchit son visage; Madame Veuve Sakaï mouilla de larmes ses deux manches ; et pour saluer en lui le soutien de cette Maison en ruine, solennellement, à ce petit être de paix et d'espoir, l'aïeul maternel imposa le nom de Daïsuké, ou Grand-Secours.

Le trente et unième jour qui suivit la naissance effaça la souillure de Mitsuko. C'est pourquoi, avec sa mère et son fils, elle refit le pèlerinage de Dazaïfu.

Elle jeta son offrande, appela le Dieu, et joignit longtemps les mains. Puis, prenant son fils et le haussant face au sanctuaire :

— Dieu tutélaire de cette contrée, dit-elle avec une

ferveur mêlée de larmes, je suis venue de nouveau. Du mariage que vous m'avez accordé, est né l'enfant que voici. Je l'élève vers vous afin que vous le connaissiez, et je le place sous votre sauvegarde.

Dès que la divinité eut laissé peser ses yeux sur lui, Sakaï Daïsuké fut admis dans ce monde-ci.

Ce fut vers le même temps que Mitsuko entra dans une profonde métamorphose, comme si, évadée de son propre corps, son âme se fût renouvelée en son petit. Le geste vague, les lèvres distraites, les yeux absents, elle limita son univers au berceau bas où reposait l'enfant.

La nuit, elle se soulevait sur le coude, admirant sans se lasser que cette chair arrachée de sa chair respirât et gémît.

Le jour, à travers des illusions sans fin, elle forçait sa volonté de commander à la vie. Pour la Fête des Iris, il aurait, Daïsuké, nageant haut dans la cour de sa maison, la plus belle carpe d'étoffe de tout le voisinage. Et pour la Fête des Etoiles, lorsqu'il lui faudrait peindre sa première banderole, elle irait à l'aurore cueillir pour lui des gouttes de rosée, afin que, délayée dans une eau pure, l'encre fût agréable aux dieux...

Le crépuscule d'hiver la surprenait rêvant. Elle frottait alors sa joue contre la joue de l'enfant, et lui disait à voix changeante cette berceuse polie et tendre :

— Daï Chan, veuille dormir. L'enfant qui dort est heureux ; l'enfant qui dort bien devient gras.

« Respire sans bruit : les serpents viendraient. Ne croise pas les mains sur ta poitrine : tu crierais. Mais pour n'avoir point de cauchemars, suce ton pouce en t'endormant.

« Daï Chan, ta Maison sera prospère, car tes cheveux sont épais : mais comme ils s'enroulent en spirale, ton caractère sera difficile.

« Ton front est large : tu seras heureux au jeu. Tes oreilles sont rondes : tu vivras longtemps. Ta bouche est grande : tu seras riche. Mais tes lèvres sont minces, et tu seras bavard.

« Daï Chan, je ne te laisserai manger ni les glands qui rendent bègue, ni les yeux de poisson qui font la peau tachetée, ni les grains de riz cru qui donnent mauvaise haleine: mais je t'offrirai du thé fort, afin que ta barbe pousse plus noire.

« Et pour te garder des douleurs d'épaules, je te mettrai une bague au doigt. Et pour te préserver des larmes, je clouerai sur la porte l'image d'une poule. Et je t'empêcherai de sortir après soleil couché, de peur que la sorcière des bois ne te change pour un autre ».

D'autres soirs, quand la première étoile vrillait la vitre, se balançant d'un pied sur l'autre en allaitant son petit, elle lui chantait les mêmes vieux airs dont on l'avait elle-même endormie jadis :

Là-bas sur la montagne,
Quelle est cette lueur qu'on voit :
Lune, étoile, ou luciole ?
Si c'est la lune, la saluerai ;
Si c'est la luciole, l'attraperai,
L'attraperai !

Daïsuké levait sur sa mère des yeux de faon étonné.

Cet enchantement dura un mois. Il se rompit le premier matin de la nouvelle année, à la minute précise où le peigne d'écaille de Mitsuko se brisa en tombant. A ce signe, elle connut que le malheur s'attachait à sa nuque, et qu'elle serait bientôt séparée de son fils.

Le drame se noua le plus bêtement du monde, comme les cerisiers avaient recommencé de fleurir, et Mitsuko d'espérer.

Un matin, en l'absence de Madame Veuve Sakaï partie pour rendre à l'oncle de Miyazaki sa visite, O-Sayo la geïsha vint se prosterner devant Mitsuko:

— Il a fait froid : nul changement dans votre santé? s'enquit-elle cérémonieuse.

— Je vous remercie.

— A vous parler ainsi sans préambule, je vais m'attirer votre colère : mais je ne suis venue que pour vous communiquer les intentions du Maître.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

— De la part du Maître, rien que je sache, si ce n'est qu'il s'inquiète à votre sujet. Il m'a précisément chargée de vous convaincre que l'air de la ville vous est malsain. Si, comme il l'espère, vous acceptiez d'aller vous reposer à Miyazaki, soyez sûre que je saurais prendre de son fils le soin le plus maternel...

— Vous êtes fort aimable, et de tant de bienveillance je ne sais comment vous remercier. Cependant, je ne pense pas encore à m'éloigner.

— S'il en est ainsi, souffrez que je parle sans ornement. Désireux de vous laisser la tranquillité dont vous avez besoin, le Maître est décidé à se retirer du côté de Kyôtô, avec son fils et moi. J'ai commis à votre égard une impolitesse : veuillez m'excuser.

— C'est bien : j'ai compris ! répondit Mitsuko, la tête penchée.

Sans voir le piège, elle resta figée jusqu'à ce que la geïsha eût disparu. Alors sa bouche s'ouvrit toute grande et ses bras se soulevèrent : elle suffoquait.

Il y avait dans la pièce d'honneur un admirable sabre court, dont un fêtard endetté avait naguère soldé sa note. Ce sabre, Mitsuko le revit, couché noir sur son support doré. Et elle se donna à elle-même le spectacle de sa vengeance.

D'un seul coup, elle tuerait Takéo. L'autre, la chatte, l'intruse, la voleuse d'enfant, elle la tuait lentement : le sang giclait de sa gorge fardée ; elle râlait...

Les mains de Mitsuko se crispèrent.

Soudain, il lui creva l'esprit que cette vengeance d'affranchissement qu'elle couvait comme sa chose, c'était le destin qui l'avait mûrie : née l'année du Cheval Frère aîné du Feu, elle était l'instrument aveugle qui ne pouvait pas ne pas tuer son mari.

Elle eut des larmes de rage, vite domptées ; puis un sursaut de révolte. Et dans l'une de ces impulsions où les lâchetés accumulées des faibles finissent toujours par éclater, elle résolut de fuir son destin.

Elle ouvrit le placard, vêtit un manteau, prit une om-

brelle, glissa dans sa manche une bourse et de menus objets.

Le petit se mit à crier : le cœur de Mitsuko bondit à se rompre. Se sentant fléchir, elle descendit sans se retourner les marches de l'escalier deux à deux.

A la porte, un pèlerin mendiait son riz. Elle le frôla en s'ensauvant, mais ne perçut de lui que des tintements de clochette martelant les syllabes rituelles qui la poursuivirent comme des abeilles : *Namu-myôhô-renge-kyô... Namu-myôhô-renge-kyô...*

Déjà le train l'emportait à travers les rizières.

A Kumamoto, où elle descendit, elle demanda à un manœuvre la ligne d'Oïta. Sans s'arrêter, l'homme indiqua, du côté de la sortie, une voie écartée :

— Là-bas : dans une heure !

L'imprévu de cette attente la bouleversa. Elle se recroquevilla sur un banc, ne pensant à rien d'autre qu'à ne point quitter le quai de la grande ligne afin de pouvoir mieux mentir si elle était reconnue.

Dès que le train d'Oïta vint à quai, elle fut se blottir au plus sombre du dernier compartiment. Les apprêts du départ la mettaient au supplice : aux grincements des roues, elle releva la tête et respira.

En face d'elle, une matrone au sein nu pelait une pomme pour ses deux mioches. Plus loin, le buste ployé, un paysan secouait à deux mains ses pellicules dans le couloir. De son mieux, elle intéressa à ces gestes un regard sans vie. Puis les trépidations la bercèrent.

Elle revint à elle au long d'un quai :

— Taténo ! Taténo ! piaillait le chef de train.

Détendue, elle se sentit à jeun. Un gamin passait, qui lui tendit deux boîtes-repas et une théière :

— C'est trente-cinq sën !

Machinalement, elle mangea...

La montée s'accentuant, le train haletait :

— Tiens, la Cascade du Fil blanc ! dit une voix d'homme.

Correcte, elle regarda sans voir.

Entre Akamizu et Uchinomaki, un mamelon vert s'effaçant, l'Aso surgit. Déjà Mitsuko s'était agenouillée sur la banquette et collait ses yeux à la vitre. Le flanc rouge du massif ruisselait de soleil. Au-dessus, des pointes s'aiguisaient :

— Des dents sur la gencive d'un tigre ! pensa-t-elle.

Du milieu de la chaîne s'élevait une fumée noire : avec l'inconscience des gens étrangers à la montagne, elle la jugea toute proche.

Elle descendit à Bôchû. Un policier, à la sortie, l'interpella sans rudesse :

— Et toi, où vas-tu ?

— Mais, chez ma grand'mère... répondit-elle, avec un sourire si naturel que l'autre n'insista point.

Un seul chemin s'offrait, marqué d'un poteau blanc. En passant, elle lut du coin de l'œil : *Route de l'Aso : par le Sentier du Dos du Cheval, la Distance d'ici au Cratère est de Six Kilomètres Sept Cent Vingt Mètres.* Elle chercha, sans y parvenir, à se représenter la valeur d'un kilomètre.

Le chemin se perdait dans une rue perpendiculaire. Elle tourna à droite, revint sur ses pas, et ne pouvant sans se trahir demander sa route, se prit à trembler. A main droite, une pierre gravée la rassura : *Ceci est l'Entrée du Chemin de la Montagne.* De ce moment, elle eut l'Aso devant elle.

A travers un bois de cèdres sombres, elle gravit trois quarts d'heure le chemin boueux. Puis l'horizon se déplia comme un éventail, et des prés immenses apparurent.

Elle poussa une barrière. Surpris, l'un des chevaux qui paissent en liberté sur la montagne l'effleura en prenant le galop : elle surmonta sa peur.

Le sentier rampait en pente douce, jalonné par les abris en planches où les marchands de limonade s'installent à la belle saison. Près d'une crête, à la porte d'un abri, un pin poussait contre un poteau : *La Quatorzième Année de Taïshô, le Vingt-Trois du Deuxième Mois...* attestait l'inscription. Mitsuko tourna d'un pas et lut

sur une autre face : ...*Son Altesse Impériale le Prince Chichibu s'est reposée en ce Lieu-ci.*

S'est reposée... lui pinça le cœur : le cratère était-il encore si loin? Quand elle atteignit la crête, le vent s'était levé et le temps se couvrait. Devant elle, l'Aso reculait toujours. Stupidement, elle pressa le pas.

Une faille s'ouvrit, avec, au fond, un courant d'eau rouge. Elle passa en s'aidant de son ombrelle, mais perdit sur les pierres glissantes un socque qui s'en fut au fil de l'eau : elle se débarrassa de l'autre et continua sur ses chaussons.

L'ombre s'épaississait insensiblement, la montée se faisait dure. Croisées au-dessus du sentier, les tiges drues des azalées l'empêchaient d'avancer et lui limaient les chevilles.

La nuit effaça la montagne. Le vent, qui soufflait fort, lui jeta du soufre aux narines. Ses yeux dilatés ne voyaient plus : elle comprit cependant qu'elle avait abordé la muraille, parce que les cailloux lui meulaient les pieds en roulant et que son ombrelle par endroits s'enfonçait dans la cendre.

Semblable à une chèvre blessée, les nerfs tendus, elle allait. Mais elle tomba dans une coulée et ne trouva plus la force de se relever.

Une douloureuse torpeur l'envahit, fièvre et paralysie tout ensemble. Elle revit brusquement contre son ventre les sabots de l'étalon près de la barrière : ses jambes ne purent bouger, sa gorge ne rendit aucun son.

Puis elle entendit un grand craquement. Il lui parut que le sol se déchirait sous elle, et qu'elle glissait. Elle glissait vers les entrailles de la montagne.

Tordu en de lourdes convulsions, le Grand Poisson-Chat qui ébranle la terre l'y attendait en la guettant : entre les moustaches raides, elle distinguait le rictus de la gueule aplatie...

Il y eut des ténèbres où le Grand Poisson-Chat s'engloutit. Mais le Grand Poisson-Chat tirait après soi le cauchemar même que Mitsuko redoutait le plus en son enfance.

Sur un talus de rizière, elle s'aperçut toute petite, perdue dans la nuit et pleurant. Et voici que du fond des rizières, une par une, pesamment, les Heures de la Nuit venaient à elle. Il venait le Chien, le Sanglier, le Rat, le Bœuf, le Tigre. La Bête se levait de très loin. Elle avançait, noire sur sombre. Chaque pas la grossissait. Elle emplissait une rizière. Elle emplissait toutes les rizières. Elle emplissait la nuit de ses prunelles féroces. En vain Mitsuko se jetait contre un sillon : la Bête était sur elle et la reniflait. La Bête à l'haleine de feu reniflait Mitsuko. A la fin, la Bête s'en allait. Mitsuko relevait son petit visage souillé de vase: et comme la Bête s'en allait, Mitsuko riait, riait. Mais dès que la Bête avait disparu vers la montagne, alors, de loin, de très loin, de plus loin que nulle mesure n'aurait su dire, une autre Heure se levait...

Quand, derrière le Bœuf, le Tigre s'en fut allé, Mitsuko sentit sur ses yeux le froid gris des fins de nuit. Ses paupières s'ouvrirent sur le cadran de phosphore qu'elle portait au poignet. Son cauchemar avait compté juste: il était cinq heures du matin.

Peu à peu, l'aube s'éclaircit et le vent se leva. S'aidant des mains, elle remonta la coulée : à la forme de la montagne, elle connut qu'elle se trouvait sur le sentier du Dos du Cheval.

Elle reprit sa marche boiteuse. Ses pieds meurtris et ses chevilles gonflées lui faisaient si mal qu'il lui sembla difficile qu'elle pût jamais refaire le chemin.

Une dernière croupe s'interposa. Elle la gravit sans halte, la face crispée. Mais quand, au soleil levant, elle découvrit l'extrême plateau, son ventre se serra et ses genoux se pétrifièrent.

A perte de vue, les vomissements du volcan. Pas une herbe, pas une ombre. Pierres calcinées, blocs de soufre et cendre noire s'amoncelaient en masses-fantômes et se creusaient en ravins d'enfer. Devant ce chaos, la raison vacillait.

En bordure du plateau, l'immense cratère se déchiquetait. Domptant ses nerfs, Mitsuko s'approcha. Ses pou-

mons s'emplirent de soufre, ses oreilles de sifflements ; et ses yeux tombèrent à trois cents pieds de profondeur sur une mare de soufre bouillant : la paroi était à pic.

Elle recula, et longea le cratère. Elle aperçut une autre mare bouillante, moins basse et plus claire. Puis une fumée glauque la noya. Des grondements montaient du sol, qui la secouèrent, et entre deux énormes bouffées, elle découvrit la cheminée sans fond. Malgré elle, il lui souvint des Huit Enfers chauds que le bonze prêchant avait un jour dépeints : elle s'échappa en hurlant et se retrouva devant le premier lac de soufre.

A vingt pas du cratère, elle s'assit sur ses talons. Le vent froid lui fit du bien. Elle pensa.

La crainte lui vint qu'on ne la surprît : elle se répondit aussitôt qu'on n'abordait guère l'Aso avant le cinquième mois, et que si d'aventure un pèlerin se risquait, il était trop matin pour qu'il eût quitté Bôchû depuis longtemps. Elle avait devant elle deux grandes heures.

L'illusion d'être maîtresse de ces deux heures la ravit, et l'amena à cette autre illusion qu'elle avait librement disposé d'elle-même. Et qu'elle eût à la vengeance fixée préféré la mort sereine lui sembla digne d'être exprimé. A vrai dire, la nécessité de laisser de soi une page d'écriture pesait sur elle depuis la veille : mais telles furent les réflexions qui déclenchèrent ses gestes.

Elle sortit de sa manche une banderole, un pinceau vierge, et des ciseaux pliants qu'elle ouvrit. Elle se fit au poignet gauche une incision, humecta de salive les poils du pinceau, et les trempa distraitement dans le sang qui sourdait.

Les ficelles de son vieux maître de poésie la guidant à son insu, les cinq doigts de sa main droite cherchèrent dans le vide les trente et une syllabes rebelles. *Haru no yama-kaze, Vent montagnard du printemps,* lui parut une chute admirable. Mais le reste lui échappait.

Pourtant, comme elle se forçait de penser aux cerisiers du Parc de l'Ouest, ses yeux brouillés peuplèrent de flocons roses la monstrueuse solitude : d'elle-même, sa main droite s'appuya au poignet blessé. Alors, sur la

banderole à fond clair des poésies de printemps, parmi les corolles poudrées d'or, sans hâte, à courbes longues et non tremblées, Mitsuko peignit en rouge son adieu à ce monde :

Oui, c'est bien vrai,
L'heure de leur chute est pour les Fleurs
Celle de leur plus grande beauté :
Moi aussi, invite-moi,
Vent montagnard du printemps !

Une joie pleine l'envahit. Elle ouvrit pour se mirer le couvercle de sa boîte à poudre, et repiqua son épingle d'argent dans la coque défaite de sa chevelure. Puis, soucieuse de laisser un témoignage du calme de sa mort, elle plia sur ses genoux son manteau dégrafé, le déposa à son côté, plaça, entre les ciseaux et le pinceau, la poésie en évidence sur le manteau, et mit sa montre sur la banderole. Seulement, l'image de son fils la heurtant, elle serra d'un geste brusque son ombrelle contre sa poitrine.

Elle se dressa en automate, face au gouffre, et, comme au jour de son mariage, s'avança rigide, les yeux fixes, le pointes des pieds bien en dedans.

Elle perdit pied sans un cri. Ses manches s'écartèrent dans le vide et s'abattirent sur la paroi comme un cerf-volant sur un remblai.

SAKAÏ SAKAÉ

Le Manteau de Madame Veuve Sakaï rasa l'étalage du marchand de fruits, traversa la place de la Mairie, oscilla devant le Bureau de Police : Manteau lent et voûté, qui descendait sa douleur comme un escalier.

— Sakaï Sakaé ! dit au guichet le Manteau.

— Ah! fit doucement le policier. Là-bas, le Chef vous attend.

Puis, prenant en pitié le Manteau, il ouvrit pour lui une porte vitrée :

— Chef, Sakaï San !

Le Chef regarda le Manteau :

— Assieds-toi. Où étais-tu, ces jours-ci?

— A Miyazaki, chez des parents. On m'a télégraphié de la maison, et j'arrive juste maintenant.

— Ta fille était malheureuse ?

— Non, ce n'est pas qu'elle le fût...

— Alors, pourquoi penses-tu qu'elle ait fait cela ?

Le Manteau eut conscience que ses larmes le faisaient déchoir. Et dans un rictus luisant, reparut Madame Veuve Sakaï :

— Avec ces jeunesses, Monsieur le Chef, peut-on jamais savoir ! Mais je vous ai beaucoup dérangé...

— Voici ce qu'on a retrouvé : un manteau, une montre, des ciseaux, un pinceau, une poésie. Donne ton sceau pour le reçu...

Le crépuscule était venu : ombre de printemps déjà lourde, chargée de parfums et d'échos de tambours.

Sakaï Sakaé prit par la droite, de peur d'affronter les mêmes rues. Elle marchait en aveugle, d'un pas raide, et se trouva au bord de la rivière, sur l'escalier où elle venait chaque septième mois lancer le Bateau des Morts. Un pas sonna sur la chaussée : elle descendit les premières marches.

Elle suivit des yeux les reflets sur les remous. D'un reflet, Mitsuko surgit, petite et poursuivant sa balle :

— Mit-Chan !

Sakaï Sakaé descendit deux autres marches, sans sentir l'eau lui serrer les chevilles. Mitsuko dans le remous rattrapait sa balle, et Mitsuko jouait en comptant :

Un, deux, trois, quatre, cinq,
On fait le pont,
Et sur le parapet du pont
On s'assied...

La balle la heurtant, Mitsuko tomba :

— Mit-Chan, Mit-Chan !

Sakaï Sakaé se pencha vers sa petite, mais ne vit que le paquet noir qu'elle avait gardé sur ses bras tendus.

Elle s'assit.

Douze, treize, quatorze fois déjà, les mêmes remous avaient remmené vers la Terre des Morts le bateau de

paille tressée de Sakaï Hajimé. Les remous connaissaient la Terre des Morts. Et les remous disaient : la Terre des Morts est une terre égale, où le nom même de peine est inconnu ; la Nuit des Morts est une nuit égale, où sans cauchemars on dort son soûl; l'Ame des Morts est une âme égale, où les souvenirs sont comme un brouillard du matin, une ombre du midi, une fumée du soir... Et sur les remous qui lui parlaient, Sakaï Sakaé vit venir à elle un grand bateau de paille tressée. Elle se leva, et pour monter dans le Bateau de Paille, descendit une marche encore. Mais comme le Bateau la frôlait, tout à coup, il y eut à distance un cri aigu : cri de peur, cri d'enfant.

Sakaï Sakaé se retourna comme une folle, et, remontant l'escalier, se mit à courir de ses deux jambes usées:

— Daï Chan, Daï Chan !

Cela faisait bien deux heures qu'elle avait laissé Daï Chan en son berceau : s'il avait eu faim, la nourrice l'avait-elle rassasié; l'avait-elle bercé s'il avait crié ?

— Daï Chan, Daï Chan !

Elle ralentit pour reprendre haleine. Avait-elle été sotte de suivre ainsi les mouvements de son cœur? Plus qu'un serpent vert, plus qu'un voleur, plus que l'incendie, les mouvements du cœur sont chose à redouter ! Après tout, fût-ce devant O-Sayo la geïsha, que lui importait à elle, Sakaï Sakaé, que lui importait de s'humilier? L'Homme ne vit qu'une génération, le Nom demeure des siècles ; et il n'est de roi que Sakaï Daïsuké.

— Daï Chan !

Oui, elle le portera, Daïsuké, d'abord à plat, puis dans les bras, puis sur le dos, à mesure qu'il grandira. Elle le portera au long des jours sur son échine noueuse ; elle le bercera au long des nuits sur ses seins flasques. Elle le veillera. Elle le sauvera.

S'il a un orgelet, elle lui emplira le nombril de sel; s'il a des vers, elle lui fera manger des sauterelles de rizière ; s'il a la fièvre, elle jettera des poupées de paille là où se croisent deux chemins. A ce prix, Daïsuké vivra.

Sakaï Daïsuké vivra. L'enfant de l'enfant de son enfant sera patron des *Trois Bonheurs*. Et la Parole des Ancêtres s'accomplira : « Les Hôtes passent, la Maison reste ».

Tôkyô, 1933.
Kyôtô, 1930-1932 ;
Hakata-Fukuoka, 1926-1929;

GEORGES BONNEAU.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René Groos et Gonzague Truc : *Tableau du XXe siècle : Les Lettres*; Denoël et Steele. — René Dumesnil : *La publication des soirées de Médan*; Edgar Malfère. — Auriant : *Aventuriers et originaux;* Gallimard. — André Devaux : *Armand Godoy;* Edition des Portiques. — Sadia Lévy : *Les Sensations d'un Egorgé*; Editions des Portiques.

Il faut louer les éditeurs Denoël et Steele en ces temps de mévente du livre, d'avoir entrepris la publication en quatre volumes d'un *Tableau du XXe siècle* qui essaie de présenter aux lecteurs une synthèse de l'activité artistique (*les Arts*), de l'activité scientifique (*les Sciences*), de l'activité philosophique (*la Pensée*) et enfin de l'activité littéraire. Sous le titre: **Les Lettres,** M. René Groos et M. Gonzague Truc ont tenté de dessiner le panorama des Lettres françaises durant ces trente dernières années. On comprend qu'ils déclarent ce travail « particulièrement malaisé ». Il faudrait être bien naïf pour croire qu'il est facile dans un pareil ouvrage de présenter avec impartialité et loyauté les œuvres telles qu'elles apparaissent à un esprit de bonne volonté. Ce qu'on peut appeler l'importance d'un auteur vivant se constitue de toutes sortes d'éléments au point que l'œuvre et sa qualité propre n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres. Il y a la dimension mondaine d'un auteur, le bruit qu'il a réussi à créer d'une manière ou d'une autre autour de son nom; il y a l'ampleur des relations qui multiplient une renommée; il y a aussi le coup de chance heureux qui, pour une raison passagère, a fait bénéficier un livre d'une faveur imprévisible qui s'étend par la suite à toute l'œuvre. Il faudrait mentionner encore le cas de l'écrivain qui a rencontré un courant de sympathie plus ou moins inexplicable. Comment démailloter une œuvre contemporaine de tous ces voiles chatoyants et plus ou moins trompeurs? Contenter tous les écrivains d'une

époque au moyen d'un pareil ouvrage? Rêve impossible! Comment éviter les omissions qui comptent? L'expérience des époques passées nous révèle qu'en tous temps des écrivains de première grandeur passent à peu près inaperçus au milieu du tumulte contemporain. Songeons qu'un homme comme Gobineau n'était même pas mentionné, il y a quelques années, dans les gros traités d'histoire littéraire munis cependant de fortes garanties. Le journal du peintre Delacroix, un des monuments littéraires du XIXe siècle, quand donc prendra-t-il sa place dans les tableaux synthétiques de notre littérature française? A côté des omissions apparaît aussitôt un péril non moindre: celui de l'importance à donner à tel ou tel écrivain. Là encore l'expérience du passé nous apprend que l'avenir peut avec ironie attribuer deux pages de gloire à l'écrivain que vous réduisez à deux lignes et deux lignes de pitié à l'écrivain qui s'étale aujourd'hui sur deux grandes pages. Je ne vais pas m'amuser à écheniller le livre à ces points de vue. Aussi bien force discussions se sont déjà élevées autour de ce gros travail. Et quantité d'échos ont déjà paru dans divers journaux pour reprocher tel ou tel oubli ou pour contester la place accordée à tel ou tel écrivain. Je n'y insiste pas. Les auteurs savent d'ailleurs qu'ils risquaient de chagriner bien des esprits et il paraît que M. Gonzague Truc aurait dit: « Il fallait trouver quelqu'un qui consentit à se brouiller avec presque tout le monde. » En d'autres termes, assumer une si lourde tâche, c'est avant tout désirer comme récompense la saveur amère de force inimitiés. Honneur donc aux vaillants!

Loués, étrillés, ou simplement mentionnés, ils sont plus de neuf cents à figurer dans cet immense palmarès. On peut donc télégraphier à l'étranger: « Littérature française pas morte. » Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que les auteurs du livre fassent profession d'un large optimisme. Le chapitre sur la poésie en particulier est d'un ton qui fleure je ne sais quel découragement, je ne sais quelle désolation. M. Gonzague Truc a l'air de penser que la poésie moderne s'est desséchée en se réduisant à un jeu de formules et à des exercices scholastiques pour ne pas dire scolaires. « La source où buvaient les troupeaux est-elle tarie? » Je réponds: Courage. Dans vingt

ans, on découvrira que tel ou tel recueil de vers à peu près inaperçu aujourd'hui recélait une fraîche et authentique poésie.

Vis-à-vis d'un écrivain comme Marcel Proust, M. Gonzague Truc essaie de faire preuve et de compréhension et de discernement. Il rend hommage à des dons exceptionnels et doute de la survie de l'œuvre. J'attends curieusement le verdict définitif de l'avenir sur cette œuvre. J'entends chuchoter autour de moi: « Une œuvre extraordinaire et qui cependant périra tout entière. » Je ferme les oreilles, mais pareils propos m'émeuvent plus que je ne voudrais l'avouer.

Pour vérifier l'impartialité du livre, je suis allé tout de suite aux noms de Gide et de Bourget. Gide naturellement n'est pas ménagé. Puis-je faire remarquer qu'on attaque chez M. André Gide bien des choses qu'on oublie de critiquer avec même acharnement chez ses devanciers! A cette occasion, je songe souvent au mot de Taine: « C'est le vulgarisateur qu'on brûle. » Il est vrai que M. André Gide met force coquetterie à attirer sur lui la foudre. Quant à moi, je me réjouis qu'il existe encore certains hommes à qui la possession de larges biens de fortune permet ce luxe à peu près banni du monde moderne: l'indépendance.

M. Bourget à son tour est traité avec quelque sévérité. M. Gonzague Truc a l'air de ne pas haïr les idées de M. Bourget. Il convient cependant que le souci de plus en plus dominant de subordonner la vérité esthétique à la vérité morale est « une erreur naturelle ». Il écrit même: « Mauvais écrivain ou si l'on préfère écrivain incorrect, haché, haletant et monotone, il a une façon personnelle de mal écrire et il semble que nul autre style que le sien ne puisse convenir à ses récits. » Je me souviens d'avoir entendu dire: « C'est M. André Gide, l'ennemi de la Tradition, qui conserve la Tradition de la belle langue française et c'est M. Paul Bourget champion de la Tradition qui s'affranchit de cette tradition particulière. » Une des rares certitudes de ce monde, c'est que l'humour n'y perd jamais ses droits.

Quel est l'écrivain qui au fond de lui va se trouver le plus secrètement flatté? Je crois bien que c'est M. André Thérive. En un sens lui non plus n'est pas ménagé et l'on flaire au

fond de ses romans je ne sais quel parfum ténébreux, malin, et décourageant que l'on n'hésite pas à réprouver. En somme une sorte d'inspiration corrodante qui ne laisserait pas à la vie le minimum d'optimisme nécessaire. C'est un genre de reproches dans lequel je ne m'engage pas. Que la Vie se défende si ça lui chante contre ceux qui s'appliquent à n'être point dupes de ses sortilèges! N'empêche qu'il est dit: « André Thérive a tiré d'une erreur de morale des livres prestigieux et d'une force qu'on n'a pas assez sentie. » Je pense qu'un roman comme *Anna* a chance de grandir avec le concours des années. Mais voyez l'humour! Je crois que les idées de M. Thérive sur le roman empêchent parfois ses lecteurs de découvrir sa véritable originalité. *Anna* par exemple ne l'emporte pas sur beaucoup d'autres romans par la peinture des milieux, mais il se classe à un haut rang par une étonnante virtuosité dans ce qu'on pourrait nommer la psychologie de la fantasmagorie. Et c'est fort intéressant. M. René Groos a rédigé seul les chapitres sur l'histoire littéraire et l'histoire. Qu'il s'attende lui aussi à être critiqué. C'est enlevé d'ailleurs avec une grande netteté et grande vivacité. Je crois qu'il y a chez M. Fernand Vandérem autre chose qu'un amant des coteaux modérés. Un cas à étudier. Sur le théâtre moderne, M. René Groos émet des vues pertinentes. Il remarque fort bien que le théâtre est généralement en retard sur le livre, il le montre également rivé au facile plus que les autres genres. Il rend hommage à l'effort héroïque d'un Lugné Poë et d'un Jacques Copeau qui se brise devant « l'affaissement des élites, la décadence du goût et de la culture ». Je dirai plus simplement que par la force des choses, la littérature se trouve supplantée dans l'esprit des gens d'aujourd'hui par beaucoup d'autres soucis fort pressants. Abordent-ils les œuvres littéraires, ils ne leur offrent pas toutes les ressources de leur esprit.

Ces chroniques doivent être brèves. Je me suis laissé entraîner plus loin que je ne l'aurais voulu par le livre précédent. Je m'en excuse un peu car je suis contraint d'abréger les développements que mérite le livre de M. René Dumesnil: **La Publication des Soirées de Médan.** Un livre bien informé, clair, à l'occasion nuancé, voire délicatement ému.

A lire cet ouvrage, peut-être rectifierez-vous en cours de route quelques notions un peu sommaires qui se sont implantées dans nos esprits dès qu'il s'agit du mot naturalisme. Une étude sérieuse de la pensée de Zola nous montrerait sans doute qu'un romancier d'aujourd'hui pourrait se dire disciple de Zola tout en composant des romans assez éloignés de l'image que suscite immédiatement le mot naturalisme. J'ai beaucoup aimé dans le livre de M. Dumesnil des portraits approfondis et délicats comme ceux de Paul Alexis, Henry Céard et Léon Hennique, dont les noms sont connus et les physionomies un peu floues dans les esprits. Vous assisterez aux « dîners naturalistes » et vous verrez comment se forma l'idée de composer le recueil de nouvelles dénommées *Les Soirées de Médan.* Chacune d'elles vous est présentée d'une manière sympathique et compréhensive. Vous verrez enfin le recueil comparaissant devant la critique et vous recueillerez les échos des articles d'Albert Wolf, de Jean Richepin et de l'écrivain belge Camille Lemonnier.

Etes-vous curieux de gens singuliers, de vies étranges, de destins hors série, d'existences bariolées et déconcertantes! M. Auriant, dans un livre qui a de la verve, du nerf et du brio, vous montrera une fois de plus que la réalité peut dépasser les inventions des romanciers les plus imaginatifs **(Aventuriers et Originaux).** Je vous avoue que la vie fantasque d'Ahmed Aga Le Zantiote m'a ravi. La chose se passe en Egypte autour de l'an 1800. Trois frères Zantiotes, misérables chaudronniers, ayant folie en tête, se rendent en Egypte. Des chaudronniers, voilà qui comblait les vœux de Mourad bey qui cherchait des gens capables de lui construire une artillerie. Voilà donc les trois frères devenus mulsulmans et fort en crédit auprès du bey. Ahmed Aga était particulièrement ambitieux et livré au démon de l'aventure. Il entend parler d'un certain sultan du Darfour qui règne sur un pays où il y a des montagnes d'or. Je ne vous révèle pas les péripéties effarantes de cette fantastique histoire, mais je crois que le livre de M. Auriant vous divertira comme il m'a diverti et qu'il vous fournira même l'occasion de quelques profitables méditations sur l'imagination humaine.

En lisant le livre de M. André Devaux: **Armand Godoy,** je songeais que ce poète bien connu a vécu lui aussi une bien curieuse aventure. Il naît dans les Antilles en 1880. Il se sent poète et à dix ans, il publie ses premiers vers, en espagnol, naturellement. Il veut se vouer à la poésie, mais il se rend compte que pour se consacrer entièrement à elle il faut d'abord conquérir une fortune. Il la conquiert. Mais voici qu'il lui apparaît que seule la langue française lui permettra de s'exprimer comme il le désire. Et c'est ainsi que le cubain Armand Godoy devient poète français. Ayons de la gratitude pour les écrivains étrangers qui honorent ainsi notre langue. Chacun des ouvrages de M. Armand Godoy est analysé et caractérisé. L'effort essentiel se porte naturellement sur les rapports entre la musique et une poésie qui s'applique essentiellement à être une transposition verbale des diverses combinaisons musicales.

Je termine sur un petit livre qui vous donne le frisson: **Sensations d'un égorgé, notes de clinique.** M. Sadia Lévy a subi une terrible opération à la gorge. Tout comme Marcel Proust qui, se sentant mourir, analysait héroïquement son état pour le peindre dans son roman, M. Sadia Lévy a vu dans les étranges sensations de son « égorgement » une occasion d'étude qui ne se présente pas tous les jours. L'acte habituel de respirer lui devient un douloureux problème et il écrit: « Je me fais humble et petit pour respirer. » Se moucher? Une tentation à laquelle il faut savoir résister tenacement. « Toute manifestation sonore m'est interdite par le nez et par la bouche. » Et puis encore la sensation de faire un avec la canule fixée dans la gorge: « A chaque quinte de toux, il me semble que le métal de la petite canule va se déchirer. » Pour du document humain, voilà du document humain.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

François Porché : *Vers*, Flammarion. — Jean Hytier : *La Cinquième Saison*, « les Cahiers du Sud ». — André Turquet: *Mimétisme*, A. Lemerre. — Jean Réande: *Inquiétude*, Georges Courville.

Je ne puis m'empêcher d'estimer étrange la conception que se fait de la poésie M. François Porché. Dès les premières pages de son recueil nouveau, **Vers,** on rencontre ce huitain:

Si ce n'est pour chanter, faut-il écrire en vers?
Pourquoi pas? Je Te cherche en des chemins divers.
J'ai besoin d'un bâton sur lequel je m'appuie,
Et besoin d'un manteau pour marcher sous la pluie.
Le vers est l'un et l'autre, et tendre avec cela!
Toujours il me soutint quand mon cœur chancela;
Toujours il me vêtit dans la peine ou la joie.
Partons! déjà le ciel, à l'orient, rougeoie.

Un poète se demande-t-il jamais s'il lui faut écrire en vers, et, quand il s'y décide, si c'est pour chanter qu'il écrira en vers? Il est à un poète, ou je m'abuse, aussi naturel, aussi indispensable d'écrire en vers que de respirer. Et écrire en vers, c'est chanter, c'est, dirait, je pense, un lexicographe: « faire entendre une suite concertée de sons vocaux modulés et variés, ou figurer cette suite de sons par écrit ». Chanter est-il le but? Non, c'est une nécessité naturelle, ou, si c'est un moyen, il demeure, comme tel, inconscient.

Il n'y a pas d'inconvénient, semble-t-il, que M. Porché consente à écrire en vers, s'il est poète, mais il est assez inexplicable que ce puisse être avec l'idée préconçue de ne pas chanter, « écrire en vers » étant une façon de chanter, et ne pouvant être autre chose. « Je Te cherche », ce Te, depuis le premier vers du volume, s'adresse « au Dieu caché » qu'il se sent incapable de nommer ou de découvrir. Aussi n'a-t-il aucune intention de briller, dit-il, dans ses vers, ni même « d'imiter cet oiseau — que j'entends qui rend l'âme, on dirait, sur un trille », mais, suivant son idée et sa voie, il cherchera à travers tout « quelque trace de Toi », comme son aïeul, jadis, allait à la glandée, « sans musique »...

Bon. Mais pour aller ainsi, et sans musique, à la glandée, il est parfois nécessaire de s'appuyer sur un bâton; il se peut qu'il pleuve, on peut avoir besoin d'un manteau pour marcher sous la pluie. Le vers sera donc le bâton, et sera le manteau... « et tendre avec cela! » — qui plus est, du moins je le suppose. Au surplus, quand mon cœur chancela, le vers m'a soutenu, affirme M. Porché, le vers l'a vêtu dans la peine ou la joie.

Aussitôt il invoque et évoque les morts, les morts d'une danse macabre un peu inattendue: ils sont à califourchon sur

des ânes, et ces ânes sont bourrus; ce sont des morts en sabots qui taillent et échenillent la treille; des morts en blouses, des morts corvéables, et qui descendent à la fois du « porcher primitif et du ventre qu'il fécondait »...

M. Porché cherche, cherche, appuyé sur son bâton qui est le vers, et enveloppé de son manteau, qui est le vers, — et telles sont les traces qu'ils découvrent du dieu caché dont il est en quête...

Il n'est pas possédé par ce dieu — qui est peut-être un autre dieu que celui qu'il cherche, — ce dieu de l'enthousiasme qui ne se préoccupe guère de recherches, parce que sa nature propre est de ne s'accommoder que de trouvailles, de trouvailles non déterminées par la patience de recherches réfléchies ou logiques, mais surgies du subconscient et préexistantes, qu'on s'en rende compte ou non, à tout autre dessein. Etre poète, c'est se soumettre à cet afflux souvent imprévisible, avec la tâche grave d'y apporter de la mesure, de l'ordre, du choix, un équilibre.

M. Porché est-il assez ingénu pour se figurer qu'on peut écrire en vers parce que l'on sait comment les vers se font et de quoi ils se composent, de combien de syllabes, et où doit frapper la rime, et qu'il sied qu'elle ait la consonne d'appui, etc., etc.?... Balivernes! ou, du moins, éléments secondaires et insuffisants si l'on n'est possédé du secret suprême, auquel on ne saurait échapper, le lyrisme, le besoin de chanter, qui seul fait qu'on soit poète, qu'on le demeure quand bien même les vers que l'on écrirait sembleraient gauches, faux et inexacts, quand même les règles seraient rejetées, oubliées, violées ou ignorées. Or, c'est à M. Porché cela qui par-dessus tout fait défaut, le sens du lyrisme. Non qu'il ne rencontre parfois des accents lyriques et ne sache composer des vers valables par eux-mêmes, des vers qui ont de l'éclat, de la saveur, comme en ce poème où, après avoir demandé

Quand aurez-vous fini de me parler raison?

cherchant, cherchant toujours, car lorsque ce n'est pas le dieu caché, c'est un parfum, un rêve qu'il cherche le long des corridors, — toujours attiré, toujours déçu, soudain, dit-il,

Un pas, j'entends un pas qui frôle le plancher...
Mais je tremble, incrédule, à cet écho perfide,
Car l'absence est partout dans l'air sonore et vide.

Il y a dans la diction de M. Porché quelque chose de direct, quelque chose qui ne s'embarrasse ni de surcharges ni de fausse joaillerie, qui n'est point pour déplaire. Mais ce qu'il dit (ou la pensée qui s'appuie sur le vers, qui s'enveloppe du vers) apparaît si peu original, si peu personnel et surtout si dépourvu de toute envolée qu'on se demande sans cesse en quoi cela prétend différer de la prose, et si cela vaut vraiment la peine. Il n'est guère intéressant de s'encombrer de prosodie lorsqu'elle ne traduit pas la palpitation du rythme et du besoin de chanter, lorsqu'elle reste plate, si exacte soit-elle, lorsqu'elle n'est qu'une formule enseignée et apprise. De plus anciens que M. Porché se sont fourvoyés en ce guêpier, peut-être Boileau, dont le sens critique le préservait de mainte erreur cependant, peut-être un Jean Richepin, de qui la truculence d'allure entretenait parfois chez son lecteur une persistance d'illusion.

Aurai-je été pour l'auteur, réputé quand même, de tel drame en vers, de tels poèmes anciens qui ne sont pas dépourvus de mérite, dur à l'excès, sévère plus qu'il ne convient? J'estime qu'on ne le saurait être assez pour un homme qui n'a pas craint de se faire, des malheurs, torts et faiblesses réels ou prétendus d'un des plus grands poètes illustrant la génération qui nous a précédés, l'occasion d'un succès de librairie inconvenant et malsain. Il y a des attitudes envers les poètes morts et justement illustres qui répugnent nécessairement à des poètes plus jeunes, leurs tributaires, leurs disciples, leurs admirateurs. Je me souviendrai toujours de Jean Moréas repoussant un journal où se trouvaient à l'adresse de Jean Lorrain, qu'il n'aimait pas, de prodigieuses et regrettables vitupérations de Laurent Tailhade, et me disant: « Comment un poète peut-il écrire cela d'un poète? Qu'importe le talent? » N'éprouvera-t-on pas plus de force d'indignation, quand le poète diffamé est mort, victime des plus indicibles calomnies, et un des plus grands dont se puisse enorgueillir la langue française? Mais aussi Jean Moréas pouvait-il se rendre ce témoignage (c'est Merrill qui le rapporte:

voir *Prose et Vers,* page 177) : « Je n'ai jamais rien fait qui fût indigne d'un poète ! »

Des nombreux poètes qui attendent depuis des mois, il en est que je me reprocherais de rejeter sans plus d'examen; leur tour pourra venir, mais que me réserve le temps? Le monceau des livres s'accumule, il faut me résigner à choisir, à remettre à une occasion meilleure; je ne puis parler de tous, ni même tous les citer. Du moins, sans tarder davantage, je signalerai **la Cinquième Saison,** où l'auteur, Jean Hytier, fait montre d'une personnalité sensible, un peu précieuse, intéressante; **Mimétisme,** recueil de bons vers parnassiens par M. André Turquet; **Inquiétude,** plaquette charmante de poèmes où un débutant, Jean Réande, donne mieux que de charmantes promesses. Il annonce en préparation un volume de *Poésies;* il va m'offrir, j'y compte, le prochain plaisir de parler de lui plus longuement. Un grand amour du lyrisme le plus délicat se dégage déjà de ces quelques courtes pièces.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Bopp : *Jacques Arnaut,* Librairie Gallimard. — Claude Morgan : *Violence,* E. Flammarion. — Pierre Hubermont : *Marie des Pauvres,* Editions Rieder. — J. Kessel : *Les enfants de la chance,* Librairie Gallimard. — Georges Lubin : *La terre a soif,* Editions Montaigne. — Constant Burniaux : *L'aquarium,* Editions Rieder. — Henri Drouin : *Angèle,* Librairie Gallimard. — J. Sarda : *La descente,* Imprimerie régionale, Toulouse.

Un écrivain, **Jacques Arnaut,** qui s'est acquis une situation enviable en composant des romans d'une veine facile, s'avise à trente-huit ans sonnés qu'il vaut mieux que son œuvre. Il décide de faire table rase de son passé et de repartir sur de nouveaux frais. Une manière de grâce l'a touché, autrement rare encore que l'autre, car je serais fort embarrassé s'il me fallait citer, de but en blanc, un auteur qui — après avoir recueilli le ou les bénéfices de la médiocrité — se soit déterminé à courir le risque d'avoir du génie... Mais M. Léon Bopp a décidé que son héros serait exceptionnel. Il croit que tous les personnages sont *romançables,* et les plus extraordinaires comme les plus quelconques. Il a sans doute raison; car, en l'occurrence, comme je l'ai maintes fois répété, il ne saurait s'agir que de « crédibilité ». C'est à l'au-

teur de nous rendre plausibles les événements qu'il narre et, vraisemblables, les caractères qu'il anime. Or, Jacques est *possible* — ou nous paraît tel. Jacques n'a rien qui nous mette en méfiance quant à sa bonne foi, et nous fasse hausser les épaules, quant à sa raison. C'est — entre sa femme et ses deux filles — un homme comme vous et moi, avec ses faiblesses; et je consens, en retour, qu'il ait sa toquade, ou son vice, ou sa magnifique vertu, puisque je me sens de plain-pied avec lui. Le voilà donc parti — de l'idée d'une critique de l'imagination romanesque — pour composer « une somme » du roman. Il veut être le saint Thomas d'Aquin de la fiction; pas moins. Et ma foi, son ambition ne laisse pas d'être séduisante, si elle prend des formes paradoxales, dans l'application. Il n'y a pas de *style*, pour Arnaut, il y a des styles — comme il n'y avait pas de maladies, mais seulement des malades, pour l'autre. Coleridge conseillait, déjà, à l'écrivain d'adapter chaque fois sa langue au sujet traité, ou de prendre, à tout le moins, un ton différent selon ce qu'il pouvait avoir à dire. En pratique, rien de plus difficile, ni de plus dangereux. Rien de plus héroïque, peut-être: j'entends, de plus voisin du sacrifice. Car c'est proprement renoncer à sa personnalité que de changer, sans cesse, de manière... Mais M. Bopp n'a voulu que nous donner une haute leçon de philosophie esthétique. Il passe en revue (comme il le dit dans son « prière d'insérer ») « les principaux esprits, les principaux thèmes et les principaux styles inédits qui pourraient être employés dans une œuvre romanesque ». Arnaut écrit, successivement, un roman de la folie, un roman de la haine, le journal d'un faible, etc... C'est très curieux. Seulement, le succès ne couronne pas tout de suite sa tentative. Il déconcerte, en effet, et le public qui ne le retrouve plus, et la critique qu'il oblige à un effort de compréhension contraire à ses habitudes de paresse. (M. Bopp, par parenthèse, n'est pas tendre pour elle — et il en décrit, de surcroît, les mœurs d'une façon assez fantaisiste.) Mettons que M. Bopp ait corsé d'intentions satiriques la leçon d'art qu'il nous donne. Cela me rendra plus facile de rapprocher son œuvre copieuse — elle ne compte pas moins de six cents pages bien tassées — de l'illustre chef-d'œuvre

de Rabelais. Pour faire sa *somme,* M. Bopp passe en revue à peu près tous les romans connus, ou fait allusion à tous les romanciers que l'histoire littéraire mentionne. Il lui arrive de s'égarer ou de se disperser; mais il dit bien des choses qui incitent à la réflexion. Enfin, si verbeux et nonchalamment composé qu'il soit, son récit intéresse. On suit, sans rechigner, le brave Arnaut à travers ses vicissitudes. Son ménage menace d'aller à vau-l'eau; sa fille préférée de se gâter... Il subit les atteintes de la misère et de la maladie. Mais, Dieu merci, il s'impose, à la longue, et reprend du poil de la bête. Voilà de l'optimisme et qui achève de me rendre sympathique, malgré ses défauts, l'auteur capable d'avoir conçu ce « roman d'un artiste » et de l'avoir mené à son terme. *Jacques Arnaut* est un livre vivant, riche de substance, et qui témoigne chez son auteur d'une rare intelligence. Je l'ai lu avec plaisir — un peu lentement, et je le quitte en me disant qu'il est possible que je le relise un jour ou que la tentation me vienne d'aller à lui, de temps en temps, pour y retrouver une idée qui m'a séduit ou surpris, sinon irrité...

Une grande vigueur et une sincérité égale à cette vigueur, voilà ce qu'il me semble qui caractérise l'attachant roman de M. Claude Morgan : **Violence.** C'est dans le Jura que M. Morgan a situé l'action de son récit, et le héros en est un jeune ingénieur, Marc Romanel, qu'un accident achève de dégoûter du machinisme. Pas de place pour les individualités rares ni pour le rêve dans un monde comme le nôtre où une distraction peut être fatale à un homme. Marc lâche la T. S. F., dans la pratique de laquelle il s'était spécialisé, pour aller créer une scierie près de Nyon, résidence d'une jeune fille qu'il aime; puis, chassé par la haine d'un rival, il se retire en Savoie, de l'autre côté du lac. Entre temps, la jeune fille s'est laissé marier. Marc réussit à la reprendre; mais son individualisme s'est exalté dans la solitude et, en proie à la mystique ou, si l'on veut, à la folie de l'absolu, il fait peser une si lourde contrainte sur la jeune femme que, n'en pouvant plus, celle-ci le quitte pour retrouver son mari et son enfant. Qu'il y ait quelque chose d'excessif, sinon d'outré, dans le roman de M. Morgan, ce que j'en ai dit le marque assez, et le titre même, que l'au-

teur a choisi, du reste... C'est un peu, aussi, non à une thèse, certes! mais à un plaidoyer, et nietzschéen, dans une certaine mesure (ou idéalement) qu'il s'apparente. Mais sa conviction même émeut.

La destinée est atroce de cette **Marie des Pauvres** dont M. Pierre Hubermont s'est fait l'historien. Fille d'une mère déjà épuisée par plusieurs maternités, et d'un père alcoolique sénile, atteinte de méningite chronique (de constantes céphalées la torturent), Marie traverse une crise aiguë de mysticisme à l'époque de sa formation. Elle s'engoue de la petite sainte de Lisieux; et voudrait devenir « nonne », comme dit sa mère. Mais, sur les quinze ans, l'instinct dévaste son corps chétif, et la jette à toutes sortes d'extravagances. Puis elle se laisse prendre (j'allais écrire *violer*) par un jeune niais tout fier de s'être ainsi donné une preuve de supériorité... Il l'épouse, cependant; et la voilà enceinte. Sauvée? Non. La misère s'est installée dans son ménage, et l'exaltation mystique l'a ressaisie, aggravée, cette fois, de sexualité. Un incendie achève de la rendre folle. Voilà un beau cas pathologique. M. Hubermont l'expose avec objectivité. N'empêche que son récit fait songer à certaines eaux-fortes de Goya. Il se passe dans le nord de la France, il est vrai, dans une province sur laquelle, jadis, régnèrent les Espagnols.

On peut, je crois, rapprocher du héros slave du dernier roman de M. Gaulène **Les enfants de la chance** dont M. J. Kessel nous conte les exploits. Ces trois jeunes hommes : un aviateur, un journaliste, un officier espagnol, qui sont comme une façon de mousquetaires, à la mode plus sportive que chevaleresque d'aujourd'hui, ont pour quatrième une femme de leur âge et presque aussi héroïque qu'eux. Ils l'ont *connue* bibliquement, sans doute; mais cela n'a pas d'importance. C'est une amie — une camarade, comme on l'entend chez les générations nouvelles, et qui ne mesurera qu'assez tard la distance qui sépare l'amour des sentiments qu'elle a jusqu'alors éprouvés... Que font-ils ensemble? Des exploits, disais-je. Mais désordonnés, sans objet, absurdes — dionysiaques. Point de reine, ici, dont il faut sauver l'honneur, au péril de sa vie. Nos mousquetaires d'un

siècle d'industrie sont jeunes; ils ont du sang dans les veines, et ils ont *de la veine*... Les démons du hasard semblent jouer avec ces volants sur de prestigieuses raquettes. C'est endiablé; et sympathique, parce que généreux.

Après un début un peu languissant, le roman de M. Georges Lubin, **La terre a soif,** se développe avec éloquence, et je dirai même avec lyrisme, car ce n'est pas une thèse qu'il défend : celle du dépeuplement des campagnes, comme on l'aurait pu craindre, sur la foi de son titre. On y voit bien un vieux rustre, Etienne Luneau, non sans parenté avec le héros de *La Terre,* de Zola, en butte à la convoitise des siens, et d'une de ses belles-filles, en particulier, chez qui la maladie l'a contraint de chercher refuge. Abandonné par ses enfants, Luneau incarne, je crois, l'âme du sol que les jeunes délaissent pour la ville. C'est de leur désertion qu'il pâtit. Mais M. Lubin se garde d'accentuer ce rapprochement; et son vieillard pourrait aussi bien être victime de l'égoïsme des hommes tout court que des méfaits de l'industrie.

M. Constant Burniaux évoque, dans **L'Aquarium,** une école populaire avec mômes morveux, tarés de toute la misère de leurs faubourgs natifs. Evidemment, cela ne pouvait être décrit dans la prose de Bossuet. Mais c'est violemment illuminé, puis cassé d'ombres noires, comme une ruelle tortueuse. L'aquarium est un symbole : dans la classe, les élèves ressemblent à des poissons qui meurent l'un après l'autre en dépit de l'eau et des vers qu'on leur renouvelle... Une espèce d'ammoniaque se dégage du symbole et des têtes mal-venues groupées autour, qui vous prend aux narines. Puisqu'on voulait nous tirer des larmes! On y arrive par le plus court : l'ébranlement physique.

Angèle, par M. Henri Drouin, est l'histoire d'une fille de l'Assistance publique, fille ensuite, sans épithète, et qui finit en clocharde. C'est très médical et peu ragoûtant. Cette bonne grosse à chairs normandes, dont notre mécanisme social fit une prostituée, n'aurait dû être que pondeuse, et mère-gigogne, et ménagère. Cas fréquent : la grisaille de ce livre vient de ce que l'amour n'a jamais, ne devait jamais éclairer pareille existence.

C'est la révolte des vignerons de l'Hérault, en 1907, qui a servi de thème ou de sujet d'évocation à M. J. Sarda pour son récit **La descente.** Récit tout objectif, dans son exposition des causes de cette révolte, et qui, par là même, prend valeur de document. M. Sarda a campé solidement la figure de Marcelin Albert, le « Rédempteur », et sa peinture du Midi, et des gars du Midi, a du pittoresque.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Machine Infernale, quatre actes de M. Jean Cocteau à la Comédie des Champs-Elysées. — Le *Bossu*, de Paul Féval, au Théâtre de l'Odéon.

C'est l'histoire d'Œdipe que, dans **la Machine Infernale,** M. Cocteau vient de reporter à la scène, et l'on s'attend bien que cet auteur, s'il n'a rien changé à un sujet que l'on ne saurait modifier, l'a du moins présenté dans un jour inattendu, sous un angle curieusement choisi pour en déplacer la perspective. Œdipe est généralement présenté comme un homme frappé au faîte de sa puissance, et le tragique de sa situation tient à l'impatience avec laquelle il scrute son passé, à l'acharnement qu'il met à descendre dans les ténèbres de sa mémoire pour en faire sortir les raisons de sa perte et de sa destruction. M. Cocteau a écarté cet élément dramatique en déroulant sous nos yeux le destin tout entier du héros. Il nous le montre accomplissant devant nous le forfait involontaire dont il devra plus tard payer les conséquences, et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en traitant son sujet de la sorte, il lui donne une signification que l'on n'a pas l'habitude d'y apercevoir. On peut dire en effet que, telles qu'il nous les représente, les aventures d'Œdipe — sur le caractère freudien desquelles il insiste avec une intention visible — constituent la tragédie du moins de vingt ans. Avec la superbe de sa grande jeunesse, Œdipe commet une suite criminelle d'erreurs que lui impose la fatalité de son âge. Il est fort plaisant de voir M. Cocteau qui, malgré ses quarante ans passés, demeure l'un des princes de la jeunesse, donner cette sévère leçon à ses auditeurs habituels.

Ce n'est point parce que je suis beaucoup plus éloigné,

quant à moi, de mes vingt ans que ne l'est M. Cocteau que je suis tenté d'applaudir au sermon qu'il adresse à ceux qui les ont encore, mais c'est parce que je ne vois pas sans stupeur l'infatuation de la jeunesse contemporaine.

Les conditions de notre existence obligeaient notre génération à la réserve et même à la modestie quand elle avait cet âge. La loi militaire alors en vigueur ne nous dispensait de deux sur trois années de service qu'à la condition de poursuivre nos études, parfois jusqu'à la trentaine, tandis qu'aujourd'hui les garçons n'attendent pas toujours le baccalauréat pour se jeter dans la vie active. Nous risquions fort peu de nous marier aussi étourdiment qu'Œdipe, car les mœurs et coutumes de l'époque ne favorisaient pas ces mariages précoces que nous voyons contracter aujourd'hui par des enfants qui ne sont pas encore sortis de l'école. Cette longue tutelle où nous fûmes maintenus se trouvait peut-être conforme à l'ordre des choses et la jeunesse d'aujourd'hui, qui souhaite si ardemment prendre en main le gouvernement de la chose publique, oublie peut-être quelques désastres historiques dont on peut dire que la responsabilité pèse sur des épaules de jeunes gens. Au hasard de la mémoire et sans faire de recherches, on peut signaler que les dix-neuf ans du règne de Louis XVI, qui virent la fin de la monarchie française, allèrent de la vingtième à la trente-neuvième année de ce prince infortuné. Peut-être le sort du monde eût-il été changé si en sa place fût monté sur le trône un roi qui comptât soixante ans d'âge, comme Edouard VII à son avènement. Que l'on oppose ceux des empereurs romains qui ceignirent tôt le diadème (Caligula, vingt-cinq ans, Néron, dix-sept ans, Caracalla, vingt-quatre ans — sans parler de Romulus Augustule, l'enfant sur qui s'écroula l'Empire) à ceux qui l'obtinrent plus tard (Trajan, quarante-six ans, Marc-Aurèle, quarante ans, Dioclétien, trente-neuf ans) et que l'on dise si la comparaison est favorable à l'âge tendre et à la précocité de la jeunesse.

Pauvre Œdipe de dix-neuf ans! Le dessein de ne tuer personne, sagement observé, lui eût évité de tuer son père. La démangeaison vaincue de se marier jeune l'eût mis à l'abri d'épouser sa mère. Ou bien, comme M. Cocteau le

lui suggère spirituellement, s'il s'était marié à une femme plus jeune que lui, il était sûr de ne point commettre le second des forfaits à lui prédits par les oracles. C'était son destin d'être déraisonnable et l'on n'évite point son destin. Il y a du moins des gens qui le prétendent. Corneille n'était pas de ceux-là, et dans son *Œdipe,* qui ne manque pas de beauté, il y a quelqu'un pour défendre le libre arbitre en s'élevant contre la fatalité:

> L'âme est donc toute esclave! Une loi souveraine
> Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
> Et nous ne recevons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir!
> Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
> Vertueux sans mérite et vicieux sans crime,
> Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
> C'est la faute des Dieux, et non pas des mortels!

Félicitons-nous d'ailleurs que le déterminisme ait ses adeptes. Sans quoi nous n'aurions eu ni Sophocle, ni Mounet-Sully, et M. Sigismond Freud n'aurait pas su quel parrainage donner à la grande découverte qu'il fit lorsqu'il s'aperçut que tous les hommes nourrissent des désirs incestueux à l'égard de leur maman et qui les font rêver *toujours à la chaleur du sein,* comme aime le rappeler M. Julien Benda.

Mais ces réflexions nous ont singulièrement éloignés du spectacle organisé par Louis Jouvet, avec la collaboration du peintre Christian Bérard, à propos du drame de M. Cocteau. Ce fut vraiment une chose d'une réussite exceptionnelle. Je dis *ce fut,* car il est à craindre que *la Machine Infernale* ait quitté l'affiche quand paraîtront ces pages. Et c'est une chose bien étrange, en même temps qu'une grande injustice. On comprend mal que le public n'ait point été attiré par des représentations où se dépensaient tant d'art et tant d'ingéniosité. On se demande d'où provient sa désaffection pour des divertissements d'un ordre supérieur, dont la supériorité ne se défend par aucun hermétisme ni par rien de rébarbatif, mais qui sont au contraire pourvus de tous les attraits qui peuvent agir sur des esprits curieux et sensibles.

Nul n'ignore que le snobisme peut rendre des services

incontestables et qu'il les rend souvent. Quand il lui arrive, par exemple, d'obliger la foule moyenne à admirer avec application des ouvrages qui sont nettement supérieurs au niveau de son intelligence. Quand il la force à adopter des doctrines difficiles et des disciplines malaisées. Le snobisme a puissamment aidé à la vulgarisation de hautes innovations. Il a contribué à la diffusion de Wagner et de Debussy, des impressionnistes et de Rodin, de Bergson et d'Einstein.

Il lui arrive d'abaisser de même ceux qu'il mène quand il lui prend la fantaisie de se diriger en sens inverse et de s'éprendre de stupidité. « J'aimais la peinture idiote... la littérature démodée », s'écrie Rimbaud. Alors, le troupeau des snobs s'éprend derrière lui de peinture idiote, de littérature démodée, et croit par là faire preuve de supériorité, quand il retourne simplement au niveau réel de ses facultés. Il voit du raffinement dans ce choix par lequel il avoue sa grossièreté native.

Le snobisme actuel remet à la mode le vieux mélodrame qui fut en faveur il y a une centaine d'années, et qui est le fils dégénéré du théâtre romantique. Ce retour de goût bizarre, s'il peut en cette matière être question de goût, nous a valu dans ces dernières années la reprise de *la Tour de Nesle*, de *la Dame de Monsoreau* et de *la Porteuse de Pain*. On s'est diverti à *la Tour de Nesle*, qui en vérité a un air de parodie involontaire des plus cocasses. *La Dame de Monsoreau* ne rencontra pas une aussi heureuse fortune, et je ne sais quel fut le sort de *la Porteuse de Pain:* je n'y ai pas été voir.

Mais je viens d'assister à la représentation du **Bossu** de Paul Féval, que ce réputé feuilletoniste tira de l'un de ses romans avec le concours d'Anicet Bourgeois, et je connais peu de choses aussi attristantes que cette composition sans aucune vérité, soit humaine, soit historique, où s'allient étroitement l'invraisemblance et le mauvais goût, mal soutenus par les trémolos de l'orchestre. Je ne puis trouver cela drôle. Cependant, je crois plaisant qu'un public à qui le snobisme donne licence de se complaire à un pareil spectacle avoue enfin que c'est là ce qui lui plaît vraiment et lui convient. Il court à ce spectacle sans mérite ni dignité,

répondant par son empressement à la question que nous nous posions quelques lignes plus haut.

Si un spectacle supérieur, comme celui qu'avaient organisé Jouvet et Cocteau, ne réussit point à remplir trente salles et doit quitter l'affiche dans sa nouveauté, c'est par l'effet de cette bassesse du goût public, qui ramène nos contemporains à l'un des genres les plus justement méprisés. Ils aiment les peintures idiotes, la littérature démodée, — ils s'aiment de les aimer, et ils se croient malins pour cela.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G.-H. Roger et Léon Binet: *Traité de Physiologie normale et pathologique;* tome I, Physiologie générale; Masson. — Jean Roche: *Nature, Origine et But de la Vie,* Nouvelle philosophie biologique claire et concrète, Editions de la « Revue mondiale ».

J'ai déjà parlé ici du **Traité de Physiologie,** publié sous la direction de G.-H. Roger et Léon Binet. C'est un véritable monument scientifique. Il comprendra onze volumes, dont huit ont déjà paru (quelques-uns mêmes sont déjà à la deuxième édition). Le neuvième volume, soit le tome I, *Physiologie générale,* 1.140 pages, vient de sortir des presses. Il débute par une magistrale étude, « la Vie et la Matière vivante », par G.-H. Roger. L'érudit et le rationaliste qu'est le docteur Roger en a fait un tableau saisissant. Il rejette bien entendu le finalisme, le vitalisme; il voit dans la matière vivante un complexe de substances chimiques de poids moléculaires élevés, animé par des matières minérales et par des vitamines. Roger insiste longuement sur le rôle physiologique des matières minérales. Sur 92 corps dénommés simples, actuellement connus, 25 seulement entrent d'une façon constante dans la constitution des organismes vivants; si on les range dans l'ordre des poids atomiques, on constate que les éléments à atomes légers sont plutôt « plastiques » et ceux à atomes lourds plutôt « fonctionnels ». La matière vivante a pour constituants essentiels une vingtaine de corps, dits amino-acides (à la fois bases et acides); certains de ces amino-acides sont des excitants de la croissance, des sortes d' « ex-hormones »; c'est aussi le cas des vitamines. Les animaux empruntent ces vitamines aux végétaux,

aux fruits, aux graines...; il suffit souvent de quantités infinitésimales, de l'ordre de grandeur du γ (millième de milligramme); mais au-dessous d'une certaine teneur, on observe, chez les Mammifères du moins et l'Homme, des états de *carence:* scorbut, béri-béri, rachitisme. Les Invertébrés n'ont pas les mêmes besoins en vitamines; cependant, celles-ci semblent utiles au développement des plantes. Chez les Vertébrés, des glandes telles que la thyroïde, l'hypophyse, la surrénale excrètent directement dans le sang des « hormones », substances qui vont activer à distance d'autres organes.

Le docteur Roger aime à développer cette idée: les Vertébrés, l'Homme en particulier, vivent en puisant dans les plantes la plupart de leurs substances actives: celles-ci pénétreraient avec les aliments, circuleraient dans le sang, iraient se concentrer dans certaines régions, tel l'iode dans la thyroïde. La folliculine, hormone de l'ovaire qui, après qu'un ovule s'est détaché de l'ovaire, va agir sur les parois de l'utérus, de façon à les rendre propres à la nidation de l'ovule, — la folliculine se retrouve dans les chatons des Saules... Mais on peut se demander si les végétaux eux-mêmes fabriquent les diverses substances actives, les vitamines entre autres, ou s'ils les puisent simplement dans le sol, où elles auraient été élaborées par les Bactéries: autrement dit, faut-il considérer les végétaux comme des producteurs ou des intermédiaires?

En tout cas, les animaux supérieurs sont bien inférieurs aux plantes comme producteurs de substances chimiques. Et l'Homme est de tous les animaux celui-ci qui utilise le moins bien l'énergie fournie par les aliments. Pour que nous puissions fabriquer un kilo de matière, il nous faut près de 29.000 calories, six fois plus qu'aux autres animaux; et nous n'utilisons pour la croissance qu'une faible partie de l'énergie que nous fournissent les aliments. L'Homme est aussi, de tous les Mammifères, celui dont la croissance est la plus lente; le docteur Devaux a insisté sur ce fait dans un livre dont j'ai rendu compte ici.

Il est entendu que l'Homme est le plus intelligent des animaux; mais il est bien difficile de définir scientifiquement

l'intelligence. En tout cas, l'automatisme a une grande place dans nos activités. M. Roger donne des exemples de périodicité automatique, aussi bien chez l'Homme que chez les animaux.

Les animaux domestiques ont la notion du temps. Ils connaissent parfaitement les heures des repas, ce qu'on pourrait expliquer par le retour périodique de la sensation de faim. Mais ils ont des notions acquises plus complexes. Les chiens, dans les meutes, connaissent le jour de chasse. A Bogota, les ânes ont pris l'habitude du repos hebdomadaire et refusent de travailler le dimanche.

Chez les animaux supérieurs, la régulation par les hormones paraît maintenant plus importante que celle exercée par le système nerveux. Mais, comme le fait observer l'auteur, la distinction entre l'action dynamique du système nerveux et l'action humorale est peut-être moins absolue qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Ainsi l'adrénaline agit en excitant les terminaisons du système nerveux sympathique, et réciproquement la production de l'adrénaline par les glandes surrénales est sous la dépendance du nerf splanchnique. On peut même se demander si toute action nerveuse ne s'accomplit pas par un intermédiaire humoral. Une émotion provoque de l'hypertension, de l'hyperglycémie et parfois de la glycosurie pathogène. Il est maintenant impossible de séparer l'étude des hormones de l'étude du système nerveux.

Dans le même volume, Blanchetière, chimiste réputé, a consacré une fort importante étude aux constituants cellulaires (protides, glucides, lipides, s. minérales). Je signalerai encore: la culture des tissus par Verne, la physiologie de la cellule par Cardot, l'action des agents physiques par Fr. Vlès et par Lacassagne, les toxiques par G.-H. Roger.

§

M. Jean Roche (rien de commun avec le professeur Jean Roche, auteur de fort intéressants travaux de Chimie biologique) vient de publier un petit livre intitulé **Nature, Origine, But de la Vie**; il débute ainsi: « Les idées contenues dans cet ouvrage étant fort différentes de celles qui sont imposées aux esprits par les corps enseignants religieux ou

laïques... »; il a pour sous-titre: « Nouvelle philosophie biologique claire et concrète. » A vrai dire, je n'ai rien pu trouver d'original dans cet essai, qui est d'ailleurs assez confus; contre les théories physico-chimiques de la Vie, ce sont toujours les mêmes arguments. Seul, « l'animisme, si discrédité de nos jours, permet une explication logique de tous les faits vitaux ». Les matérialistes, dit l'auteur, après avoir cherché à expliquer l'évolution, avouent maintenant leur impuissance: « Les grandes étapes de l'Evolution nous échappent entièrement » (Guyénot). « Une obscurité profonde enveloppe encore les conditions et le mécanisme de l'Evolution » (Caullery). Maeterlinck parle des « effarantes folies de la nature ». Où donc l'auteur va-t-il chercher ses matérialistes!

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Notre législateur, notre opinion publique et notre législation pénale, ou de la loi Avinain à la loi Paul Meunier en passant par l'affaire Stavisky (1).

Il ne serait pas facile d'imaginer une législation pénale plus sages que le nouveau Code pénal italien appuyé par le nouveau (en vigueur depuis 1931, lui aussi) Code de procédure pénale; une législation mieux faite pour diminuer le nombre des délits et des crimes et leur gravité; meilleure moralisatrice, en tant que la chose appartient aux législations pénales — et elle leur appartient considérablement — de l'individu et de la nation.

Mais il serait difficile d'imaginer une législation pénale mieux génératrice du délit et du crime, mieux démoralisatrice que nos excellents Codes pénal et d'instruction criminelle sont devenus depuis environ soixante-quatre ans que le législateur les sabote. Ou, alors, il faudrait s'adresser aux différentes catégories de délinquants et de criminels;

(1) V. nos chroniques du 15 juillet, du 15 septembre 1933, du 15 janvier et du 15 février dernier, consacrées à l'analyse du Code pénal italien. — Quant au Code de procédure pénale (dont un séjour à Rome m'a permis d'étudier sur place le fonctionnement) j'en dirai un mot dans quelques mois lorsque aura paru sa traduction que M. de Casabianca, conseiller à notre Cour de cassation, fait imprimer et qu'il me dit qu'accompagne une ample étude.

demander au braconnier ce qu'il voudrait que fût la loi sur la chasse, à l'ivrogne et au débitant la loi sur l'ivresse, celle sur l'homicide par imprudence au chauffard. Il faudrait interroger le souteneur sur la répression du vagabondage spécial, la faiseuse d'anges quant à celle de l'avortement; entendre le délégué des escrocs, ceux de la finance véreuse, du carambouillage, etc.; obtenir du meurtrier la définition légale du crime passionnel, de l'assassin les règles de l'expertise mentale; faire préciser par nos plus chevronnés récidivistes les conditions dans lesquelles les mandats d'arrêt pourront être délivrés, la détention préventive ou l'incarcération après jugement autorisée. On demanderait aussi combien de fois par an il convient qu'une amnistie soit votée. Ainsi pourrait-il, je crois, s'obtenir une Thémis un peu plus imbécile que la nôtre. Mais pas beaucoup plus; maints intéressés diraient sans doute: laissez donc les choses en l'état, le mieux est parfois l'ennemi du bien.

En fait, la plupart des modifications apportées à notre législation pénale ou, plus précisément, à notre législation d'instruction criminelle, semblent avoir été provoquées par les malfaiteurs eux-mêmes. Semblent... mais quoi! faut-il se contenter de dire semblent, quand on examine la loi du 21 février 1933, dite *sur les garanties de la liberté individuelle?* N'est-elle pas le fait d'une des brebis les plus visiblement galeuses que le troupeau parlementaire ait nourries? N'a-t-elle pas été conçue, préparée et, le 13 novembre 1918, présentée par **Paul Meunier?** N'est-ce pas cet individu qui l'a rapportée le 27 novembre 1918? N'est-ce pas sous le souffle de son éloquence que, le 16 juillet 1919, la Chambre des députés l'adopta? Et, si elle n'a été votée que quatorze ans plus tard, n'est-ce pas parce que, quelques semaines après l'avoir fait adopter par la Chambre, son promoteur décéda sous les verrous — ce qui nous a privé de le compter parmi nos gardes des Sceaux? *Votée par surprise* — on le dit — votée sans discussion un jour où nos sept cents députés étaient réduits à une cinquantaine! Mais combien de parlementaires avocats furent-ils cachés derrière le mur de cette surprise!

§

C'est que parmi ceux des facteurs de notre imbécillité judiciaire qui incombent au législateur, l'*intérêt personnel* ne joue pas un petit rôle. *Is fecit cui prodest:* nos avocats parlementaires sont de plus en plus nombreux et de plus en plus « honorés » et le marasme de notre Thémis, qui ruine tant de bourses et fait couler tant de sang, ne profite à personne, en dehors des défendus, qu'à leurs défenseurs, mais il leur profite bien! Notre législation pénale, depuis environ soixante-quatre ans, est une œuvre d'avocats. Elle sert les intérêts matériels de l'avocat à peu près aussi sûrement et fatalement qu'une législation médicale, qui aurait pour effet de rendre les maladies inguérissables et épidémiques, servirait les intérêts matériels du médecin. Mais laissons pour aujourd'hui le chapitre de l'*intérêt*, voyons celui de l'*erreur* et, encore que ces deux éléments aient l'un pour l'autre une affinité vraiment... élective, dissocions la combinaison qu'ils constituent. Admettons que le sabotage de notre législation pénale soit une œuvre aussi uniquement de bonne foi que les *Essais* de Montaigne, et où le mysticisme de la religion des droits de l'« uomo delinquente » s'exerce d'une façon désintéressée.

Cette bonne foi repose sur une erreur tout à fait grossière touchant la mentalité du magistrat. L'erreur consiste à le voir exactement au rebours de sa claire nature et de ses actes patents; à le croire bouillonnant d'ardeur, léger de scrupules, pétri de sévérité: enfin ne demandant qu'à frapper le plus souvent et le plus fort qu'il peut. Cette conception règne depuis soixante-quatre ans dans la cervelle législatrice; il n'est pas une modification à nos codes qui ne soit mesure de défiance à l'égard du juge, malgré que celui-ci ne cesse de manifester le contraire du manque de scrupules, le contraire de la sévérité, de la fermeté et de l'ardeur. Bien que ses sentiments et ses actes se traduisent chaque jour par l'augmentation de plus en plus grande de la criminalité (certainement dix fois plus aujourd'hui qu'elle l'était voici soixante-quatre ans), *ce n'est pas contre le criminel qu'on légifère, c'est contre le magistrat.* De la loi Avinain, qui assure à l'inculpé le pouvoir, avant de répondre au juge

d'instruction, de s'entendre avec son avocat touchant son système de défense, — ledit avocat ayant été mis au courant des charges recueillies par l'enquête officieuse, — de la loi Avinain à la loi Meunier, laquelle constitue une provocation ouverte à la prise à partie du juge d'instruction et du juge de jugement, voilà la pensée qui règle le rythme du sabotage de nos Codes pénal et d'instruction criminelle.

§

En tournant le dos à la criante, à la hurlante vérité, le législateur flatte, tout en l'abusant, l'opinion publique. Répétons-le une fois de plus: le citoyen français, dans quelque classe sociale et dans quelque parti politique que l'on le prenne, même bourgeois bourgeoisant et conservateur fieffé, a toujours applaudi aux modifications subies par nos codes. Quand il lui arrive de voir que les choses judiciaires ne vont pas comme elles devraient aller, quand il se trouve en présence d'une affaire Stavisky, en comprend-il la raison? Il ne comprend rien à rien (2). On lui a empoisonné sa Thémis: au lieu d'exiger un antidote, il laisse doubler la dose du poison. On a rogné les ongles, arraché les dents à cette Thémis: il laisse lui couper les mains et lui casser la mâchoire. En dehors de ce qu'il appelle *le pli professionnel du magistrat*, pli qui conduit — n'est-ce pas? — ledit magistrat à voir partout des coupables, n'est-il pas encore à croire que le magistrat trouve, à taper dur, une prime à l'avancement!!! Cependant, la simple ardeur, la fermeté sont depuis belle... ou laide lurette, une pierre d'achoppement à la belle carrière judiciaire; cependant, le: « *surtout, pas d'histoire!* » est à de rares exceptions la devise, de longue date, des grands chefs: les dix-neuf remises de l'affaire Stavisky et l'affaire Stavisky, et avant elle l'affaire Oustric, et tant et tant d'autres! les unes qui ont fait du bruit, les autres qui n'en firent pas, sont une application de la devise. Mais comment peut-on être assez aveugle, assez sourd pour ne pas

(2) Les motifs de notre inintelligence n'ont rien de mystérieux, mais je n'ai pas la place qu'il faut pour les dégager ici. Le grand, le très grand malheur, c'est qu'ils sont inhérents à notre espèce, nous Français. Nous ne sommes guère moins impuissants contre notre instinct spécifique que les insectes de J. H. Fabre contre le leur. Je parle en psychologue sans espoir.

comprendre qu'en dehors de tous autres éléments, il y a dans l'indulgence extravagante dont nos tribunaux font preuve un fond de bonté, et que le courant de sentimentalité qui emporte le public, non seulement emporte aussi le magistrat, mais lui donne des raisons... spécifiques d'être, lui, plus indulgent encore que tout le monde? Ceci, l'opinion publique ne le comprend pas et je doute qu'elle le comprenne jamais. En 1897, elle a cru que les juges d'instruction, qui déjà avaient le pied au bord du je m'en fichisme, étaient des tortionnaires. Ainsi s'explique le vote d'un article aussi insane que l'article 3 de la loi du 8 décembre 1897, qui semble issu des méditations d'Avinain; qui juridiquement traduit la mentalité de cet assassin lorsque, s'entendant condamner à mort, il lança son *N'avouez jamais!* Ce conseil, c'est aujourd'hui le magistrat instructeur qui doit, à peine de forfaiture, le donner à l'inculpé.

En 1933, l'opinion publique a cru que le juge d'instruction — qui n'arrêtait plus jamais personne — avait besoin... qu'on l'arrêtât d'arrêter. C'est pourquoi la loi Meunier a été votée, et c'est pourquoi, malgré qu'elle ait été votée par surprise — paraît-il — elle demeure. Car les modifications qu'elle vient de recevoir sont moins son amendement que sa reconnaissance; la chose à faire était non de la corriger mais de l'abolir.

Cependant quand, par miracle, l'opinion publique comprend, elle oblige le législateur à comprendre; quand elle *veut,* le législateur n'est pas long à exécuter ses ordres. Elle a compris une seule fois: c'est qu'il ne fallait pas abolir la peine de mort, et la peine de mort n'a pas été abolie.

§

Qu'au lieu d'agir en mystiques, — disais-je en analysant la loi Paul Meunier, —

...nous agissions en gens sensés, nous aurions réduit les pouvoirs du juge d'instruction non pas en matière de détention préventive, mais en matière de liberté provisoire.

Nous l'aurions mis — lui qui n'arrête plus personne — dans l'obligation légale d'opérer l'arrestation chaque fois que le fait est grave et que des présomptions que le parquet et lui estiment graves,

existent. Le mandat lancé, nous aurions restreint les cas où il lui serait permis de faire cesser la détention préventive; nous aurions....

...Nous aurions fait bien d'autres choses et exigé, nous citoyens, du législateur, qu'il efface tant et tant de ces sottises grossières grâce auxquelles notre Thémis est devenue la risée des malfaiteurs; grâce auxquelles notre pays, bâti pour être le moins criminel de tous, est devenu — il ne faut pas dire devient: il faut dire est devenu — celui où le crime foisonne le plus...

Eh! bien, ce que notre législateur ne fait point, le législateur italien l'a fait. Au moment où il est intervenu, voici douze ans, l'Italie se trouvait devant un problème pénal non moins difficile à résoudre que se trouve aujourd'hui le nôtre. Sa nouvelle législation pénale le résout merveilleusement. C'est qu'elle agit au rebours de la nôtre, sabotée; au lieu de protéger l'uomo delinquente contre la Justice, elle protège le citoyen paisible contre l'uomo delinquente, et elle va même jusqu'à faire, dans la mesure du possible, ce que notre Code pénal d'aujourd'hui ne sait pas même concevoir: elle protège l'uomo delinquente contre lui-même. Elle s'occupe certes de frapper, mais elle cherche d'abord à prévenir le crime et à changer — quand cela se peut — la mentalité du délinquant.

Et puis, voilà où il est à l'antipode de notre législation de sabotage — *dont, éclairé par nos fautes et leurs conséquences, il a visiblement pris le contrepied* — le législateur italien protège le citoyen paisible, la victime en fait ou en puissance, contre la manie indulgentielle dont fatalement, à quelque nation qu'il appartienne, le magistrat moderne *doit* être atteint. Il prend des mesures non contre sa fermeté mais contre sa faiblesse. Il lui laisse une certaine latitude mais veut qu'il lui soit impossible d'en faire à sa tête.

Ainsi en matière de circonstances atténuantes. Tandis que le magistrat français peut *toujours*, et sans dire pourquoi, réduire au-dessous de six jours une peine de cinq ans de prison, même en cas de récidive, le magistrat italien n'atténue la peine que dans des cas déterminés, dans des limites fixées, et doit motiver son indulgence.

A notre art. 405 — qui déterminera l'infortuné chef de la section financière du parquet de la Seine, approuvé et réapprouvé par son procureur de la République et son procureur général, à ne voir aucune présomption de délit dans la constitution d'une société aussi cyniquement frauduleuse que la Foncière, — le Code italien oppose un article qui ferme la porte aux Stavisky, à tant de « grands avocats », ministres, qu'ils sachent distribuer part de l'argent qu'ils escroquent! Cet article fait du *dol* un élément suffisant de l'escroquerie, tandis que notre art. 405 — sur le libéralisme duquel raffinent nos tribunaux — a précisément pour objet de déclarer impunissable le dol.

Avec son art. 90 : « Les états émotifs ou passionnels n'excluent ni ne diminuent l'imputabilité », le législateur italien fait beaucoup de tort à ce *crime passionnel* que cultivent avec amour notre procédure et nos pratiques d'assises.

Quant au jury, la législation italienne nous le laisse.

MARCEL COULON.

ANTHROPOLOGIE

Dr George Montandon: *La Race, les Races; Mise au point d'ethnologie somatique*, 24 pl., cartes, graphiques, fig.; Payot, 8°. — A. Savoret (Ab Gwalwys): *A propos de la Question aryenne*, Paris, Heugel, pet. 8°. — Georges Landowski: *Le Racisme et l'Orchestre universel*, Alcan, in-16.

George Montandon m'excusera, je pense, d'avoir tant tardé à rendre compte ici de son livre sur **La Race et Les Races;** je l'ai lu en entier, et, vu la complexité des problèmes anthropologiques, vu aussi l'attitude originale adoptée par l'auteur pour la plupart d'entre eux, cette lecture n'a pas avancé vite. La qualité évidente de l'ouvrage est sa clarté; à quoi s'ajoute de la sincérité, et un enthousiasme vrai pour l'anthropologie proprement dite ou somatique. Une bibliographie à peu de choses près complète assure au volume la valeur de référence d'un vrai manuel. Appliquant les principes de sa théorie de l'Ologenèse, George Montandon reconnaît vingt races caractérisées, plus leurs métissages, qu'il se refuse à classer (avec raison) comme sous-races. Chacune de ces races est définie par une certaine combinaison de caractères qui sont décrits p. 49 et suiv., puis classés en tableaux pp. 274-277, que je conseille d'étudier, et même d'apprendre, avant de com-

mencer au chapitre V la lecture des descriptions, des habitats et des migrations de ces vingt races.

Sur la plupart des points de méthode, je suis d'accord avec l'auteur; quand il nous dit, par exemple, que pour classer les races humaines il ne suffit pas de mettre au premier plan un caractère particulier (couleur de la peau, par exemple, ou proportions du crâne) pour ne situer qu'ensuite les autres qu'on regarde comme secondaires ou subordonnés. Mais où je ne puis le suivre, c'est dans son raisonnement de base, qui renverse tous les classements antérieurs et ferait même passer pour des imbéciles tous les savants du XIXe siècle et du XXe aussi jusqu'à la parution de *l'Ologenèse* et du présent livre de George Montandon. Ce raisonnement se décompose ainsi :

1° Les Humains fossiles n'ont pas de caractères accentués et ne représentent pas des races pures; 2° il n'y a donc pas eu au début de l'Humanité des races pures; 3° donc il est inutile de chercher un type humain primitif; et inutile aussi de tracer un arbre généalogique des diverses races humaines; car les races pures n'arrivent qu'à la fin.

Supprimer la notion de *race pure* aux débuts de l'évolution de l'espèce et, par crainte sans doute de supprimer aussi une notion scientifique dont la théorie générale ne peut se passer, la mettre à la fin en tant que « due à une évolution progressive », c'est susciter l'ahurissement. Les éleveurs savent que des races pures se détruisent automatiquement et qu'à un moment donné il faut un croisement pour récupérer la vitalité. De plus, l'Homme se croise indéfiniment; il n'y a pas de mulets humains, par définition et en fait. Donc, quand une race pure se fait par évolution progressive, selon Montandon, c'est-à-dire par fixation de certains caractères spéciaux et élimination des caractères hybrides (si je le comprends bien), à peine formée, cette race devra se croiser pour subsister, donc cesser d'être pure. Les races humaines ne sont pas des produits artificiels comme des races de chiens ou de porcs. S'il n'y a plus de races pures au commencement ni à la fin, si toute l'Humanité n'est dès les temps paléolithiques à nos jours qu'un ramassis de métis, si enfin il n'y a pas au moins un type défini autour duquel les varia-

tions s'échelonnent, l'anthropologie est-elle encore une science, ou devenue une collection de timbres-poste?

Je crois que cette attitude vis-à-vis des phénomènes, étudiés de nos jours jusque dans leurs moindres détails, microscopiquement, est malsaine. Je la constate en préhistoire, en biologie, en géologie, en sociologie; et la voici bien marquée en anthropologie. En présence de la multiplicité et de la variabilité de ces détails, beaucoup de savants perdent la tête; selon le diction, l'arbre leur cache la forêt et ne pouvant saisir une notion généralisatrice, laquelle seule est à la base de la vraie science, ils préfèrent en nier l'existence, et jusqu'à la possibilité. Comme, aux débuts de l'Humanité connue, Montandon ne constate que des variétés déjà constituées de l'*Homo Sapiens,* il nie la race pure à ce stade, sans se demander si ce n'est pas un trompe-l'œil dû à l'insuffisance ou à l'impossibilité de nos découvertes paléontologiques, et au petit nombre des individus de chacune de ces races découverts jusqu'ici.

Une autre erreur consiste à oublier qu'un classement n'a d'autre valeur que de commodité, mais n'est pas un fait de science. Brachycéphale et Dolichocéphale ne sont pas des étalons scientifiques, ce sont des étiquettes; et si à un même phénomène on accole dix ou vingt étiquettes au lieu d'une seule, ce n'est encore pas un progrès de la science, mais un système de fiches, remaniable à volonté sans que les notions fondamentales en soient atteintes. On peut classer de dix manières différentes les livres d'une bibliothèque; le contenu de ces livres n'en est pas modifié.

Sans doute Montandon est très content de constater ce fouillis; car, dit-il, ainsi se prouve de nouveau sa théorie de l'Ologenèse; elle l'a conduit surtout à employer la terminaison *oïde* et à dire, par exemple, que « le nègre descend d'un homme moins nègre que lui, à savoir d'un Négroïde ». Bref, l'indétermination morphologique, ainsi que son instabilité, serait la loi essentielle et primordiale. Cette astuce linguistique est, en effet, bien commode. Mais, dans ces conditions, l'Homme étant un Animal et la formule devant être applicable à tous les animaux, le *cochon-type* ne peut descendre que d'un *cochonoïde;* avec les mots latins, la conclusion serait la même, mais ça ferait plus joli!

Ce sont là des observations de théoricien. Mais si l'on compare à la fois les descriptions, les références et les classements de cet ouvrage à ceux des savants antérieurs, sauf celui de Haddon qui reste solide, on constate un progrès énorme et une élimination systématique de ces confusions entre peuple, langue et race qui ont annulé tant de théories du siècle dernier, qu'on voit ressusciter pourtant au plus grand profit d'Hitler. Je tiens à dire tout de suite, en présence de deux ouvrages qui montrent une fois de plus l'inanité du « *racisme* », que là n'est pas le problème. Il importait peu aux chrétiens des premiers siècles que Jésus eût existé ou non; ils ont conquis le monde. Il importe peu que la théorie du Grand Aryen Blond ou du Pur Allemand soit vraie; elle a servi de tremplin à Hitler qui, selon le classement de Montandon, est un Alp-Arménoïde. Nous avons eu il y a cent ans le Celtisme et le Gallisme, qui n'ont par contre fait de mal à personne. M. Savoret, **A propos de la question aryenne,** déclare que les Celtes sont les vrais et bons Aryens (sans savoir que nous avons éliminé le terme d'*Aryens* et ne conservons que pour l'Inde seulement celui d'*Aryas* et dans un sens très limité). Mais le néo-celtisme, et tout autant le Ligurisme qui tend à le remplacer, se fondent sur un classement linguistique qui n'a rien à faire avec le vrai classement des « races ». Quant au livre sur le **Racisme et l'Orchestre Universel** de Georges Landowski, il ouvrira, je l'espère, des horizons nouveaux à George Montandon; moi, je reste sceptique.

Je suppose, pour l'honneur des autres sciences, que M. Landowsky est un physico-chimico-biologiste sérieux. Mais en anthropologie, il ne l'est guère; il est même drôle. Il a découvert que les Juifs chinois n'ont pas le type sémite, confondant ainsi race et religion. Il a découvert qu'en Nouvelle-Zélande, tout devient géant; mais ça n'explique pas la race des Maori, qui ne sont d'ailleurs pas des géants. Il affirme que les vibrations des cellules différencient autrement les habitants du Havre et ceux de Paris. Il se moque agréablement de tous les anthropologistes qui n'ont pas su voir que « la différenciation des races est due à l'influence du rayonnement du sol et aux influences cosmiques qui l'ionisent ». Il a trouvé aussi que toute nation est un orchestre.

La suite du volume démontre que ce sont les Juifs qui, comme Offenbach, tiennent le bâton. Ce qu'on savait de reste. Mais l'analyse des larmes, ionisées sans doute aussi cosmiquement, que M. Landowki déverse sur leur sort échappe à ma rubrique. Et comme à tout livre qui se respecte il faut maintenant des images, on trouvera à la fin une salade « racique » bizarre de paysans français et de juifs internationaux, parmi lesquels est intercalé Goebbels, le directeur de la propagande hitlérienne, qui aurait « le type brachycéphale méditerranéen turc ou sémitique, cheveux noirs et yeux noirs » (p. 145). Au lieu que de vrais Juifs peuvent être grands, blonds, dolichocéphales, aux yeux bleus. Eh oui, on sait tout cela! Mais qu'est-ce que ça peut faire à Hitler? Comme tous les gouvernements, il s'est débarrassé de ceux qu'il regardait comme « indésirables » ; et il a été moins cruel que nos deux Napoléons à l'égard des républicains et des « jacobins » qui le gênaient. Hitler avait besoin d'une justification sentimentale : il a pris le *racisme.*

Ce sur quoi on pourrait insister, mais que M. Landowski n'a pas mis en lumière, est qu'il semble bien qu'un certain degré d'intelligence corresponde à certaines combinaisons de caractères somatiques. Que chez les Juifs, ces combinaisons avantageuses se sont produites, et se produisent enore plus fréquemment que chez d'autres races ou peuples ou groupements religieux est évident. Ni le milieu social, ni l'éducation, ni l'alimentation n'expliquent entièrement ces variations d'intelligence des divers peuples, qui sont frappantes si on prend de grands chiffres; ou encore si on analyse la productivité intellectuelle et artistique d'un grand pays comme la France, puis tour à tour de ses diverses provinces. Le facteur essentiel est évidemment physiologique et biologique; peut-être certains « rayonnements » déterminent-ils la formation de plus de matière grise et de circonvolutions cérébrales? Mais pour un groupe somatiquement aussi varié et aussi dispersé que les Juifs, la théorie « rayonnante » de M. Landowski me semble difficile à prouver.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Kahena: renseignements sur la vie et la mort de Marius Scalési, grand poète de langue française, et deux poèmes admirables de ce « maudit ». — *La Revue de France:* inédits de Lamartine: un essai sur l'architecture et deux strophes sur Dieu et la nature. — *Commune:* chant anonyme de prisonniers chinois. — Mémento.

La Kahena, revue tunisienne, compose son fascicule du second trimestre 1934 avec un: « Tombeau de Marius Scalési ». L'élément initial en est un généreux article de M. Pierre Mille. Paru naguère aux *Nouvelles littéraires*, il nous avait appris le nom d'un « autre poète maudit », sa mort, la qualité vraiment suprême de son œuvre.

Né d'un Sicilien et d'une Maltaise, en 1892, à Tunis, où son père était aiguilleur de tramways, Marius Scalési est mort, à l'âge de 30 ans, à Palerme. On l'y avait interné à l'asile d'aliénés. On enfouit son corps dans la fosse commune.

Il s'était instruit tout seul. Il a écrit en français. Il mérite de figurer dans les anthologies. Sa gloire posthume naît. Elle croîtra. Un proche avenir classera définitivement Marius Scalési à côté de Verlaine. Une invocation comme celle-ci égale par sa pureté de forme, sa ferveur de sentiment, les pièces de *Sagesse* les plus aimées et les plus illustres:

Mon Dieu, j'ai blasphémé, prenant pour de la haine
Mon désespoir ardent qu'irritait ton azur,
Et je ne voyais pas que dans mon cœur obscur
Coulaient sur tes pieds nus les pleurs de Madeleine.

Quand le limpide écho réverbère le chant
Des angelus, quand des *ave* parfument l'ombre,
O Christ, tu dois errer sur notre terre sombre,
Mêlant tes cheveux roux aux rousseurs du couchant.

A tous les carrefours j'ai guetté ton passage,
Sondant les lointains bleus et ne découvrant rien.
Mon attente était vaine, ô Rédempteur! si bien
Que je ne savais plus t'implorer qu'avec rage.

Tu viendras me guérir, pourtant, un soir heureux,
Un soir riche d'encens et verdoyant de palmes,
Et tu m'imposeras sur le front tes mains calmes,
Comme aux aveugles, comme aux sourds, comme aux lépreux.

M. Claude-Maurice Robert a « bien connu » l'auteur des

Poèmes d'un maudit. Nous empruntons à ses souvenirs les fragments qui suivent:

L'emploi qu'il occupait chez un imprimeur de la ville l'enchaînant jusqu'à sept heures à un travail abêtissant de rond-de-cuir, et l'impossibilité dans laquelle sa complexion physique le mettait de *choisir* une tâche à sa convenance, le réduisaient à être traité en ilote.

A ce propos Scalési m'a fait des confidences navrantes, et bien infamantes pour ses maîtres successifs, et j'ai vu jusqu'au fond de son cœur ulcéré.

Ah! certes, il a beaucoup souffert, il a souffert immensément, et souvent, à l'écouter me dire les phases de son existence, toutes uniformément douloureuses, j'ai applaudi que Sparte supprimât les infirmes.

....

Aucune épreuve ne lui fut épargnée. Il a connu la faim. C'est une vérité qu'il faut crier comme on dénonce un crime: au xxe siècle, travaillant douze heures par jour et parfois plus, Scalési a souffert les affres de la faim! « Honni comme un pestiféré », il vivait seul dans une méchante rue populeuse, et je l'ai vu se restaurer dans un immonde estaminet où fréquentaient les pires vauriens de la Tunis cosmopolite.

....

Il me conta qu'un jour une bande d'écoliers l'avait exactement lapidé, cela en pleine grande rue, cependant que les passants s'amusaient de leurs jeux, comme ils rient lorsqu'ils voient torturer le crapaud dans le poème de Hugo.

Aussi ne sortait-il que très rarement, et dans les voies très peu hantées, et à nuit close de préférence.

Enfant, on l'avait envoyé « faire une commission ». Il se hâta, tomba dans l'escalier. La chute malheureuse lui brisa la colonne vertébrale. Cet accident fit de lui un bossu, un être chétif, plus tard infecté de tuberculose par la misère.

M. Arthur Pellerin le visita à l' « hôpital Garibaldi » de Tunis, où il occupait une cellule aux parois rembourrées et tendues d'une moleskine rouge.

— Marius Scalési est à l'hôpital Garibaldi, depuis trois jours, il est malade « de la tête », telle est la nouvelle qu'un des frères du malheureux poète m'apprit en me rencontrant dans la rue.

La semaine précédente, M. Pellerin s'était assis avec Ma-

rius Scalési à la taverne enfumée du « Marsaletta », « au fond de ce boyau qui s'appelle la rue des Charcutiers ». Ils burent d'un « petit vin calibré ». Le poète, « si sobre habituellement », donna à son compagnon « l'impression d'avoir une pensée quelque peu chaotique ».

M. Arthur Pellerin écrit:

Il parlait. Une phrase de lui m'inquiéta, un propos inhabituel, hors de sa nature qui aimait l'ombre et la simplicité: « On s'occupe beaucoup de moi, ces temps-ci, à Tunis, mes ennemis sont nombreux. Que disent-ils à mon sujet? » La voûte sous laquelle nous étions, en retrait, s'effilochait; de longues toiles d'araignées allaient rejoindre le fenestron poussiéreux d'où venait la lumière. Comme Marius Scalési finissait de parler, un rayon de soleil vint palpiter sur son visage amaigri. Je vis briller dans son regard une lueur étrange. Ivresse naissante ou folie?

C'était la folie.

Une religieuse conduit M. Pellerin vers le malade:

Il est là... Dans un coin de la cellule tendue de moleskine rouge, rembourée à la façon des coussins de bars, Marius Scalési était courbé sur un escabeau dont le bois crasseux luisait entre ses jambes torses. Sans se lever, il tourna vers moi son visage aquilin, pâle, mal rasé. Deux yeux qui avaient la fixité des yeux d'oiseaux de proie me regardèrent avec inquiétude.

....

On frappa discrètement à la porte. C'était la religieuse qui apportait le repas du soir: une écuelle de soupe aux macaronis.

Je tendis la main au poète en lui promettant de revenir le dimanche prochain. Je ne devais plus le revoir. Le mercredi suivant, l'administration de l'hôpital, sans prévenir personne, embarquait Marius Scalési pour Palerme, où il devait être interné dans un asile d'aliénés.

Quinze jours après, la famille apprenait par un laconique avis de l'administration la mort du malheureux. Nous sûmes plus tard que son corps avait été jeté à la fosse commune, comme si les dieux voulaient couronner d'horreur cette destinée tragique. Soit, Marius Scalési n'a point de tombe, point de stèle funéraire, mais il nous laisse des chants qui sont parmi les plus pathétiques et les plus beaux que la douleur ait inspirés aux hommes.

Il n'y a nulle exagération dans le jugement qu'on vient de lire. S'il est vrai que la poésie est plus qu'un jeu de

mandarins savants, ce poème de Marius Scalési, monté du fond de son cœur déshérité et qui a trouvé sa forme parfaite en jaillissant d'une détresse infinie, est une des plaintes les plus pathétiques de l'humaine désolation:

Ton cœur s'est-il usé, ma mère?
Je n'ose, devant tes yeux froids,
T'adresser l'ardente prière
De m'embrasser comme autrefois.

Je n'ose, te sachant aigrie
Par les ans et la pauvreté,
Te raconter la rêverie
De l'enfant que je suis resté.

...J'ai tant besoin d'une caresse,
D'un mot qui me console un peu.
Si je perds aussi ta tendresse,
Que ferai-je sous le ciel bleu?

Je comprenais, jadis, l'ivresse
Du soleil, des prés refleuris;
Ce qui me restait de jeunesse,
Votre misère me l'a pris.

Rends-moi l'illusion propice,
Egrène-moi tes vieux récits:
Je crois aux contes de nourrice
Lorsque c'est toi qui me les dis.

Mme Suzanne Spezzafuma accorde son « estime émue » à Marius Scalési. D'autres font hommage à la mémoire du poète de l'admiration et de la gratitude que méritent les très grands.

§

M. Henri Guillemin donne à **La Revue de France** (1er mai) un article d'un grand intérêt: « Lamartine et le catholicisme », par la valeur des textes inédits qu'il y met en lumière. Un essai du poète: « De l'architecture », daté du 3 janvier 1842, œuvre assez inattendue de cette illustre plume, étonnera ceux de ses lecteurs de 1934 qui auront été ceux de l'*Eupalinos* de M. Paul Valéry. Qu'il y ait rencontre spirituelle entre lui et le père de *Jocelyn*, c'est une de ces surprises de l'intelligence qui donnent encore du goût à vivre,

en ces jours où elle semble atteinte en ses œuvres vives par les masses menaçantes.

Ainsi débute Lamartine:

L'architecture est le grand mystère de l'art humain; c'est un arbre qui sort de terre et qui se ramifie au soleil sans que personne puisse voir d'où sont nées ses racines. Pour le comprendre, il faut avoir beaucoup lu, beaucoup voyagé, beaucoup réfléchi. On ne découvre quelque chose de ce secret que dans les ruines de l'Egypte, au pied d'une pyramide, d'un obélisque, du Parthénon, des temples de Palmyre, des mosquées d'Asie et des cathédrales d'Occident.

L'architecture est une pensée en pierre. Comme cette pensée ne peut être produite que par une force sociale, immense en travail et en richesse, la politique n'y suffit pas. Les palais n'ont jamais caractérisé l'architecture; il n'y a qu'une force collective, unanime et aussi puissante que l'âme humaine, qui puisse faire sortir de terre ces gigantesques monuments. Toute architecture est contemporaine d'une religion.

Le poète conclut en s'excusant de risquer une prophétie. « Point de religion, point d'architecture; mais, point de religion, point d'homme; il y aura donc une religion; quelle sera-t-elle? » La phrase semble de Victor Hugo, par sa cascade d'elliptiques affirmations. Sous figure de raisonnement, c'est du sophisme. On va voir que Lamartine prévoit une architecture qu'en France, du moins, on n'a appliquée encore qu'à l'édification des maisons cellulaires, relais momentanés de la politique et de la finance:

S'il est donc permis de conjecturer la probabilité de l'architecture d'après la probabilité des formes religieuses de l'avenir, la forme du temple de l'humanité ne sera plus ni la catacombe chrétienne, ni le palais grec, ni le dôme arabe, ni la forêt gothique; le temple aura la forme de la tolérance, l'immensité et l'unité, l'immensité dans les rayons, l'unité au centre. Quelque chose de différent dans les abords, quelque chose de commun dans le milieu; en deux mots, la forme typique de l'architecture à venir, ce sera la roue; le moyeu sera le sanctuaire et les rayons seront d'immenses avenues de formes diverses; et chacune des fois différentes arrivera selon la forme qui lui sera la plus appropriée à la forme circulaire du milieu, où elles déboucheront toutes, où la parole sacerdotale, expression de la morale commune et de l'invo-

cation unanime, se fera entendre dans toutes les langues de l'intelligence à l'humanité rassemblée. Chacune des parties correspondantes dans le centre, aux rayons ou avenues qui y conduiront, aura une décoration appropriée au caractère spécial de l'architecture et de la décoration de ces avenues ou de ces rayons. Il en résultera, au centre de l'édifice, quelque chose de ce que Dieu a mis dans l'immense édifice de la nature: unité dans la diversité. Nous n'irons pas plus loin, car ceci n'est qu'une conjecture; nous ne voulons pas lui donner la ridicule importance d'une prophétie.

Recueillons, d'après M. H. Guillemin, ces deux strophes écrites « Pour Valentine », à Collonges, en 1849, par le tribun désabusé:

Dieu n'écrit pas en paroles
Son existence à nos sens.
Des astres sont ses symboles,
Des mondes sont ses accents.

La nature, son image,
Dans un alphabet de fleurs,
Ecrit pour nous, sur chaque page,
Des parfums et des couleurs.

§

Commune (avril) publie un recueil de récits chinois concernant la « Chine révolutionnaire ». On y trouve un anonyme « Chant des Prisonniers » dont voici un fragment:

L'humanité ignore notre martyre.
Les bourreaux, par des châtiments illicites, veulent nous extorquer des aveux.
Ils mettent les tendons de nos genoux au banc du tigre, ils nous infligent l'estrapade, et les tortures électriques, si difficiles à supporter.

Frères, unissez-vous!
Ils nous versent de l'eau glacée dans les narines.
Leurs fouets nous cinglent la peau.
Nous nous tordons à demi morts.
En vérité, en vérité, tout cela le monde l'ignore.

Frères, que votre mémoire soit fidèle.
Les chiens veulent desceller notre bouche:
Nous mourrons plutôt que d'avouer.
Notre volonté est forte.
Notre corps souffre horriblement.

Mais notre esprit n'est pas ébranlé.
Un matin, nous nous révolterons,
Un à un nous les tuerons tous,
Fonctionnaires cupides, officiers avides.
Un matin, nous nous vengerons!

MÉMENTO. — *La Revue des Vivants* (mai), articles groupés sous ces deux titres: Réformer l'Etat; Economiser une Révolution. — « La résurrection d'Ulysse », par M. C. Audisio.

La Revue de Paris (1er mai): Lettres inédites de Lamartine. — « La mortalité infantile en France », par M. R. Dabré. — « Presse 1836 », par M. J. Bertaux.

La N. R. F. (1er mai): « Perséphone », par M. André Gide. — M. R. Daumal: « Le non-dualisme de Spinoza ». — Poèmes des mystiques allemands, traduits par M. Jean Chuzeville.

Revue germanique (avril-juin): Suite de « Arnim et Görres », par M. R. Guignard. — M. L. Brun: « Voyage littéraire au pays des Frisons ».

Revue franco-belge (avril-mai): « Les idées esthétiques de Rodenbach », par M. Henri Glesener.

Les Primaires (avril): un émouvant éditorial salue la mémoire de Marie Guillot. — « Humanités et Humanistes », par M. Jean Martin. — Poèmes de M. Philéas Lebesgue.

La Revue hebdomadaire (28 avril): Un poème d'Anna de Noailles et, sur elle et « le climat du génie », un premier article de M. Ch. du Bos. — « Tartuffe », conférence de Mme Dussane.

Revue des Deux Mondes (1er mai): « Poésies » de M. Henri de Régnier qui, avec « Les Regrets d'Alphésibée » et « Invocation stygienne », en égalent les plus belles œuvres. — Lettres inédites de Charlotte de Hardenberg à Benjamin Constant. — Général Niessel: « La Pologne et la paix du monde ».

La Nouvelle Revue Critique (mai): « Roland Dorgelès », par M. Pierre Bathile. — M. H. Fabureau: « R. Fernandat, exégète de Paul Valéry ». — M. Louis Le Sidaner: « Un nouveau message d'Hermann von Keyserling ».

L'Homme réel (avril): Réorganisation agraire, ensemble d'articles sur la misère et les revendications du paysan.

Eurydice (mars-avril), pour le fond et pour la forme un recueil exemplaire de poésie et d'humanisme, annonce la parution prochaine dans ses cahiers de: « Ode contre les fusilleurs », par M. André Blanchard, et d'une « Ode philippique à la gloire des morts du 6 février 1934 », œuvre de M. Pierre Pascal. Celui-ci, dans le fascicule présent, publie une explication des livres de poésie de « Marie de Sormiou ».

Ce numéro contient aussi: « Le colloque d'amour », une idylle de M. Fernand Mazade, inspirée de Théocrite; « Rogations », pièce inédite de Fagus; « Dialogue », de M. Philippe Chabaneix; et ce pur poème de M. Robert Hounert:

VOIX

Que par nous ému, le poème
Se déroule en sa majesté:
Ne nous oppose pas toi-même
Une orgueilleuse humilité.

Décris plutôt sans te défendre
Le beau spectacle que tu vois
Et chante le chant sourd des voix
Qui se font de toi seul entendre.

Si tu veux, à l'ombre arraché,
Voir enfin la terre promise
Ne sois pas semblable à Moïse
Frappant trois fois sur son rocher.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: Premier spectacle des « Ballets de Mme Ida Rubinstein »: *Perséphone*, poème de M. André Gide, musique de M. Igor Strawinsky, chorégraphie de M. Kurt Jooss. — *Diane de Poitiers*, scénario de Mme Elisabeth de Gramont, musique de M. Jacques Ibert, chorégraphie de M. Michel Fokine. — *La Valse*, poème chorégraphique de M. Maurice Ravel, chorégraphie de M. Michel Fokine. — A propos de *Don Juan*. — Le « Groupe de Mai » à Strasbourg. — Le « Carillon » à Genève.

L'exercice du « mécénat » n'est point aussi facile qu'on pourrait croire: les bonnes intentions, la munificence, conditions nécessaires, ne sont pas suffisantes, il s'en faut, et la vertu essentielle est sans doute, là encore, de savoir choisir. Ainsi le mécénat est, à lui seul, un art, et peut-être le plus difficile des arts. Mme Ida Rubinstein est une grande artiste et, comme on dit aujourd'hui, une *animatrice* incomparable: presque chaque année, elle enrichit la musique de quelques ouvrages qui, sans ses commandes, n'auraient jamais vu le jour. Elle associe aux poètes les plus grands des compositeurs dignes d'eux. Annunzio, André Gide, Paul Valéry ont été choisis par elle pour collaborer avec Debussy, Florent Schmitt, Strawinsky, Honegger. Mais aussi Vincent d'Indy, Maurice Ravel, Roger Ducasse, Déodat de Séverac, Glazounov, Darius Milhaud — je cite au hasard du souvenir — ont reçu ses commandes ou vu quelques-unes de leurs productions antérieures prendre vie par ses soins. Des peintres comme Bakst et Benois

ont doté ces créations d'un cadre digne d'elles. Faites le compte de ce qui manquerait à l'art de notre temps sans cette initiative éclairée et persévérante, sans ce choix judicieux, cette impulsion si féconde: *Le Martyre de Saint Sébastien, Antoine et Cléopâtre, Amphion...*

Cette année, Mme Ida Rubinstein a fait appel à MM. André Gide dont la **Perséphone** a été mise en musique par M. Igor Strawinsky, à M. Paul Valéry, dont la *Semiramis* est confiée à M. Arthur Honegger, à Mme Elisabeth de Gramont, qui collabora pour *Diane de Poitiers* avec M. Jacques Ibert, à M. Claude Séran qui a écrit le livret d'*Oriane la sans égale* pour M. Florent Schmitt. Deux reprises, *la Valse* et *le Boléro* joignent à ces noms celui de M. Maurice Ravel. En un premier spectacle — le second n'a pas encore été donné au moment où j'écris — nous ont été présentés *Perséphone, Diane de Poitiers* et *La Valse.*

M. André Gide prête au mythe éleusinien de *Perséphone* une poésie plus humaine: ce n'est plus par la violence que la fille de Déméter, ravie par Hadès, est contrainte de descendre aux enfers, c'est la pitié pour les ombres dolentes qui l'attire après qu'elle a respiré la fleur du narcisse et connu ainsi la détresse du peuple insatisfait des morts. En vain, les Nymphes la prient de partager leurs jeux: le parfum du narcisse l'a initiée au monde inconnu, lui a révélé ce que ses compagnes ignorent. Elle part; mais privée de Perséphone, la nature se flétrit.

Parvenue aux bords du Léthé, Perséphone erre parmi les ombres sans joie et les console. Elle refuse la couronne que lui offre Hadès; elle refuse la coupe pleine de l'eau du fleuve qui fait oublier la vie. Elle songe à Déméter, errante et pleurant sa fille, elle invoque Hermès, et le messager des dieux apparaît, apportant à l'exilée la grenade symbolique: Perséphone mord le fruit qui lui rend le goût de la vie.

Et la voici sur la terre où la rappelle Triptolème, inventeur de l'agriculture. Devant le temple construit par les initiés, Déméter attend le retour de sa fille, et celle-ci paraît en effet; mais elle ne demeurera qu'un moment parmi les vivants et près de Triptolème, car la compassion pour ceux qui souffrent aux sombres bords habite désormais son cœur, et elle

redescend, portant aux ombres tristes un peu de la clarté du jour.

La scène représente un temple et le décor de M. Barsacq est fort beau, l'architecture en est puissante, austère et simple. Côté jardin, un chœur va demeurer presque immobile, tandis que les personnages considérés comme des officiants du culte éleusinien, évolueront au milieux de la scène. Quelques accessoires, changeant à chacun des trois tableaux, marqueront le lieu de l'action, d'abord une prairie au bord de la mer, puis les Enfers, puis le tombeau de Perséphone et le temple de Déméter. Au milieu du théâtre, debout sur une colonne se tient Eumolpe: Eumolpe, selon la tradition, fut le fondateur des mystères d'Eleusis et du culte de Déméter dont les prêtres furent toujours choisis dans la famille des Eumolpides. M. André Gide a fait d'Eumolpe l'hiérophante récitant qui annonce et commente les épisodes du drame; ainsi son poème, par la présence de ce personnage, prend toute sa signification et se présente comme une sorte de reconstitution, d'évocation des mystères éleusiniens.

Il semble que le public de 1934, mieux au fait des nouveautés mécaniques que des vieux mythes agricoles, ignorant le plus souvent d'ailleurs que Déméter est Cérés, que Coré et Perséphone sont d'autres noms de Proserpine, indifférent à la poésie et préoccupé d'action, ait trouvé le poème de M. André Gide languissant: il attendait un ballet; il assiste à un drame sacré, à un drame à peu près immobile, à la représentation symbolique de l'alternance des saisons, de la mort génératrice de la vie... Il a cependant senti (moins qu'on ne l'aurait souhaité, mais senti quand même) la noblesse et la grandeur de ce spectacle. Et la musique de M. Igor Strawinsky y est pour beaucoup.

Cette partition est, en effet, l'une des plus importantes que nous devions à l'auteur du *Sacre*. Elle ne ressemble à aucune autre et s'il fallait absolument la rattacher à une œuvre antérieure de M. Strawinsky, c'est à la *Symphonie de Psaumes* que l'on songerait. Les lignes architecturales en sont nettes, les divisions précises, mais cependant règne d'un bout à l'autre une grande souplesse et tout au long des trois tableaux symétriques faits de chœurs, joints à un récit d'Eumolpe, à

une déclaration mélodramatique de Perséphone (c'est-à-dire parlée, mais accompagnée par les instruments) et de morceaux symphoniques, reliant entre eux les épisodes, la netteté des contours ne nuit nullement à la sensibilité. Les chœurs des Nymphes invitant au début Perséphone à partager leurs jeux sont d'une grâce enveloppante; les chœurs d'enfants sont fort beaux; tous sont écrits syllabiquement et les voix semblent cependant enrouler librement leurs arabesques. L'effet est aérien, sans nulle lourdeur. Plus encore que la manière de traiter l'orchestre, l'écriture vocale de M. Igor Strawinsky exprime la sérénité qui convient au mythe éleusinien. L'instrumentation est loin du Strawinsky du *Sacre*, mais elle n'est point aussi « dépouillée », m'a-t-il semblé, que celles de quelques-unes de ses œuvres précédentes. Elle est, en tous cas, pleine de force en sa simplicité volontaire, et pleine de grandeur aussi. Mais je voudrais réentendre cet ouvrage: deux auditions m'ont laissé le désir de le mieux connaître et la certitude qu'il est de ceux qui ne livrent point du premier coup leur réelle beauté.

Les Nymphes, au premier tableau, les Danaïdes au deuxième, renouvelant sans fin leur geste inutile, l'épisode de Pluton, offrant à Perséphone la couronne et l'eau du Léthé, l'entrée de Mercure apportant la grenade symbolique, puis, au troisième tableau, l'épisode de Triptolème, encadrent les évolutions de Perséphone. Ces danses sont fort bien réglées par M. Kurt Joos. Mme Ida Rubinstein est l'harmonieuse Perséphone, tour à tour disante et chantante; Mme Krasovska, en Déméter, M. Anatole Wiltzak, en Mercure, M. Leister en Triptolème, M. Karnakowski, en Génie de la Mort, tiennent les autres rôles dansés; M. Maison est l'immobile et bien chantant Eumolpe. Les chœurs — aussi bien ceux de l'Opéra que ceux de la Chorale d'enfants d'Amsterdam — ont mérité les plus vifs éloges. L'orchestre, conduit par l'auteur, fait preuve de sa valeur coutumière.

§

La **Diane de Poitiers** dont Mme Elisabeth de Gramont proposait le scénario à M. Jacques Ibert est, au contraire, un véritable ballet de cour, un de ces divertissements qui servent de prétexte à « entrées » et à exhibitions et qui, aux origines

mêmes de notre théâtre lyrique, mêlaient le chant aux danses et, sous bien des rapports, se rapprochaient par leur diversité et leur ordonnance des revues à grand spectacle de nos music-halls. Ici, point de mythes ni de mystères: rien que le plaisir des yeux et de l'oreille. Diane est en son château, et tandis qu'elle tient conseil, la cour se divertit en attendant qu'elle paraisse: dames et seigneurs chantent, jouent au volant, à la balle, font des armes. Diane arrive et donne audience. Une ambassade vénitienne lui fait hommage d'un livre magnifiquement illustré; des Boyards apportent des fourrures; des seigneurs espagnols amènent de belles captives Incas, parées comme les oiseaux des îles qu'elles portent à leurs poings; un marchand d'orviétan vante ses onguents... Toutes ces « entrées » sont naturellement prétextes à danses. Mais Diane, lasse sans doute de cette longue audience, saisit l'arc dont lui ont fait présent les Incas et improvise un divertissement mythologique: Diane chasseresse poursuit deux faons, figurés par deux de ses suivantes. Au loin d'ailleurs, sonnent des trompes; des piqueurs tenant en laisse des lévriers entrent bientôt, précédant le Roi, qui revient de la chasse...

Au second tableau, Diane, au lever du jour, vient baigner son corps dans la rosée. Le Roi surprend sa danse solitaire et le couple amoureux s'éloigne sous les ombrages.

Le décor change: nous sommes sur la place publique d'un grand port méditerranéen: la galère où vont s'embarquer les amants royaux est à quai. La ville est en liesse et les corporations défilent en dansant. Dans le cortège, paraissent des géants de carton figurant trois captifs barbaresques enturbannés à souhait. Les dames d'Arles, les guardians de la Camargue, se mêlent aux seigneurs et aux dames de la Cour. Paraissent le Roi et Diane qui, dansant une pavane, puis une gaillarde, gagnent la galère qui fait voile pour le pays des rêves...

La partition est délicieuse: le programme dit, modestement: musique de M. Jacques Ibert, d'après des airs et danceries du XVIe siècle. L'auteur, en effet, incorpore à son ouvrage le délicieux *Il est bel et bon* de Passerau, que chantent les dames de la cour en attendant Diane; le second tableau s'ouvre par l'adorable *Réveil des Oiseaux* de Jannequin; au troisième tableau, des danses populaires. Mais que ces emprunts

au riche trésor musical de notre Renaissance sont admirablement sertis dans la propre musique de M. Jacques Ibert! Comme elle sonne français! Depuis la fanfare qui sert de prélude jusqu'au dernier accord, tous ces airs, toute cette polyphonie vocale ou instrumentale, toutes ces danses composent le tableau sonore le plus chatoyant, le plus aimable et aussi le plus joliment œuvré qui se puisse imaginer. Le dernier tableau, avec la fête populaire et les deux danses royales est d'une magnifique couleur; mais le deuxième, avec les rappels des chants des oiseaux, mais l'entrée des Incas au premier, ne lui cèdent point, et s'il me fallait dire ce que je préfère dans ces pages, je ne pourrais qu'avouer mon embarras.

Les décors du premier et du troisième tableau, les costumes établis d'après les maquettes de M. Alexandre Benois sont éblouissants. La chorégraphie de M. Michel Fokine est merveilleusement variée: elle groupe, autour de Mme Ida Rubinstein, qui est Diane elle-même, M. Wiltzak en Henri II, Mmes Chollar, Severn, Tikhonova, Gueneva, Polouchine, Nikitina, MM. Baur, Wladimiroff, Leister, Karnakowski... Mmes Renée Mahé, Bachillat, MM. Chastenet, Froumenty, les chœurs de l'Opéra, l'orchestre sous la direction très habile de M. Cloez, ont droit aux plus vifs éloges.

C'est aussi M. Fokine qui a établi la chorégraphie de **la Valse,** de M. Maurice Ravel: et c'est autour du couple Lui et Elle, Mme Rubinstein et M. Wiltzak, toute la grâce souple et onduleuse de la danse viennoise, toute la volupté délicate de la Valse, dans un décor rouge et or de M. Benois.

Je suis allé, à trois reprises, réentendre **Don Juan.** Il m'est agréable de confirmer tout le bien que j'ai dit des représentations données à l'Opéra. Même j'ajouterai que l'interprétation m'a paru meilleure encore qu'au premier jour. Quel merveilleux ensemble, digne de cette admirable musique! M. Bruno Walter a été remplacé, un soir, au pupitre, par M. Abravanel, qui avait dirigé les répétitions du chef-d'œuvre. L'occasion est bonne pour rendre un juste hommage à ce chef excellent et qui, par la finesse et l'autorité de sa direction, est parvenu à suppléer, à la satisfaction des juges les plus difficiles, le Mozartien éminent qu'est M. Bruno Walter.

§

A Strasbourg, un jeune compositeur, M. Ernest Bour, élève de M. Scherchen, vient d'organiser avec Frédéric Adam des auditions de musique de chambre contemporaine, sous le nom de **Groupe de Mai.** Le même programme sera exécuté deux fois le même jour et pour le même public, une première fois l'après-midi sous forme de répétition de travail, conçue de manière à démontrer, à l'aide de causeries, les lois particulières à chaque œuvre. Des partitions en nombre suffisant seront mises à la disposition des auditeurs. La seconde audition, en soirée, sera précédée d'une conférence d'ordre plus général. Le programme du premier concert, donné le 14 mai, était composé des deux *Danses pour harpe et cordes* de Debussy, de la *Sonatine* pour flûte de Jacques Ibert, des deux *Idylles* d'Albert Roussel, de l'*Introduction et allegro* de Ravel, des *Chansons populaires* et de la deuxième *Rhapsodie pour violon et piano* de Bela Bartok.

A Genève, MM. Jean Binet, André de Blonay, Henri Brolliet, André Marescotti ont fondé le **Carillon,** pour faire connaître des ouvrages de musique de chambre contemporaine. Six concerts ont été donnés depuis octobre dernier, et ont fait entendre des œuvres de Ravel, Albert Roussel, Caplet, Strawinsky, Fauré, Hindemith, Bartok, Martinu, Alban Berg, Jacques Ibert, Dupérier. Le *Triton* parisien a été d'un bon exemple: on constate un peu partout parmi les jeunes un mouvement fort intéressant pour la résurrection de la musique de chambre.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Salons des Artistes français et de la Société Nationale.

Si l'on admet les prétentions et les théories du groupe qui compose le noyau principal, le centre d'attraction, l'âme collective du Salon des Artistes français, l'utilité principale de ce Salon, c'est de servir les intérêts du grand art, d'abord parce qu'il en perpétue la tradition et parce qu'il donne les moyens, la place de le faire connaître au public et la facilité de le récompenser. La médaille d'honneur obtenue par quelque grande décoration mène un triomphateur à l'Ins-

titut, ce qui lui donne le droit à peu près permanent à la commande d'Etat qui seule peut permettre la grande tentative, la création de la grande page qui immortalise, de la décoration murale ou du plafond de salle des fêtes ou de musée. Il est arrivé que, la sélection de l'Institut étant faible, la grande page, le chef-d'œuvre (dans le sens du compagnonnage artisanal) a été la page qui ridiculise : témoin cette pauvre suite de plafonds qui vieillit au Musée du Louvre, à côté de la triomphante décoration de Delacroix. Il y a ces temps-ci quelque chose de changé dans la filière des commandes et l'attribution des grands efforts, c'est que l'Institut s'est un peu modifié. L'élection de quelques triomphateurs qui ont méprisé la filière des médailles rend la puissance du groupe des Romains, des anciens Prix de Rome, moins effective. Mais le changement n'est pas encore bien profond. Ce sont encore les vieilles habitudes qui jouent, et vu la lenteur nécessaire de l'exécution des œuvres, ce sont des commandes antérieures à ce perfectionnement relatif que l'on append actuellement aux parois du Grand-Palais, ce qui fait que le but de ce groupe d'artistes, qui forme le noyau des Artistes français, d'embellir nos Palais Nationaux de façon décisive, n'est pas encore atteint. Il semble que ce groupe puissant et maître des événements éprouve de temps en temps le désir de se recueillir et de se contrôler ou de s'admirer dans une rétrospective qu'il crée ou provoque. Il y a, en ce moment, une tentative de ce genre à la Galerie de la Gazette des Beaux-Arts. C'est la réunion des meilleures toiles ou des toiles représentatives des meilleurs artistes qui aient honoré le Salon de 1880 à 1900. Cette exposition n'est pas officielle. Néanmoins, elle est préfacée par Paul Chabas, le président des Artistes français, ce qui démontre qu'elle est faite selon l'esprit de la nouvelle élite, du nouveau bureau et du nouveau jury de la Société des Artistes français. Pourtant, il n'y eut qu'une de ces rétrospectives où l'on put observer complètement les comportements et l'état d'esprit de cette élite, c'est la Rétrospective organisée par le jury et son délégué Fernand Sabatté, dans le grand salon du Salon, il y a trois ans. On y voyait que la Société, sans cesser de s'admirer, s'était contrôlée,

car, outre que des peintres tenus sur la lisière comme Gustave Moreau, Fantin-Latour, Manet y tenaient les meilleures places, on s'enorgueillissait d'autres peintres, jadis exilés, qui avaient été reçus par hasard, une pauvre fois, ou qui, refusés, avaient profité d'une charité, d'un repêchage, Monet, Cézanne, Renoir; ce qui démontre surtout que les nouveaux initiateurs du Salon des A. F. ont reconnu et très sincèrement les torts moraux et esthétiques de leurs prédécesseurs. Mais cela irait-il jusqu'à éviter présentement leurs erreurs? Je le crois. Le Salon des A. F. est actuellement très accueillant. Je ne pense pas qu'une tentative nouvelle et hardie serait écartée par le jury de ce moment. Mais les anciens avaient créé contre l'art neuf une telle digue que le courant a dévié et que le fleuve coule ailleurs. La Société nationale qui permet aux nouvelles rétrospectives de salon Raffaelli et Breslau n'a pas eu les mêmes duretés, mais issue d'une sécession provoquée par d'injustes refus, elle a perdu de son importance pour avoir voulu constituer son jury en tribunal trop sévère. De tout ceci il résulte que le Salon des A. F. ne représente plus ses anciennes tendances, que l'accoutumance créée par les prédécesseurs l'empêche de prendre la figure que son élite nouvelle voudrait lui donner et que la Société Nationale présente les cadres d'une sélection insuffisamment remplie pour paraître effective.

Parmi les tableaux de grand format et de haute ambition, signalons tout d'abord le panneau d'Emile Aubry destiné à la salle du Souvenir à la mairie du V[e] arrondissement. C'est naturellement un hommage aux morts de la guerre. Une mère tient sur ses genoux, en offrande douloureuse, son fils tué. Comme des piliers vers un ciel gris reposant sur un paysage de deuil aux arbres étêtés et rompus, deux poilus, l'un en capote et pantalon rouge du début de la guerre, un en bleu horizon, se dressent en impassibles témoins. Autour, des groupes de pleureuses aux fins profils. La toile est très ordonnée. L'hiératisme d'Aubry, qu'avait un peu allongé l'esthétique de Biliotey et Dupas, est revenu à un vérisme plus salutaire et plus vivant. L'œuvre est noble de conception et d'exécution. Il y a, dans le style d'Aubry, de la nouveauté.

Chagrinerai-je M. Bergès en lui disant que ses harmonies

colorées procèdent trop de celles d'Henri-Martin? Je ne le crois pas. Il y a là plutôt un hommage qu'une imitation. Le paysage agreste d'idylle sicilienne est large, un peu trop large pour les personnages qui y dialoguent selon l'accent de Théocrite. Ils sont plus poussés à la rudesse qu'à la joliesse, ce n'est pas de l'antique fignolé, ni mièvre. L'œuvre incitera les étudiants de la Faculté de Toulouse à aimer la poésie grecque dans ses savoureuses familiarités.

J'aurais voulu ne donner que des éloges à Gustave Pierre. C'est un artiste volontaire mais évolutif. Il m'eût été agréable de mettre son *Retour des Champs* de cette année à côté de son *Homère chez les bergers* d'il y a deux ans. Gustave Pierre est réfléchi. Il a voulu peindre son tableau de cette année dans des tonalités qui cadrent aux blancheurs bises du mur de pierre. Il a donc éteint son jeu d'harmonies jusqu'à la grisaille et ses groupes bien dessinés ne se diversifient pas dans l'éclat.

Mais il y a, au Salon, quelques tentatives de grandes toiles agrestes et modernistes. D'abord le *Soleil d'hiver* de Paul-Michel Dupuy, avec des skieurs et des fillettes en manteau rouge sous la sobre lumière pâle d'un soleil qui laisse tomber sur la neige quelques fléchettes d'argent. Le *Printemps* de Montézin enfouit, dans une montée frêle et touffue semée de fleurs des champs, de jolies figures d'un charme un peu indistinct, d'une notation certainement véridique. Grun fait un gros effort avec la sortie de la messe dans un village normand. L'affluence est bien notée. C'est plein de portraits où l'allure des modèles est certainement notée avec autant de justesse que leurs visages. Cette nombreuse figuration se meut très à l'aise. La toile est agréable à regarder.

Si la toile de Narbonne s'appelait le « viol », on ne pourrait que l'admirer. Mais le peintre l'intitule *Adam et Eve*. Le premier couple de la légende sacrée a droit à plus de verticalité.

Les Orientalistes participent à la grande peinture décorative. On a convié à l'ornement mural du Cercle naval de Toulon, Du Gardier et Fouqueray. Du Gardier a coutume de noter prestigieusement le paysage africain, de Suez et Port-Saïd à Madagascar. Il est le bon peintre des grands paque-

bots blancs glissant sur la mer, et il sait les peindre, arrivés en rade et fleuris d'une foule multicolore de marchandes aux éventaires éclatants. Son grand carton mural est plein de l'air du large et ses grands arbres peuplent bien le rivage. Fouqueray a résumé les roses et les rouges des costumes annamites ou hindous, en beau groupe, sous un ciel bleu lapis implacable.

Pougheon a un bon carton de tapisserie, *les Captives*, dont on peut voir l'exécution par la manufacture d'Aubusson, aux Artistes Décorateurs.

Des portraits. Celui d'une cantatrice portugaise par Guillonnet dans un décor floral, mi-jardin, mi-théâtre fort bien aménagé en arceaux sombres qui font valoir la sobre élégance de la silhouette de son modèle et l'éclat joyeux du visage. Dans un de ses portraits blanc et noir ravivés, il donne un beau portrait du peintre Ivan Cerf. Les figures d'étudiants et d'étudiantes que Devambez met en vrac sur sa toile n'ont que peu de charme, mais son portrait de Paul Léon est exact et d'élégante allure. Clément Serveau a deux portraits de femmes d'une très belle ligne simple et d'un modelé puissant. Stoskopf a ces mêmes qualités de netteté et de vigueur dans sa belle image de vieille Alsacienne. Lavery maintient sa gloire avec un beau portrait de femme. D'Eves, un solide aspect de gentleman anglais. De P. Albert Laurens un élégant portrait féminin. De Jules Cayron un Maurice Donnay lustré, calamistré, blanchâtre, banalisé. D'Etcheverry une belle image de *Femme aux dahlias*. De Fougerat un vigoureux portrait du président Wattine. Umbricht a fait le portrait du conseiller Prince en robe rouge et la raideur n'en empêche point l'exactitude. De Montassier, un beau portrait.

Marcel Baschet a peint M. Albert Lebrun et c'est une bonne effigie, méditative sans raideur. Paul Chabas a un bon portrait de femme. Capliez anime un groupe d'enfants allègres autour du grand-père dont c'est la fête. Le portrait que Mlle Augusta de Bourgade nous présente est établi avec une savante sobriété. Aux dessins, Cahen-Michel expose deux très délicats portraits de fillettes.

Parmi les orientalistes Paul-Elie Dubois, dont les terrasses d'Alger sont notées avec une rare souplesse de modulations.

La *Palmeraie* de Bascoulés étend comme en une large tapisserie les cavaliers et les feuillages d'une oasis chaudement éclairée. C'est dans la brume matinale près de l'Atlas et sous un ciel gris que Moréteau groupe ses Mokazénis. Mme Drouet-Réveillaud donne un balcon sur le patio d'une belle maison de Fez, une corbeille souriante de jeunes femmes et une cour de *Médersa* solitaire et imprégnée de recueillement. Dabadie décrit des paysages du Maroc.

Notons Canicionni, Bouchaud, Mlle Ackein, Marius de Buzon. Dabat est un artiste des plus curieux, sinon inquiet, au moins très divers, qui conçoit ses personnages comme des éléments de tapisserie, ce qui n'est pas déraisonnable, étant donné la lumière d'Algérie. Tantôt il semble reculer ses personnages dans la légende ou le conte arabe, tantôt il les modernise d'un déhanchement. On aimerait qu'une exposition particulière permît de suivre l'évolution de Dabat dans son art d'orientaliste, depuis les danseuses si fortement modelées du début jusqu'à ses pages décoratives actuelles. La présentation de cette évolution en expliquerait les raisons. En tout cas, l'originalité de cet art, à ce moment de sa manière, s'impose.

Décor de Provence. Blanche Camus toujours aussi délicate harmoniste, Van Maldère toujours vigoureux. Montagné avec sa jolie réunion de jeunes femmes dans le paysage du Comtat, sous des ombrages agréables. Denis-Valvérane campe sous le large soleil d'une fin de matinée à la plage une baigneuse drapée dans son peignoir, éclatante et sculpturale.

Les paysages: Le *Terre-plein sur la vallée* de Victor Charreton est une des pages les plus curieuses de ce peintre. C'est toujours le même art profond d'harmoniste disposant une féerie d'après les éléments que lui tend le lexique de la nature. Des correspondances, de finesse précieuse, s'établissent entre l'emperlement de reflets de cette pelouse de neige et la tapisserie à brins très fins que déroule largement l'horizon, et l'air à travers les branches le rosit très légèrement. Une autre toile montre un coin de jardin incendié de sa corbeille de fleurs pourpres et jaunes.

Cahen-Michel note le beau paysage de *Larchant* avec son puissant relief, cimé de son église au milieu des prés verts

et des routes roses. Grosjean peint largement le Jura, où Graux trouve aussi le thème de notations spacieuses. Foreau encadre une sortie d'écoliers d'un paysage de neige. Gosselin fixe des horizons délicats de Seine-et-Marne. Fernand-Maillaud rend toute la beauté du travail rural et toute la sérénité des haltes qui le coupent. Ses deux tableaux de moisson s'imprégnent d'une pénétrante émotion naturiste. C'est comme un chant grave aux harmonies profondes. Jules Adler a de frais paysages normands, des printemps doux et des herbages aux verts précieux. Mais il demeure fidèle au décor parisien avec son meilleur envoi de cette année, une idylle au boulevard extérieur, de très aimable lumière adoucie. C'est un bon peintre de Paris que Cornil et qui fait miroiter sur le sol gris la symphonie des lumières boulevardières au carrefour Drouot, en reflets très vivants. Mme Pironin décrit avec un joli charme le pays de Ploumanach.

De Giess un nu. Louis Tinayre dépeint une réception du roi et de la reine des Belges à l'hôtel de ville. Roger Schardner, dans un portrait d'homme, fait preuve de bon dessin et de forte analyse physionomique. Corlin donne un bon portrait du chanteur Singher en costume d'Oreste. La ferme de Suzanne Masse a de jolies qualités. Suzanne Ody progresse avec un nu frais et nacré. Mme Schœngrun ordonne avec talent de somptueuses natures mortes. Des pages de belle intimité de Hugues, la *Toilette de la Barque* de P.-L. Lecomte. Rigaud a un intérieur d'église spacieux parmi les grands piliers de pierre, un autre dont la solitude s'éclaire d'un jeu de soleil dans de beaux vitraux.

Emile Domergue célèbre en beaux rythmes de chairs nues près du miroir de l'eau l'*Après-midi d'un faune*. Les moissonneurs de Regagnon, peintre pourtant de valeur, semblent lourds et tassés. Fernier campe robustement sa vache montbéliarde. Renault-Fernand modèle des baigneuses et évoque le paysage de Sainte-Anne-la-Palud. Finez décrit un départ animé et coloré de vendangeurs. Signalons la jolie tête parmi un rideau de roses de Louis Ridel, l'aimable rêveuse de Mme Inglessi, le paysage de l'île Saint-Louis de Mlle Hélène Pélissier, les oiseaux tués de Van Looy, un noble intérieur de vieil hôtel à Aix-en-Provence, bien interprété dans sa

muette solennité par Paul Urtin; le paysage de Mme Trabucco; le beau *La Rochelle* d'André Delauzières; un marché à Vevey, très vivant et ensoleillé, d'Olga Slom; les fleurs de Mme Prévost-Roqueplan, celles de Clémence Burdeau.

§

LA PEINTURE A LA SOCIÉTÉ NATIONALE. — L'œuvre la plus complète et la plus émouvante, parmi ces deux Salons dans l'ordre de la peinture décorative, c'est celle de Jaulmes, destinée au foyer du théâtre de Carcassonne. Les *Porteuses d'offrandes* montent les degrés du temple, chargées de leurs corbeilles de fleurs et de fruits, dans une ascension à deux degrés qui s'arrête d'abord à un autel d'Apollon pour repartir vers le péristyle, d'un même mouvement souple et allongé, au moins suggéré comme tel par l'élancement et la courbe lente des belles formes nobles des offrantes. Dans ses lignes et dans ses couleurs, le tableau est conçu d'après certaines uniformités qu'Hodler eût classées comme dérivant du parallélisme, mais ici non en force, mais en cadences bien modulées. C'est un peu opéra, sans doute, mais de Gluck, et pour une décoration de théâtre, c'est en place. Jaulmes atteint ici l'apogée d'un art très personnel, qui songe à l'antique, sans oublier tout ce qu'il y a de vie bienheureuse sous le ciel bleu de notre Midi et de ressemblance entre nos paysages provençaux et ceux de l'Attique.

Je voudrais applaudir de même vigueur à l'effort de Marie-Jeanne Carpentier. Qu'elle soit une artiste de haute valeur, on n'en saurait douter. La variété de ses aptitudes, peintre, graveur, sculpteur, est connue. Ses ambitions sont très nobles. Sa parfaite connaissance du musée ne nuit pas à l'originalité de sa production. Pour la vigueur du talent, elle se classe parmi les femmes artistes près d'Adrienne Jouclard et d'Anna Bass. Le *camaïeu* de Marie-Jeanne Carpentier est une page puissante. Son premier défaut est littéraire. M.-J. Carpentier eût dû donner un titre à son tableau. Qu'il soit peint en camaïeu tout le monde le voit. Mais à quelle période de l'histoire ou de la légende emprunte-t-elle ces deux esclaves aux puissantes musculatures tournant la meule d'un effort résigné et continu sous les yeux de quelque chiourme, satrape

ou roi d'Orient, aux nobles traits réguliers à demi noyés d'ombre? A-t-elle songé à Samson, aux esclaves d'Hamilcar? Certainement nous sommes dans le sombre Orient de la légende. Cette chicane sur le titre (il faut avoir pitié du pauvre public mal armé pour deviner) n'empêche point de reconnaître la puissance de ce bel effort et d'en noter la sereine harmonie.

Gaston Balande entoure d'une foule marocaine la scène du Golgotha. L'immuabilité du vieil Orient lui permet ce modernisme. Ses crucifiés sont superbes dans cette foule très mouvementée.

Effort d'un tout autre genre, mais très curieux. C'est l'équipement de la salle O en salon particulier (un peu vaste) par Jean-Gabriel Domergue: c'est une idée toute naturelle que de montrer de la peinture en ordre appliqué, d'après la vie. Au lieu d'aligner les tableaux comme des soldats à une revue, Domergue dispose les siens, parmi les meubles de choix, comme chez un collectionneur avisé. Ce n'est pas une découverte mais il fallait réaliser l'arrangement. De beaux meubles de Pascau, des vitrines parmi lesquelles celle où le sculpteur François Bouffez expose ses épées d'académicien offertes à Maurice Denis et à Paul Jamot, des sculptures de Mme Odette Domergue, d'une élégance harmonieuse, accompagnent, dans un ensemble décoratif avenant, le champ de courses, les rendez-vous d'élégantes qu'enfante sans cesse le souple talent de J.-G. Domergue. On peut reprocher à Domergue une sorte d'unification du type de la joliesse moderne, à la fois frêle et cossu, mais il ne s'y conforme pas toujours et c'est un harmoniste remarquable. Il peint aussi les fleurs avec bonheur.

Autre effort spacieux, celui d'Inguimberty, qui synthétise pour nous une image du Tonkin, allusive, décorative, avec ses portraits bien venus d'indigènes à l'ombrelle. Très curieux documentaire synthétique, cela manque de flamme et d'accent. Sur ce thème d'orientalisme, ce sont les A. F. qui triomphent de la S. N. avec le grand panneau de Du Gardier.

La *Nativité* de Pinchon, où l'étable traditionnelle se transforme en grotte, avec son concours populeux et coloré, n'est pas sans qualités mais manque de relief. Parmi les grands

efforts, il faut placer un grand nu de Roger Casse. Le corps souple de la danseuse Colette Andréis est allongé de toute sa longueur, traité avec un souci complet de la ligne générale et de tout le détail nuancé des formes et de la carnation. Voilà qui classe tout à fait Roger Casse aux premiers rangs et c'est l'aboutissement du plus patient effort. Roger Casse flanque cette belle toile de deux portraits féminins très expressifs.

Sypiorski est aussi un très bon peintre de nus qu'il présente, ce qui est une haute qualité, irréprochablement construits et avec un sens profond de la beauté féminine. C'est aussi un portraitiste habile des minutes rares de la nature, des atmosphères délicatement éphémères, un bon paysagiste.

Marret nous dépeint, sympathiquement, le Christ et la Samaritaine. Mme Rieunier-Rouzaud nous présente un bon Samaritain, d'assez noble allure. Madrassi, au milieu de petits portraits pénétrants, nous montre les claires joies de l'été.

Yves Brayer, qui contient toutes les possibilités de la grande peinture, se borne cette année à de nombreux tableaux de chevalet. C'est un artiste très sensible que la vie pénètre par tous les pores. Tout intéresse sa jeune curiosité et, Prix de Rome, il nous a donné, par pièces assez importantes, tout un portrait détaillé de l'Italie moderne, de l'Italie fasciste. Il s'est souvenu de ses grandes toiles d'Espagne pour nous montrer un taureau dépecé par des bouchers, toile de qualité, mais qui n'a point l'âpreté sonore de son *Toro* écorché d'il y a trois ans. Yves Brayer a toutes les qualités d'un maître. Il est à souhaiter qu'une commande d'Etat lui permette de réaliser une grande œuvre.

Deluermoz, animalier de premier ordre, nous montre un superbe taureau et deux silhouettes de cavaliers, picador et cow-boy, étonnamment différenciés par le détail pittoresque de leur monte et de leur allure. Du beau travail.

Delétang anime de fantaisie, de beau rythme et de puissantes harmonies colorées ses aspects d'Espagne et les danses locales.

Paysages: Clémentine Ballot, des pages charmantes, villages provençaux en forme de bouquets cylindriques, nota-

tions de paisible soleil du Midi, détail d'Angles-sur-Anglin, en Bas-Poitou, dont elle a donné de belles images et qu'elle a incorporé au domaine de l'art comme Barbizon, Crozant ou les Martigues l'ont été par d'autres artistes. Jean Peské avec de beaux arbres et des aspects mélancoliques de la Vendée, très personnellement traduits. Zingg est un des maîtres de la neige et du labour. Alfred Smith est fidèle avec succès à son cher paysage de la Creuse, aux verts si frais. Raoul-Ulmann, technicien puissant et fin, pare d'authentique émotion un paysage de Bretagne. Veillet peint joliment Rolleboise. Paul Véra aquarellise des plages et des baigneuses de très forte exécution. Bertram est toujours nerveusement mouvementé. Claude Rameau est ému et large. Vauthrin montre des thoniers en Atlantique dans une belle lumière dorée. Raymond Kœnig, la Bretagne; Mathurin, la Touraine; Lépine, la Dordogne; de Hérain, le Maroc, aspects urbains. René Hanin présente avec sérieux et distinction des aspects de Saint-Malo et de Saint-Servan; Gobo, Venise; Alice Danneberg, les vieux quartiers de Boulogne-sur-Mer. Gabriel Belot peint de beaux arbres, Léopold Pascal la Bretagne. Paul Bret interprète précieusement les jeux de la lumière sur les belles lignes graves du paysage provençal de Comps. André Dauchez est depuis longtemps un fidèle de la Bretagne, dont il interprète toujours le paysage marin et les arborescences avec une sereine distinction. C'est aussi en Bretagne, dans les petits ports sans quais, où l'orée de la grande rue aboutit au rivage marin, par le pavage le plus fantaisiste, que Lassence trouve d'ingénieuses notations. Cadel est un bon peintre de l'Espagne.

Quelques artistes pratiquent le paysage animé de figures et on pourrait classer leurs œuvres parmi les tableaux de grande peinture décorative, mais le souci qu'ils ont d'incarner la synthèse, l'âme d'une région tente de les placer parmi les paysagistes les plus compréhensifs. Deux des tableaux les plus satisfaisants de cette exposition de la S. N. relèvent de cet ordre d'idées.

C'est un doux paysage de Touraine, des rives de Loire, qui encadre la ronde de belles nymphes qu'a imaginée Henry-Deziré, nous apportant un joli rêve de poète de la Renaissance, égayant son paysage des apparitions païennes qui s'y

mirent volontiers et qu'il imagine de toute sa tendresse. Louis Charlot est, comme André Chapuy, un grand peintre du Morvan. Il en pare le milieu verdoyant et sévère de pastoureaux et de bergères aux mantes à longs plis lourds et en définit ainsi l'accent simple et profond. Goulinat montre de très beaux paysages de Toscane, de pénétrante émotion.

Parmi les portraits, ceux de Mme Babaian sont de premier ordre avec la profonde tenue de leurs harmonies en mineur, le nimbe d'atmosphère dont elle encadre ses personnages, surtout le masque passionné de sa cantatrice personnifiant la Musique. On voit dans cette figure brûler la flamme de la passion esthétique. Le portrait du poète arménien Tchobanian est aussi de haute qualité. Kissling a un gracieux portrait de jeune fille en robe écossaise.

Raymond Woog peint largement le portrait du sculpteur Berthoud. De bons portraits d'H. de Beaumont. Notons la peinture de beau métier de Guirand de Scevola, le portrait rose et or de Glehn, les décorations de style si harmonieux d'Esther Dumas. Une Allemande, Mme Munzer, très moderniste, peint spirituellement une vieille dame à l'écoute. Gaston de Villers montre un bon portrait de jeune fille entourée de jolies tonalités de fleurs, imprécises et attrayantes. Ganesco montre des scènes sportives très librement mouvementées. Albert Guillaume note la vie des snobs avec une amusante cruauté. Waldraff, dans ses dessins d'un faire si particulier, représente la beauté montagneuse des Alpilles. Les mythologies du dessinateur Chadel, comme ses dessins réalistes d'animaux, témoignent d'une sereine puissance d'exécution.

§

LA SCULPTURE. — Aux Artistes français, Jean Boucher, avec son groupe *Mère et enfant*, un des épisodes du monument de Rennes, si stupidement ravagé par de prétendus particularistes bretons, et une tête et un torse de Christ d'expression poignante de détresse physique et de puissance intellectuelle parmi les détresses dernières de l'affreux supplice, œuvre d'un sculpteur qui, connaissant tout de la belle sculpture des époques de foi, y ajoute un rayon psychique d'esthétique moderne plus compréhensive et plus lyrique, donc magnifiante.

Niclausse prépare pour la pierre tombale du peintre Laurens une statue allongée, un gisant de grand style. Un buste de l'autre fils de Jean-Paul Laurens, P.-Albert Laurens, est particulièrement vivant.

Michelet montre une statue équestre du maréchal Foch destinée à la ville de Tarbes. La statue du maréchal est intéressante et le cheval bien modelé animé du bon mouvement. Bouchard sculpte le dessus de tombeau du cardinal Dubois. Proudzinski sculpte une belle fontaine monumentale. Dardé, dans son *Christ aux outrages*, affirme de belles qualités d'évocateur passionné. Sa figure de Christ est d'une poignante puissance d'expression. Benneteau a un joli projet de fontaine. Moreau-Vauthier donne une bonne statue de Haussmann. Notons parmi les jeunes Marius Petit, un tout jeune élève de Niclausse, avec une *Maternité* de très grand format, qui est une belle promesse d'avenir. Julien Rémy, Raphaël Deschamps, Séverac avec une belle statue, Loyau pour un tombeau, Pedretti pour sa Vénus. Bertola met tout son talent gracieux dans une belle statue, *L'Accueil et l'Offrande*. Séverac a une bonne statue de jeune femme. Des bustes: le peintre Marcel Baschet et M. René Fiquet, de l'heureuse exécution de Maillart. Benneteau donne une image juste du peintre Gaston Balande. Moncassin du peintre Montassier. Pourquet a modelé pour le Sud-Algérien le buste du capitaine de Bournazel. Cheng-Ho, un jeune Chinois, élève de Jean Boucher, nous montre d'excellents bustes.

A la Société Nationale, Desbois, avec un torse, maintient sa gloire de grand sculpteur. Berthoud fait preuve, notamment dans sa *Rieuse*, d'un sens aigu, spirituel et très plastique de la vie moderne. C'est d'un Parisien très averti en même temps que d'un très habile technicien. Sa notoriété déjà considérable doit s'accroître. Fix-Masseau, qui est aussi un bon peintre de fleurs et de natures mortes, donne un buste très vivant de Jules Adler. Mme Forain a exécuté avec piété un buste de J.-L. Forain. Mlle Claire Shéridan donne d'excellents portraits de Serge Lifar, du Mahatma Gandhi. Peu de grande sculpture à ce Salon. Popineau très bon styliste. Quilivic toujour robuste. Vallette a un bon buste d'enfant. De Monard,

remarquable animalier, a préféré cette année peindre les bêtes que les sculpter.

Il y a de bons graveurs à la Société Nationale. Chahine, Decaris, de Hérain, Jouas, Carlègle, Gabrielle Faure, Gusman. Aux A. F., Corabœuf: un portrait du cardinal Verdier, des images de J.-J. Dufour pour les *Chansons de Bilitis*, un *Calendal* du mistralien Denis-Valvérane, peintre-félibre et de valeur. Léandre nous montre un portrait d'Henry Detouche qui fut bon graveur et aussi l'ami de tous les écrivains et tous les artistes des générations de 1885 et 1890 et qui fut aussi un spirituel écrivain, un fervent disciple de Rops, qui racontait avec esprit ses entrevues avec ses confrères, avec ses amis de lettres et ses voyages de musée et de couleur locale à travers l'Europe. A ce moment, vers 1900, aller jusqu'en Transylvanie, c'était découvrir une contrée, des costumes, des coutumes, un paysage. Il manquait un bon portrait d'Henry Detouche. Léandre vient de le retrouver dans ses cartons et de nous le montrer.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée des Arts décoratifs: exposition des « Artistes français en Italie ». — Au Musée de sculpture comparée du Trocadéro et à la Sainte-Chapelle: exposition de « la Passion dans l'art français ». — Exposition d'art religieux à l'hôtel de Rohan. — Exposition de manuscrits enluminés au Musée Condé à Chantilly.

Deux expositions viennent de s'ouvrir, qui jusqu'à la fin de juillet feront le régal du public épris d'art et d'histoire.

L'une, au **Musée des Arts décoratifs,** due à l'initiative de notre confrère M. Jean-Louis Vaudoyer, et qui groupe près de neuf cents œuvres, peintures, aquarelles, dessins, sculptures, médailles et documents prêtés par nos grands musées parisiens et des collections particulières ou venus de province et de l'étranger, a pour sujet « les Artistes français en Italie de Poussin à Renoir ». La terre classique de beauté, qui exerça de tout temps sur les artistes de tous les pays un si prestigieux attrait, fut pour les nôtres, en particulier, le but d'incessants et fervents pèlerinages singulièrement féconds en heureux résultats. Un petit groupe formé par le sculpteur

Jean de Bologne, les peintres Callot, Du Pirre, Jacques Stella et le miniaturiste Vincent-Raymond de Lodève qui enlumina à Rome le *Psautier* du pape Paul III Farnèse, sert d'avant-garde aux maîtres du XVIIe siècle: Puget et surtout Poussin et Claude Lorrain, qu'un choix magnifique de peintures et de sépias montre s'abreuvant à longs traits à la vivifiante source romaine. Nous voudrions nous arrêter longuement devant ces nobles œuvres; le manque de place et l'abondance des richesses qu'on nous offre, et qui réclameraient des pages et des pages de commentaires, nous contraignent malheureusement à une revue des plus succinctes. A côté de ces chefs-d'œuvre on remarquera de belles toiles de Sébastien Bourdon, de Simon Vouet, du Valentin, de Gaspard Dughet, de La Hyre, de Francisque Millet. Après quoi, dans la salle qui suit, vient, suivant l'expression de M. Vaudoyer, la « troupe des voyageurs allègres et des flâneurs heureux » que sont les artistes du XVIIIe siècle; « jamais peut-être il n'y eut à Rome tant de Français peignant et dessinant ». Ce sont — pour ne citer que les principaux — Fragonard (représenté ici par sept belles toiles, dont les *Lavandières* des musées d'Amiens et de Rouen, le *Songe du mendiant,* le portrait de son compagnon l'abbé de Saint-Non, et par vingt et un de ses charmants dessins exécutés à la villa d'Este et dans les environs de Rome), Hubert Robert (avec *Houdon sculptant son « Saint Bruno »* et nombre de ces compositions, inspirées des monuments antiques, qu'on admira récemment à l'Orangerie), Nicolle, Suvée, Bouchardon, Jean Houel (gouaches d'après des ruines de temples et de théâtres antiques), Natoire, Lagrenée et Lethière, qui furent directeurs de l'Académie de France à Rome; Joseph Vernet, Subleyras, Vien, Mme Vigée-Lebrun; le sensible et exquis Valenciennes, précurseur de Corot; David, avec ses héros antiques (esquisse du *Serment des Horaces*); F.-X. Fabre, avec son portrait de la comtesse d'Albany; le baron Gros, avec son *Bonaparte au pont d'Arcole;* le baron Gérard, avec sa *Corinne au cap Misène* et les portraits de Canova, d'Eugène de Beauharnais et de sa femme; le baron Regnault, qui s'inspira pour son tableau des *Trois Grâces* d'un marbre antique de la Libreria de Sienne; et.; en sculpture, Pigalle avec son *Mercure;* Caffieri; Houdon avec son

célèbre *Ecorché;* Clodion; Chinard. — Les artistes du XIXe siècle occupent tout le grand hall du musée; il n'est pas trop vaste pour contenir la riche moisson, même réduite à ses éléments essentiels, rapportée par eux d'Italie. Rome, dans la première moitié du siècle dernier, leur inspira un amour presque religieux: M. Vaudoyer, dans sa préface, en cite des traits touchants. Deux grands noms dominent cette nombreuse assemblée: ceux d'Ingres et de Corot. Le premier est magnifiquement représenté par huit peintures (dont le portrait de M. Devillers, la « *Baigneuse* Valpinçon », *Auguste écoutant la lecture de l'Enéide, La Chapelle Sixtine*) et vingt-quatre dessins (portraits ou esquisses de compositions). Autour de lui, ses élèves: Janmot avec son beau portrait de Lacordaire, les deux Flandrin, Chassériau, — et ses prédécesseurs: Girodet avec son célèbre *Chateaubriand devant le Colisée,* le baron Guérin, Géricault avec deux *Courses de chevaux libres* et une copie des *Noces de Cana* de Véronèse; Paul Delaroche. Mais voici, occupant le centre de cette nef, le maître exquis entre tous, le délicieux, le divin Corot. On s'arrêtera longuement devant les trente-huit peintures, presque toutes célèbres, mais qu'on ne se lasse pas de revoir et de savourer, et les quelques dessins et gravures qui le représentent. Au voisinage du rayonnement qui émane de ces œuvres, celles des autres artistes paraissent soudain prosaïques et ternes; pourtant, il faudra admirer celles d'un Granet, d'un Bodinier, d'un Cabat, et l'on s'intéressera également aux compositions romantiques de Papety et de Léopold Robert, de même qu'au *Vendangeur* et au *Danseur napolitain* du sculpteur Duret, de semblable inspiration. Plus près de nous, les noms se font de plus en plus nombreux, mais c'est moins en pèlerins, comme aux siècles précédents, qu'en touristes que les artistes se rendent en Italie et, sauf quelques exceptions, comme la *Malaria* d'Hébert, le *Tibre* de Lanoue, les sculptures de Guillaume et de Carpeaux (dont on a réuni ici un choix intéressant), les œuvres qu'ils rapportent de ces rapides voyages ne sont guère, pour la plupart, que des notations. Cependant, dans cette réunion très nombreuse et très diverse, où le *Solférino* de Meissonier fait figure plutôt de document d'histoire que de document d'art, on remarquera les œuvres d'un Ravier, d'un Boudin, d'un Monet, d'un

Degas, d'un Manet, d'un Henri Rouart, d'un Ricard, d'un Bonnat, d'un Henner, d'un Harpignies, d'un Dulac, d'un Cottet, d'un René Ménard, d'un Georges Hugo, et cette *Baigneuse* de Renoir, peinte à Naples en 1881, et qui sert de conclusion à cette revue de l'influence de l'Italie sur nos artistes.

Des documents autographes d'écrivains célèbres: quittance de Rabelais au banquier Olivieri, *Lettres sur l'Italie* du président de Brosses, lettres (dont la célèbre épître à Fontanes) et *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, autographes de Lamartine, de Michelet, de P.-L. Courier, carnet de voyage en Italie de Renan, manuscrits d'Anatole France, de Barrès, etc., ainsi que des éditions rares de Rabelais (ses *Epistres* d'Italie), de Montaigne, de Stendhal et autres auteurs illustres, ajoutent encore à l'intérêt de ce bel ensemble.

§

Mais l'exposition qui marquera une date inoubliable dans les annales de la saison parisienne de 1934 est celle qui, sous le double patronage — marque d'union sacrée — du ministre de l'Education nationale et du cardinal-archevêque de Paris, a été organisée à l'occasion du 1900e anniversaire de la mort du Rédempteur, sur le thème de « la Passion du Christ dans l'art français ». Suggérée il y a quelques mois par un de nos confrères, M. Gaston Poulain, elle se proposait de grouper les chefs-d'œuvre les plus significatifs inspirés au cours de douze siècles à nos artistes par l'événement le plus considérable de l'histoire du monde, par le sujet le plus émouvant proposé à leur sensibilité: les souffrances et la mort du Christ, depuis l'Agonie au Jardin des Oliviers jusqu'à la Mise au Tombeau; vaste et magnifique programme qu'a su réaliser avec un rare bonheur, en dépit de la difficulté considérable du choix à opérer entre des milliers d'œuvres dispersées aux quatre coins de la France, de leur transport à Paris (il en est venu de trente-deux églises et de quarante musées) et de leur installation, l'érudit et l'homme de goût qu'est M. Paul Deschamps, directeur du **Musée de sculpture comparée** du Trocadéro, à qui doivent aller nos meilleurs remerciements.

C'est à la fois dans une partie de son musée et — grâce à

une heureuse suggestion de M. Paul Jamot — à la **Sainte-Chapelle,** destinée à abriter la Couronne d'épines, que se déroule cette manifestation. Elle porte sur plus de cinq cents œuvres de toute espèce et de toute technique: sculptures, peintures, tapisseries, manuscrits enluminés, émaux, objets d'orfèvrerie allant du IXe siècle à nos jours.

Dans le merveilleux reliquaire de pierre et de verre édifié par saint Louis sont groupées les grandes sculptures et les œuvres les plus précieuses. La chapelle basse abrite, exposés chronologiquement (en partant de la gauche), les manuscrits enluminés offrant des scènes de la Passion, choisis parmi les plus beaux de la Bibliothèque Nationale, de l'Arsenal, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève ou de nos bibliothèques provinciales: *Sacramentaire* dit de Metz (IXe s., Bibl. Nat.), *Sacramentaire* de saint Thierry (Xe s., Reims), *Missel d'Anchin* (XIIe s., Douai), *Missel de Saint-Waast* (XIIIe s., Arras), *Psautier* de saint Louis et de Blanche de Castille (XIIIe s., Arsenal), *Missel de Rouen* (XIIIe s., Rouen), *Missel de l'abbaye de Sainte-Geneviève* (XIVe s., Sainte-Geneviève), *Heures* dites d'Isabeau de Bavière (XIVe s., Bibl. Nat.), *Missel de Saint-Magloire* (XVe s., Bibl. Nat.), manuscrit enluminé par Hubert Cailleau du célèbre *Mystère* joué à Valenciennes en 1547, avec les figurations de la mise en scène (coll. du baron Henri de Rothschild, et réplique à la Bibliothèque Nationale), etc., etc. Les xylographies ou gravures sur métal coloriées des XIVe et XVe siècles, du plus savoureux accent (l'une, *Le Christ au Jardin des Oliviers,* est un exemplaire unique, de même que, plus loin, l'eau-forte de Callot, *La Condamnation de Jésus*) et des livres à gravures du XVIe siècle s'y ajoutent, ainsi qu'un polyptyque formé de vingt-quatre émaux peints, appartenant à l'église de Noroy (Oise). Enfin, dans l'abside, la touchante *Vierge de douleur* de Germain Pilon est venue, sous forme d'un moulage, reprendre la place qu'elle occupa jadis ici.

On va trouver, juste au-dessus, dans la chapelle haute, une autre œuvre, peut-être plus émouvante encore, inspirée par le même sujet à un artiste champenois anonyme du début du XVIe siècle: la *Pietà* de l'église de Bayel, dans l'Aube, et la même école a encore fourni ce pathétique *Christ attendant*

son supplice de l'église Saint-Nizier de Troyes, puis le grand *Christ en croix* en bois polychromé que possède l'humble église de Feuges (Aube), œuvre incomparable de noblesse, de vérité dans l'expression de la douleur résignée. A côté de ces trois chefs-d'œuvre on admirera la délicieuse *Sainte Madeleine* de Génicourt (Meuse; même siècle), une des Saintes Femmes de la *Mise au tombeau* de Villeneuve-l'Archevêque exposée au Trocadéro, la *Pâmoison de la Vierge* de Ligier Richier (église de Saint-Mihiel), l'impressionnant Christ en croix dit *« le Dévot Christ »* de la cathédrale de Perpignan, d'une rudesse sauvage qui trahit l'Espagne voisine et contraste de façon saisissante avec l'émotion contenue du *Christ* de Feuges qui lui fait face (1); puis, du siècle précédent, le *Christ* de Claus Sluter provenant du *Calvaire* qui surmontait le *« Puits des Prophètes »* dans la Chartreuse de Champmol, la belle *Tête de Christ*, bien connue, du Musée de Beauvais, un *Ecce Homo* en bois venu d'Ecouis (Eure); au fond de la chapelle, une grande *Croix triomphale*, de l'église de Saint-Thibault (Yonne); etc.

Voici maintenant d'autres merveilles: en orfèvrerie, le reliquaire de Pépin d'Aquitaine (IXe siècle) et celui du pape Pascal II (vers 1100) du trésor de Conques, une boîte d'*Evangéliaire* du XIe siècle du Musée du Louvre, une autre reliure d'*Evangéliaire* (XIVe siècle) venue du Cabinet des médailles; une croix-reliquaire du XIIIe siècle du trésor de Sens; plusieurs croix processionnelles des XVe et XVIe siècles appartenant à diverses églises, etc.; — parmi les ivoires, les inestimables reliures des deux *Evangéliaires* de Metz (IXe et Xe siècles) de la Bibliothèque Nationale et du Musée de Cluny; deux autres, d'époque carolingienne, venues de ce dernier musée et de la cathédrale de Narbonne; une crosse épiscopale (XIVe siècle) du trésor de la cathédrale de Metz; de nombreux diptyques ou plaquettes; — puis une abondante collection d'émaux champlevés ou peints allant du XIIe au XVIe siècle, venus du Louvre, du Cabinet des médailles, du musée de

(1) L'exposition fournit amplement matière à des confrontations de ce genre. Ceux qu'intéressent ces comparaisons si instructives pourront les continuer en lisant l'excellente brochure, abondamment illustrée, *Le Crucifix*, que Mlle C. Jéglot vient de publier (Bloud et Gay, éd.) et où se trouvent reproduits et commentés d'une âme fervente les chefs-d'œuvre inspirés aux artistes de tous les temps par le thème sacré.

Cluny, du musée de Nevers, de la cathédrale et du musée de Chartres, de l'église de Nantouillet, etc., dont il nous est malheureusement impossible de donner même l'énumération. — On admirera ensuite quelques petites peintures primitives de la collection de la comtesse Durrieu, la grande *Déposition de croix* de l'église de Nouans, provisoirement conservée au Louvre, le célèbre *Parement de Narbonne* du Louvre, la *Déposition de croix* en tapisserie du trésor de Sens, et enfin la merveilleuse chape brodée de saint Louis d'Anjou (XIIIe siècle), conservée dans l'église de Saint-Maximin (Var).

Au Trocadéro (entrée à l'extrémité de l'aile de Paris, avenue Albert de Mun) les sujets d'admiration ne sont pas moindres. On y est accueilli, dès l'escalier, par les précieux relevés, dus aux soins de l'administration des Monuments historiques et qu'on nous montra déjà en 1918 au Musée des Arts décoratifs, des anciennes peintures murales de nos églises. Sur le palier où l'on débouche et que domine un moulage du *Calvaire* de Pencran (Finistère) sont disposées, à droite et à gauche, sous trois tapisseries de la belle tenture de la *Grande Passion* d'Angers (XVe siècle) et cinq autres, appartenant à l'église Saint-Barnard de Romans, tissées d'après les mêmes cartons, des sculptures et des peintures qui complètent l'exposition de la Sainte-Chapelle et dont nous ne pouvons, ici encore, donner qu'un bref aperçu: chapiteaux sculptés du XIIe siècle provenant de l'église de la Daurade de Toulouse; *Christ en croix* polychromé (XIIe siècle) habillé suivant la tradition syrienne et venu de l'église de Llagonne (Pyrénées-Orientales); un autre *Christ en croix*, du même siècle, haut-relief en marbre de l'ancien tombeau de saint Lazare dans la cathédrale d'Autun; un autre, en bois, du XVe siècle, provenant de Moissac, où le bois de la Croix est un cep de vigne; la *Sainte Véronique* du XIVe siècle, de l'église d'Ecouis; la *Pâmoison de la Vierge* (même siècle) de l'église de Louviers; la *Vierge de pitié* et l'élégante *Sainte Madeleine* (fin du XVe siècle) de l'église Saint-Pierre de Montluçon; les *Têtes de Christ* (XVe et XVIe s.) du Louvre, ancienne coll. Gréau, du Musée d'Arras et de la Bibliothèque de Sélestat, si intensément expressives, celle de Ligier Richier (Louvre) et une autre anonyme, du XVIIe siècle (Grand Séminaire de Lille); le

moulage de la *Mise au tombeau* (XVIe s.) de Villeneuve-l'Archevêque, le retable en bois doré, aux multiples scènes, de Sérifontaine (Oise, XVIe s.); le moulage de deux hauts-reliefs de l'ancien jubé de l'église du Bourget-du-Lac (XIIIe s.); — en peinture, la petite *Vierge de pitié* de Malouel du Musée de Troyes et sa *Trinité avec le Christ de pitié* du Louvre; la *Crucifixion* de l'école de Jean Fouquet, de l'église de Loches; les toiles peintes du Musée de Reims qui servaient jadis de décors pour la représentation des Mystères, etc. Les œuvres des siècles suivants, en dépit des grands noms qui parfois les signent et de leur mérite, captiveront moins le visiteur: la science de la composition et la virtuosité technique ne suffisent pas à compenser l'absence d'émotion religieuse qui s'y remarque trop souvent. Mais il y a parmi elles de très belles œuvres : le *Christ* de Girardon de l'église de Saint-Remy de Troyes, le *Christ à Gethsémanie* de Falconet de l'église Saint-Roch et celui de Jouvenet de la cathédrale d'Orléans, le *Christ et sainte Véronique* de Le Sueur (Louvre); de nos jours, la *Tête de Christ* de Rude, les deux *Christ au Jardin des Oliviers* de Delacroix (église Saint-Paul-Saint-Louis et musée d'Amsterdam), les œuvres de Chassériau, de Puvis de Chavannes, de Carrière. Peu de choses aussi à admirer dans la petite salle réservée à nos contemporains, en dehors des sculptures de Bourdelle, de Bouchard, de Drivier, de Milleret et de Saupique, des peintures de Desvallières, de Rouault, de Maurice Denis, de Bisson, de Mme Peugniez, d'un beau dessin de Jean Gruyer, d'eaux-fortes de Forain.

On trouvera dans une salle voisine d'intéressants vitraux modernes de Barillet, Gruber, Gaudin, Hébert-Stevens, Mlle Reyre, puis, au rez-de-chaussée, une belle copie de l'admirable *Crucifixion* du XIIe siècle de la cathédrale de Poitiers, avec une collection de clichés positifs sur verre reproduisant les œuvres célèbres qu'on n'a pu faire venir et des bas-reliefs de Calvaires bretons; enfin, dans le vestibule, une très curieuse collection d'art populaire, images d'Epinal, statuettes, etc., sur les sujets de la Passion.

§

Une autre exposition d'art sacré a été organisée en même temps par l'Office général d'art religieux dans l'hôtel de

Rohan, 35, boulevard des Invalides. Elle ne comprend pas moins de 1.143 pièces qui tendent à montrer l'œuvre de rénovation poursuivie depuis quelques années dans tous les domaines de l'art religieux : architecture, sculpture, peinture, art appliqué, mobilier d'églises. De cette activité, dont M. Maurice Brillant, dans la préface du catalogue, trace un tableau instructif, les meilleurs résultats sont ici (mais noyés malheureusement dans une foule de productions quelconques) les œuvres signées de Rouault, Desvallières, Maurice Denis, Martin-Ferrières, Mme Peugniez, Mlle Odette Bourgain, Mlle Reyre, pour la peinture; Bourdelle, Joseph Bernard, Réal del Sarte, R. de Villiers, Drivier en sculpture; les éditions de l'Art catholique, les travaux des Ateliers d'art sacré; enfin, et surtout, — représentés par des maquettes et des photographies, — quantité d'édifices marqués de l'heureuse évolution accomplie depuis un demi-siècle en architecture et qui s'épanouit aujourd'hui en une magnifique floraison d'églises, dues à Dom Bellot, A. et G. Perret (dont on déplore que l'administration diocésaine de Paris n'ait pas eu l'intelligence d'accepter le superbe projet de basilique Sainte-Jeanne-d'Arc), J. et G. Barbier, Storez, Tournon, Marrast, Droz, etc., construites ou en construction à Paris, dans la région parisienne et dans les pays dévastés. C'est la partie la plus intéressante de l'exposition.

§

Annonçons, en terminant, la reprise par M. H. Malo, **bibliothécaire** du **Musée Condé** de Chantilly, de ses expositions trimestrielles. Il nous montre cette fois un choix d'admirables manuscrits à peintures du XIIIe au XVIe siècles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

L'Abbé G.-A. Simon: *L'Abbaye de Saint-Wandrille,* Laurens. — **Jean Bonnerot :** *Avallon,* idem. — Mémento.

Voici une intéressante étude de M. l'abbé G.-A. Simon sur **L'abbaye de Saint-Wandrille,** qui fut une des plus importantes du nord-ouest de la France. Son origine remonte à l'an 649. Plusieurs moines, dont Wandrille, choisirent, pour se fixer dans une riante et étroite vallée, les bords d'une fontaine au nom poétique de Fontenelle. La première église

bâtie par saint Wandrille était longue de 290 pieds et large de 37; elle était dédiée à saint Pierre. Bientôt, d'autres plus petites furent construites tout à côté, en l'honneur de saint Paul, de saint Laurent et de saint Pancrace. En 668, lorsque mourut saint Wandrille, le monastère était florissant. L'apogée de sa fortune territoriale peut être située au VIII[e] siècle, car il comptait des prieurés dans la province de Rouen, dans le Parisis, le Beauvaisis, la Bourgogne et même en Provence. Malheureusement, Charles Martel, pour récompenser ses favoris, commença à leur distribuer évêchés et abbayes, mesure néfaste qui préparait le règne de la Féodalité. En 867, le monastère n'était plus qu'une ruine déserte; le moine Maynard en obtint du duc Richard la propriété et réédifia une église et quelques bâtiments. Vers 1250, un violent incendie endommagea grandement l'abbaye. Pierre Mauviel et son successeur, Geoffroy de Noytot, en entreprirent activement la restauration dans ce style gothique dont on trouve encore tant de chefs-d'œuvre en Normandie. La guerre de Cent ans, puis les Huguenots en 1562, furent causes de bien des déprédations; mais le monastère ne fut définitivement ruiné qu'avec la Révolution. En 1894, quelques membres de la Congrégation de France reprirent possession de la vieille terre monastique, et, en 1898, Dom Joseph Pothier devint le soixante-dix-septième successeur de Wandrille. Fontenelle renaissait avec éclat, mais les moines en furent à nouveau chassés en 1901 et durent se réfugier en Belgique. Une partie de la bibliothèque qu'ils avaient reconstituée fut vendue en tas pour 25 ou 35 centimes la « rasière » (35 kgr.).

De l'église abbatiale il est demeuré principalement le bras nord du transept. Le chœur, que de récents travaux ont déblayé, était d'une ordonnance heureuse et conserve encore sur ses piliers ronds quelques traces de polychromie; au pourtour, des restes importants de ses chapelles ont subsisté. Près de l'église, le cloître, qui est demeuré debout, est sans conteste la partie la plus admirée de la vieille abbaye. Le lavabo date de la première Renaissance; c'est une œuvre délicate et très justement estimée. Nous indiquerons encore la salle du chapitre et le réfectoire. Une remarquable illustration hors texte agrémente le livre de M. l'abbé Simon.

Dans la même collection, « Les visites d'Art », on peut signaler aussi le petit volume de M. Jean Bonnerot sur **Avallon,** ancienne et paisible ville de Bourgogne, où le curieux rencontrera d'assez nombreux vestiges du passé. Sa situation en fit une forteresse dès le temps de l'occupation romaine. Vers 377, saint Martin, évêque de Tours, venu évangéliser la Bourgogne, détruisit les temples païens et sur leurs ruines fit élever des églises. Prise par les Sarrasins en 731, par les Normands en 843, la ville s'enferma dans une ceinture de tours et devint une place forte à l'extrémité de la province. Nous ne retracerons pas ici toute l'histoire de la cité, mais nous pouvons mentionner au moins qu'elle fut, en 1870, assiégée, bombardée par les Allemands, qui la livrèrent ensuite au pillage.

Parmi les édifices méritant d'être signalés, nous indiquerons l'hôtel de ville; Saint-Lazare qui, bien que restaurée, demeure une des plus intéressantes églises romanes de la région; Saint-Pierre, mais qui ne date que du XVe siècle; du même temps, l'ancien grenier à sel qui pouvait en contenir 9.800 mètres cubes. L'enceinte comportait autrefois dix-huit tours; il en est demeuré six, la promenade des remparts est très belle et permet de découvrir de superbes horizons. On y peut même apercevoir dans l'éloignement la Madeleine de Vézelay. Ces divers vestiges ne pourraient renseigner qu'imparfaitement sur l'histoire du lieu; on pourra s'y documenter utilement en visitant le musée et la bibliothèque.

Comme pour le précédent volume, l'illustration mérite surtout d'être mentionnée.

MÉMENTO. — *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a publié récemment, entre autres notices intéressantes, des dissertations sur la Vénus de Milo (que sont devenus ses bras?) la place Maubert et la rue Mouffetard, le château de Saint-Ouen, l'église Saint-Jean (faubourg Montmartre), etc.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La Fontaine et l'hygiène. — A première vue, le rapprochement de ces deux mots semble assez insolite. Parmi les auteurs du XVIIe siècle, qui dans l'ensemble ne se préoccupent guère d'hygiène, La Fontaine paraît bien être un de ceux qui

se soient le moins intéressés à cette question. Il ne faut pourtant jurer de rien; une lecture attentive de ses fables ouvre des horizons inattendus. On s'aperçoit vite qu'il a, au contraire, sur ce sujet, des opinions assez nettes et beaucoup plus près des nôtres que celles de la plupart de ses contemporains. Son jugement simple et direct lui fait écarter d'emblée toutes les simagrées et charlataneries dont on entourait à cette époque tout ce qui touchait à la médecine, toute cette mystique confuse qui rapprochait de la sorcellerie les sciences et les arts encore trop peu évolués.

Pourtant, rien de ce qui touche à la vie — et entre autres choses la santé — n'est resté étranger au grand fabuliste. Mais ce bon sens un peu narquois qui le caractérise et son indépendance d'esprit lui font porter des jugements dégagés de tous les préjugés de son siècle, quand il aborde cette question.

Il n'est pas besoin d'aller bien loin dans son œuvre pour découvrir certaines règles d'hygiène qui font loi aujourd'hui, mais qui étaient fort probablement beaucoup plus contestées, sinon inconnues, sous le règne de Louis XIV.

> Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?

dit à l'agneau le loup, cet animal si délicat, qui, comme Alfred de Musset, n'aimait pas qu'un autre bût dans son verre, petit ou grand.

Ce à quoi l'agneau répond, avec raison, qu'il est peu probable que des miasmes malsains remontent le courant d'une rivière, — logique qui d'ailleurs ne parvient pas à lui sauver la vie.

Cependant, La Fontaine ne semble pas tenir spécialement à cette théorie, si chère aux hygiénistes modernes. La fable du *Renard et la Cigogne* prouverait, au contraire, qu'il admettait l'usage de faire manger dans un même plat des gens de famille et même de race différentes. Et pourtant l'admettait-il vraiment? La cigogne n'a pas pu manger chez le renard, ni le renard chez la cigogne. Et cette fable, ainsi que beaucoup d'autres, semble bien, en fin de compte, soutenir ce principe essentiel qu'à chaque tempérament convient une nourriture, voire un genre de vie adapté. Le pot de terre le savait bien, qui ne voulait pas accompagner le pot de fer.

Car il lui fallait si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris serait cause.

Que ne persista-t-il dans cette sage résolution! Mais les êtres agissent rarement comme ils raisonnent; c'est même déjà beaucoup quand ils raisonnent juste.

La goutte et l'araignée donnent un autre exemple de cette théorie de l'adaptation au milieu que La Fontaine a découverte bien avant Darwin. Cette fable, particulièrement instructive sur le point qui nous occupe, donne en outre de précieux conseils sur la manière de soigner la goutte. Je ne sais s'ils ont été ratifiés par la Faculté; c'est peu probable, car la morale de l'histoire prouve que la goutte avait bien tort de craindre les médecins. Ces conseils trop sages ne sont guère d'accord avec l'esprit médical du XVII[e] siècle, et La Fontaine le savait bien. Et s'il n'a pas voué, comme Molière, une haine tenace et sans merci aux disciples d'Hippocrate, il ne leur épargne pourtant pas quelques coups de patte bien appliqués. Entre bien d'autres fables, celle des *Médecins* résume son opinion d'une manière aussi brève qu'expressive, que les personnages du docteur Tant-Pis comme du docteur Tant-Mieux ont immortalisée.

L'un disait : Il est mort, je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

Mais, pour l'hygiène, c'est une autre affaire. La prévoyance est à la base même de l'hygiène.

« Mieux vaut prévenir que guérir », est la grande devise des hygiénistes, et La Fontaine a prêché la prévoyance dans la plupart de ses fables. C'est certainement un des principes qui lui tenaient le plus au cœur, et c'est à peu près ce que répond la Fourmi à la pauvre Cigale, et aussi à la Mouche, dans une fable moins connue.

Et vous mourrez de faim, de froid et de misère
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.

La Fontaine n'a pas dédaigné non plus de donner son opinion sur des parties accessoires de l'hygiène, moins graves et plus futiles. Perrette, ne portait-elle pas, pour faire du

footing, « cotillon court et souliers plats » ? Est-ce autrement qu'on s'habille aujourd'hui pour marcher? Malheureusement, cette jeune personne n'avait pas au point de vue mental la même saine hygiène qu'au point de vue physique. Elle se perdait dans ces rêveries dangereuses que les psychiatres réprouvent, et le cours de ses réflexions indique une tendance à la mégalomanie. Comme chaque fable comporte une morale, mal lui en prit, car elle cassa son pot au lait. Rien de tel comme des accidents de ce genre pour ramener sur la terre un esprit qui a trop tendance à s'en éloigner. Le bon La Fontaine ne l'ignorait pas, pas plus qu'il n'ignorait la supériorité d'un genre de vie sain sur tous les remèdes du monde, — et l'impuissance des médecins une fois que le mal est là. Il a puisé dans son seul jugement des vérités que de plus savants ont mis des siècles à découvrir — et les a énoncées avec sa simplicité coutumière, sans appuyer. Il faut les bien chercher si on veut les trouver. Mais que ne trouverait-on pas dans une œuvre aussi ample et aussi variée, cette

Ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers,

dans laquelle aucun côté de la nature n'a été négligé?

MARCIANE HEROLD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La hausse des valeurs littéraires belges. — Charles d'Ydervalle: *Enfances en Flandre*, Nouvelle Société d'Editions. — Hubert Krains: *Au cœur des Blés*, Thone, Liége. — Maurice des Ombiaux: *Liége à la France*, Editions de Belgique. — Les écrivains disparus: Fernand Neuray, Justin Sauvenier. — Mémento.

Cette fin de saison nous vaut une moisson de livres plus abondante encore que de coutume, et ce n'est pas moi qui célébrerai cette abondance, car je pense l'avoir dit ici même : on publie trop et trop facilement en Belgique. Barbons s'obstinant à perpétuer les balbutiements des premiers âges, adolescents primaires que rien ne prédestine aux lettre, sinon leur irritabilité, employés de commerce et de banque en rupture de comptoir: tel est l'étiage de la couche littéraire subalterne. Le cadre de cette armée est fourni par des instituteurs. Les universitaires se consacrent relativement peu à la littérature pure. S'ils écrivent, c'est de politique ou de science

qu'ils traitent surtout. Et je sais telle revue, d'ailleurs estimable, où, sur trente-cinq collaborateurs habituels, il n'en est pas plus de six ou sept qui aient atteint ou dépassé le pont-aux-ânes de l'enseignement secondaire gréco-latin. Dieu me garde de donner dans la superstition du mandarinat! Force m'est de constater cependant que tous les bons écrivains français du XIXe siècle, à une dizaine d'exception près, avaient reçu une solide formation humaniste. De plus, la majorité d'entre eux sortaient de milieux bourgeois ou patriciens. Cette proportion est renversée en Belgique; les classes dirigeantes ne sont pas dépourvues de culture, mais témoignent de peu de goût pour le métier d'écrivain. Ce discrédit fâcheux provient sans doute d'un certain pragmatisme propre au Belge bien né, d'un certain souci britannique du *cant;* sans doute aussi que l'éducation religieuse n'y est pas étrangère: l'Eglise et l'imagination ne font pas très bon ménage. Peut-être enfin que le voisinage de plusieurs littératures germaniques entre pour quelque chose dans cette humilité des vocations et des sujets littéraires. Les lettres allemandes et scandinaves sont très près du peuple; la littérature néerlandaise est petite bourgeoise, la flamande est tout à fait prolétarienne... Mais la française est grande dame et, si parfois elle se paie le luxe d'admettre un rustre en sabots, elle a généralement rejeté le demi-lettré à manches de lustrine. Il y a trop de ces manches de lustrine dans la littérature belge, et j'y vois une des causes de son retentissement réduit.

C'est pourquoi j'ai lu avec un plaisir tout particulier le volume d'Essais que vient de publier M. Charles d'Ydewalle, **Enfances en Flandres:** car ce livre est d'un universitaire et d'un homme du monde en même temps. J'appelle de ce nom les personnes qui ont des cousins châtelains dans le Poitou, des amis qui chassent le renard dans le Yorkshire et un oncle un peu original qui passe les hivers à Florence, parce qu'il aime l'Arno. M. Charles d'Ydewalle est avocat et journaliste, mais ne pratique, du journalisme, que la forme littéraire. Il excelle dans le portrait, le traite durement, tout en ombres et lumières, non pas précisément en ironiste, mais avec une espèce de verve cassante et agressive qui n'est qu'à lui, et dont je suis — que l'on me pardonne de comparer si

haut! — bien empêché de retrouver l'accent si je ne remonte à Saint-Simon. *Enfances en Flandre* — ce sont les mémoires d'un jeune aristocrate de trente-cinq ans, qui s'est frotté à tous et à tout, qui possède un sens divinatoire des complexes sociaux, et peint son époque et son milieu sans apporter à cette tâche de haine ni de tendresse, mais aussi sans pitié. On est frappé, à le lire, de l'extraordinaire influence de la discipline catholique sur les jeunes Belges de naissance noble. On ne l'est pas moins du caractère architectural et, si j'ose ainsi dire, structural de ce catholicisme, de qui l'esprit évangélique semble absent. L'individualisme violent qui se dégage de ces pages — mépris des hommes, amour des bêtes, des arbres et du sol — aptitude étonnante à la pénétration psychologique, goût des généralisations quelquefois imprudentes — tout cela sans doute forme un ensemble de traits qui ne doit point surprendre, lorsqu'il s'agit d'un gentilhomme écrivant en tant que tel. Mais ce qui étonne davantage, c'est que ces traits si caractérisés se puissent retrouver intacts, à deux siècles de distance, tels qu'ils s'accusaient, par exemple, chez un La Rochefoucauld, ou encore, en moins amer, chez un Vauvenargues. A ceux qui veulent connaître, par leur sommet, les deux Flandres, celle de Bruges et celle de Gand, je ne puis que conseiller la lecture du livre de M. d'Yderwalle. Il y trouveront l'anecdote, l'atmosphère, des aperçus étincelants, et notamment, — c'est au lecteur français que ceci s'adresse en particulier, — de savoureuses pages sur les rapports des classes dirigeantes de Flandre française à Flandre belge. Ils y découvriront aussi, dans le tohu-bohu d'une prose ficelée quelquefois à la diable, cette chose qui chez nous fait l'effet d'une si grande merveille: un style.

Abondance d'écrits, en cette fin de saison, écrivais-je tantôt. Mais j'eusse dû me hâter d'ajouter: qualité exceptionnelle. Ce jugement prendrait plus de valeur encore s'il m'était loisible de parler dans cette chronique de deux ouvrages publiés par des Belges depuis un mois à peine, *Ténèbres*, de M. Robert Poulet, et *Marie des Pauvres*, de Pierre Hubermont: je ne le puis, ces ouvrages, édités à Paris, ne ressortissant pas à mon cadre. Aussi est-ce au beau roman terrien de M. Hubert Krains, **Au Cœur des Blés,** que je voudrais m'arrêter un instant. Je ne puis le faire sans une émotion poignante, car à

l'instant où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre, avec toute la Belgique, la mort tragique de M. Krains, broyé par le train encore en marche d'où il était hâtivement sauté lors d'un retour de Liége où l'avait appelé une cérémonie littéraire. Ainsi périt Verhaeren. Ainsi disparaît, à soixante-douze ans, frappé dans l'exercice de ses fonctions de président de l'Association des Ecrivains, un des chefs de file du roman belge, dont les lecteurs du *Mercure* avaient pu apprécier la collaboration. Académicien, ancien haut fonctionnaire, chargé d'ans et d'honneurs, Hubert Krains était la bonté, la simplicité mêmes. Et nul ne poussa plus loin les scrupules, la conscience dans le métier. Il était Hesbignon, c'est-à-dire natif d'un riche plateau agricole sis à l'ouest de Liége et qui fait chez nous figure d'une Beauce où la culture serait plus morcelée; ainsi il fut amené à peindre les humbles et les terriens: il leur avait jadis consacré son chef-d'œuvre, *Le Pain Noir,* qui fut avec le cœur de François Remy, d'Edmond Glesener, l'un des maîtres livres de l'âme wallonne. *Au cœur des Blés,* c'est une très simple histoire, très simplement dite, dans une forme dépouillée et presque janséniste qui ne laisse pas de produire un effet d'autant plus pénétrant: une famille de petits fermiers s'est si complètement asservie à la terre et au gain, que peu à peu toutes les passions de la chair et du cœur ont paru s'exclure de cette équipe familiale, composée d'une génération de frères et sœurs, restés célibataires par discipline agricole. Mais l'amour, irrésistible, descelle ce bloc laborieux. Libertinage chez l'un, regrets romantiques chez un autre, « grrrande passion avec rupture et départ vers la ville, chez le troisième... » Le diable est venu, qui rompt la musique des fléaux battant l'aire. Lorsque reviendra Bernard, celui des frères qui, quinquagénaire, a réclamé ses sous, pour s'établir à Liége avec une fille folle, on verra surgir sur le seuil l'aînée des sœurs, Lalie, la conservatrice du patrimoine, qui chassera dans la nuit d'hiver son cadet ruiné, trahi et repentant; et Bernard ira se musser dans une meule, à laquelle il mettra le feu, et dans laquelle il périra carbonisé.

Impitoyable récit, qui vaut par sa sobriété, sa puissance d'évocation, et la sensibilité contenue du narrateur.

M. Maurice des Ombiaux, dans **Liége à la France,** a ro-

mancé l'histoire de la Révolution Liégeoise, de celle qui, avec les armées de Jourdan, aboutit à chasser le dernier prince évêque, Mgr de Méan, plus tard archevêque de Malines sous le régime hollandais. Il l'a fait avec bonne humeur, avec malice, avec ce don de conter qui donne tant de charme au *Joyau de la Mître* et aux *Contes d'Entre Sambre et Meuse.* Cet aimable livre divertira les amateurs de petite histoire: ils regretteront seulement que M. des Ombiaux ait placé dans la bouche d'artistes et de sculpteurs liégeois de la fin du XVIIIe siècle des doctrines assurément judicieuses, mais dont le cours doit être fixé cinquante ans plus tard.

Ce n'est pas d'Hubert Krains seulement que sont en deuil les lettres belges:

Fernand Neuray n'est plus. Sa mort est une grande perte pour les lettres, parce que le journal qu'il dirigeait, la *Nation belge,* faisait sous son impulsion une très large part aux écrivains et à l'esthétique, et que lui-même y rédigeait d'admirables articles polémiques.

Elève de l'historien Godefroid Kurth, il avait publié, en 1930, une biographie très remarquable de ce savant; on lui devait quelques essais ou se retrouvait sa verve de journaliste; mais ce qu'il laisse surtout comme exemple, c'est la leçon d'un directeur de quotidien qui veut que, chez lui, tout soit impeccablement écrit et solidement pensé, par contraste avec le laisser-aller et l'avilissement de la presse à gros tirage.

Tandis que disparaissait Neuray au seuil de la vieillesse, Anvers a vu s'en aller, lui aussi, le charmant **Justin Sauvenier,** également journaliste, mais avant tout romancier et critique. Sauvenier avait publié un roman qui valait par son frémissement, un peu naïf, peut-être, mais plein de promesses, *Une femme s'en alla;* on lui devait également une biographie très étudiée d'André Maurois. Il meurt à la tâche, tout jeune encore.

MÉMENTO. — José Camby: *Rike Schaffel* (Moorlhamers). Une pantagruélique fantaisie qui se déroule ès pays de Brabant. — Adrienne Revelaro: *Paysages, poèmes.* Editions Terres Latines. — Hélas! On ne devrait, en 1934, publier des poèmes que si l'on est assuré d'avoir du génie, au minimum.

ED. EWBANK.

LETTRES ANGLAISES

Le rêve des poètes. — A. E. Housman: *The Name and Nature of Poetry*, Cambridge University Press. — Humbert Wolfe: *Romantic and Unromantic Poetry*, Arrowsmith. — G. Laurence Groom: *Grecian Nocturne*, The Scholartis Press. — Une Exposition d'Art Britannique. — Roger Fry: *Reflections on British Painting*, Faber.

Notre époque se prétend « moderne », et elle s'en enorgueillit. Si l'on y réfléchit, il semble bien qu'il n'y ait pas de quoi. Mais on a perdu l'habitude de réfléchir, et rares sont ceux qui en éprouvent le besoin. La vie est une agitation sans répit aussi bien pour le physique que pour l'esprit. On se transporte sans utilité à des vitesses toujours plus grandes et plus dangereuses; on se met en communication instantanée avec les confins de la terre, et quelques minutes après qu'il s'est produit, l'événement le plus futile comme le plus grave est connu du monde entier. La vie tout entière s'est mécanisée; pour plus de profit, on a réduit le travail manuel. L'automatisme de la machine favorise le produit de l'or. A-t-il augmenté les loisirs de l'homme? A-t-il diminué ce que Pierre Hamp appelle « la peine des hommes »? A-t-il fait naître plus de bien-être, et mieux réparti les avantages et les plaisirs de vivre? Il serait plus que téméraire de l'affirmer.

Le cerveau de l'homme lui a permis d'acquérir des connaissances qu'il a appliquées dans tous les domaines de son activité; il a fait des découvertes qui l'entraînent à une allure sans cesse accélérée vers l'asservissement des forces matérielles. Il a inventé, et il invente d'heure en heure, les moyens de dominer la nature pour s'enrichir et se libérer de la malédiction du travail. Que lui manque-t-il pour que son œuvre soit bienfaisante, pour qu'il en résulte plus de bonheur pour la communauté des humains?

Que l'intelligence humaine ait atteint des résultats prodigieux, soit. Que la science ouvre à l'imagination des perspectives éblouissantes, vertigineuses, soit encore. Mais est-ce que tout cela ne porte pas en soi une malédiction originelle? L'effort humain est indéniablement merveilleux, mais — et c'est là qu'il semble frappé d'impuissance finale, — il s'accomplit dans l'incohérence, dans le désordre, dans la jalousie, l'envie, la cupidité, l'hostilité, la haine. Le spectacle du monde actuel dicte inéluctablement cette conclusion. Peut-

on imaginer pire confusion, un chaos plus total? Par ses prodigieuses applications de la science, l'intelligence transforme les conditions de l'existence, y rend possible des satisfactions de l'esprit et du cœur dont tous pourraient jouir; elle permet de concevoir la disparition de la misère, de la souffrance, des maux dont les hommes sont pour eux-mêmes la cause, d'entrevoir un monde d'harmonie et de paix...

D'où vient à l'homme cette idée de l'âge d'or, du paradis terrestre?

N'est-ce là que **le rêve des poètes?** Les mythes religieux parlent d'un état paradisiaque et les religions se proposent de ramener l'homme à cet état de perfection individuelle et de bonheur commun. Les prières des croyants demandent à la divinité la force de se rapprocher de cet état. La prière, la méditation, c'est peut-être ce qui manque justement à l'homme soi-disant moderne, ce qui nous manque à tous. Le poète, le savant méditent, et c'est pourquoi certains poèmes sont des prières et certaines découvertes inspirent un respect religieux.

Mais l'homme qui ne prie ni ne médite ne comprend pas cette nécessité essentielle de « changer son cœur », s'il veut avancer sur le chemin de la perfection. L'anarchie du monde actuel résulte de ce conflit de l'intelligence et du cœur. Le développement du bien-être matériel, la transformation des conditions matérielles d'existence ne sont pas suivis à la même allure par une adaptation des conditions morales et spirituelles. Au contraire, celles-ci offrent à toute adaptation une résistance implacable, violente parfois, aveugle toujours. Que de faits ne pourrait-on citer? Que d'exemples ne pourrait-on donner?

Cependant, on ne peut croire que tout espoir soit vain, et que ces contradictions resteront inconciliables. Les hommes sont encore capables de mystique, de s'efforcer vers un idéal, et il demeure en ce monde des puissances spirituelles qui, au moment où tout semblera perdu, diront le mot, feront le signe qui rallieront pour un effort triomphant les forces de perfection.

Il y a cette foi chez les plus grands poètes. Vielé-Griffin l'exprime dans toute son œuvre, et Verhaeren atteste, dans un

des plus vigoureux poèmes des *Villes Tentaculaires,* je crois, que tant d'efforts unis à tant d'amour

> Ne peuvent pas ne pas faire qu'un jour
> Pour une autre équité les temps ne recommencent,
> Et que le levier d'or qui fait mouvoir les choses
> Ne les tourne vers les claires métamorphoses.

La poésie a au moins cette parenté avec la prière qu'elle est une élévation, une exaltation de l'âme, et cela dans la mesure où le rêve atteint à la vision. Mais ne cherchons pas à définir la poésie. Lorsque Matthew Arnold écrit qu'elle est « a criticism of life », il lui assigne des limites trop bornées, et c'était là sans doute l'idéal de son temps. Dans un essai sur **The Name and Nature of Poetry,** le poète A. E. Housman élude le danger:

> Il y a un an ou deux, dit-il, en commun avec d'autres, je reçus d'Amérique une requête me priant de définir la poésie. Je répondis que je ne le pouvais pas plus qu'un chien ratier ne pouvait définir un rat, mais qu'à mon avis nous la reconnaissons aux symptômes qu'elle suscite en nous.

Et, plus loin, il déclare qu'elle est « plus physique qu'intellectuelle », ce qui est bel et bien, mais somme toute, le sujet ne supporte pas la discussion, ainsi que le démontra jadis une fameuse polémique entre Paul Souday et l'abbé Bremond. Cependant, de tels débats ne sont pas sans utilité, et l'on trouvera profit à lire la dissertation dans laquelle Humbert Wolfe traite de la **Romantic and Unromantic Poetry.** Avec logique et clarté, il essaie de dégager la « théorie nouvelle » sur laquelle se base la révolte contre la « romantic poetry »; il y voit deux raisons qu'il dénomme: « l'obéissance à l'objet » et « la soumission au subconscient ». Il procède à son examen avec une louable impartialité et il soutient de citations appropriées ses jugements perspicaces et souvent finement spirituels.

Comme tout art, la poésie a sa technique que chaque poète assouplit et adapte à ce qu'il veut exprimer. Il le fait, vraisemblablement, d'une façon toute naturelle, en se soumettant au subconscient, comme l'indique Humbert Wolfe. La simple habileté technique peut n'aboutir qu'à de la versification,

mais nous reconnaissons la poésie aux émotions qu'elle provoque dans notre esprit et dans notre sensibilité. N'insistons pas sur ce truisme qui n'en demeure pas moins une vérité essentielle.

Nous serons capables d'apprécier une œuvre poétique selon que nos émotions répondront à celles du poète, et dans la mesure de notre émotivité, de la sincérité et de l'intensité avec laquelle le poète aura exprimé les siennes.

Dans les quelques pages qui préfacent son nouveau recueil de vers: **Grecian Nocturne,** G. Laurence Groom cite une lettre que lui écrivit George Moore, qui est un exemple frappant de cette réponse d'une sensibilité à une autre:

« Je ne me souviens pas d'avoir rencontré un poème comparable à Lovesickness. » Les premiers vers sont beaux et j'y reconnus le début d'un vrai poème, et je ne fus pas déçu. Un vers succédait à un autre, chacun meilleur que le précédent, et j'en vins au distique où vous décrivez le berger de tous les âges... You are in the forefront of poetry with that... « Lovesickness » va droit à mon cœur; le poème est remarquable par sa chute. Le dernier vers de la plupart des poèmes modernes déchoit dans quelque chose qui n'est plus que rime et cadence, mais vous achevez avec une idée qui revêt votre poème.

A l'appui de ce jugement, citons ces douze vers:

A fine flock is coming down the mountain-side led by a grey [belwether,
Their bells chime softly, silver and gold, now one, now altogether.
The fleecy sheep bleat mournfully, the goats skip from rock to [rock nimble and sly,
A moment they pause, heads up, waiting, shadows against the [noonday-sky.
Leaning hard on his crook the shepherd comes, old as the night and [day,
And as he comes I hear his voice singing, singing from a world [far away,
Remote as the unseen stars; his sunken eyes look out without [hope, without fear,
He has done with the joys and sorrows of life this many a year.
A sup of wine and bread, and sleep at the end of the day,
And a longer sleep at the end of life, where never a dream holds [sway.

Would I were as the old shepherd, deep, deep in the well of years,
Then should I have forgotten my love and my sorrow and have
[wept all my tears.

Quoi qu'en pense George Moore, il y a autre chose et plus qu'une idée dans le dernier vers; on y peut entendre, on y entend assurément le sanglot contenu d'une douleur inconsolée. Le poème est animé du regret poignant que laisse une tragédie personnelle à un cœur ardent, à une âme vibrante, « fire within and snow wihout ». Ce même regret voltige et se pose de strophe en strophe, et on l'entend de nouveau dans les quatrains de « In the Isles », en particulier. Parfois, il effleure de quelques mots un vers affligé, mais un espoir présent le dément aussitôt, avec une joie résignée. Sans doute, est-ce ce chagrin étouffé, cette résignation au sourire forcé qui a fait donner ce titre de *Grecian Nocturne* à ce recueil de parfaits poèmes, et le fait aussi qu'éprouvant « cette accablante oppression de la vie trop lourde pour être supportable, cette invincible aversion du monde qui vous écœure au delà de tout dire », le poète, après avoir erré par les Alpes, l'Italie, la Sicile, s'est réfugié en Grèce, « pays de l'éternelle jeunesse, contrée heureuse en dépit des siècles tragiques qu'elle a vécus ».

Maints poèmes de ce recueil décrivent les beautés du paysage, le pittoresque des populations, la splendeur de la mer et du ciel. Les dernières pages de la préface sont un hommage admirable à la Grèce éternelle, et prouvent que l'auteur écrit en prose avec un art non moins achevé.

§

Au début de cette année, les salles de Burlington House ont rassemblé une **Exposition d'Art Britannique,** comme, au cours de ces récentes années, on y avait rassemblé d'abord une exposition d'art italien, puis d'art français, dont ceux qui les ont visitées ont unanimement conservé un souvenir ébloui. Quel souvenir les visiteurs de l'exposition de cette année en garderont-ils? Par comparaison, ils ne pourront pas s'empêcher de penser que le patrimoine artistique de la France et de l'Italie est d'une variété, d'une richesse, d'une somptuosité qui éclipsent l'héritage artistique de l'Angleterre.

C'est peut-être là qu'il faut chercher la raison pour quoi il fut finalement décidé de ne pas transporter à Paris l'ensemble de ces toiles. Ces considérations ne sont aucunement dictées par un sentiment d'ordre patriotique. Si utile qu'il soit en d'autres domaines, le patriotisme n'a rien à voir en la circonstance. Comme le remarque judicieusement Mr Roger Fry, dans ses **Reflections on British Painting,** l'histoire de l'art et l'appréciation critique des œuvres d'art sont des sujets d'où les préoccupations patriotiques doivent être rigoureusement exclues.

L'affirmation que l'art n'a pas de patrie est un truisme banalisé au point que le plus novice des sphinx de mots croisés n'hésite pas à répondre « art » à la définition: « sans patrie ». Néanmoins, certaines contrées paraissent plus favorisées que d'autres quant au nombre de leurs grands artistes et quant à la signification et à la valeur de leurs œuvres d'art. Quelles qu'en soient les raisons, on ne saurait l'expliquer par une inspiration patriotique plus fervente.

Comment se fait-il que l'exposition d'art britannique de Burlington House n'ait pas donné au visiteur cette impression d'éblouissement qu'il garde des précédentes, l'italienne et la française? Mr Roger Fry reconnaît ce « suspicious fact », et il incrimine la prépondérance (qu'il qualifie d'*ominous*) du portrait sur tous les autres genres, l'absence de toutes tentatives sérieuses de compositions élaborées, une absence presque totale de nu, et l'absence presque également symptomatique de natures mortes.

De ces défauts, l'auteur se refuse à blâmer les artistes; il y voit plutôt un défaut de la culture anglaise dans son ensemble. Les classes dirigeantes qui seules jadis patronnaient l'art ont adopté vis-à-vis des arts visuels une attitude dédaigneuse et dénuée d'imagination, dit-il, de sorte que, pour l'ordinaire patron, l'artiste n'avait d'autre utilité que de satisfaire son ostentation, son désir de prestige, en donnant au monde l'image de son importante personne et de sa famille. Et si ce patron avait recours au peintre de paysage, c'était pour lui commander de reproduire sur la toile sa demeure ancestrale et les arbres centenaires de son park. Le souci topographique l'emportait sur le goût d'un beau site.

La passion pour une vision contemplative et désintéressée des choses étant absente chez les patrons de l'art, explique, pour Mr Roger Fry, cette pénurie de natures mortes dans la peinture anglaise. Pour peindre une nature morte, il faut que l'artiste s'absorbe dans les valeurs purement visuelles des objets au point qu'il y trouve la seule raison d'être de son œuvre.

Il est heureux que cette exposition rétrospective d'art anglais ait eu lieu, ne serait-ce que pour avoir provoqué ces nettes et franches *Reflections on British Painting*. Comme le remarque non sans malice Mr Roger Fry, nous sommes à une époque où la liberté d'exprimer des opinions se voit bâillonner dans maintes contrées, et non seulement les opinions politiques, mais les jugements individuels sur la production littéraire et artistique; on impose à la critique de nouveaux canons, et l'histoire même doit plier les faits à des doctrines féroces. Récemment, un savant anglais, qui est une autorité sur les civilisations primitives, devait prendre part à un congrès tenu en Allemagne. En l'invitant à y faire une communication, les organisateurs le priaient d'avoir bien présent à l'esprit que le congrès avait pour but de répandre *urbi et orbi* le fait que tout grand art en ce monde est d'origine germanique. Encore qu'il serait sûr de faire plaisir à une certaine quantité de sots, Mr Roger Fry prévient que son livre ne démontrera pas, et pour cause, que la Grande-Bretagne a été l'un des centres de rayonnement artistique de ce monde, ni que, de par leur race et leur culture, les Britanniques sont particulièrement doués en ce qui concerne les arts visuels. En sculpture, pas un nom anglais ne vient immédiatement à l'esprit.

Les arts ne vivent que par la libre critique, et c'est grâce à elle aussi que se renouvelle l'admiration pour les artistes et leurs œuvres. Le snobisme, c'est-à-dire la tendance à donner une valeur dogmatique à l'opinion admise une fois pour toutes d'une prétendue élite, n'a pas de plus redoutable ennemi que Mr Roger Fry. Il veut que chaque génération recrée par l'appréciation critique la signification des maîtres qui seraient « tués », dit-il, par une adoration sans discernement.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES JAPONAISES

Le roman du « réveil national ». — Mandchoukouo. — Esprit constructif. — Kenzo Kai: *Sakura no Kaori*, Tokyo. — Dr James A. B. Scherer: *Manchukuo, A bird's-eye view;* Hokuseido Press, Tokyo. — Bulletin de la Maison Fanco-Japonaise, Tokyo.

Durant les premières années qui suivirent la guerre européenne, le romancier nippon prêta l'oreille aux plaintes des salariés, de l'immense armée des cadres économiques. Alors, le roman devint « social », « prolétarien » et porta la marque de l'agitation, des inquiétudes de l'époque. Privé de la couleur de l'œuvre d'autrefois, qui dut sa vogue aux descriptions à la fois réalistes et élégantes des mœurs, des milieux traditionnels, il ne visait qu'à produire un effet pathétique, qui, d'ailleurs, n'opérait que sur une classe d'âmes.

La littérature sociale a-t-elle épuisé sa veine? Elle est, du moins, éclipsée par le roman du réveil national, né aux heures enthousiastes de l'intervention en Mandchourie et à Shanghai. Une nouvelle ère s'est alors ouverte. La race a été entraînée vers un destin dont elle mesure sans frémir la grandeur, car elle s'en croit digne. Bien des écrits romanesques traduisent cette confiance. On voit se dessiner, au milieu de l'ébranlement de l'extrême Asie, dans un monde chaotique, enténébré, l'acte sauveur — tel un trait de lumière — qu'inspire le génie nippon.

C'est sur les terres mandchoues-mongoles que le redressement s'opère.

Un grand Etat s'édifie au voisinage des îles nippones. Il s'édifie, comme le disait M. Hirota, ministre des affaires étrangères, dans son dernier discours à la Diète, « grâce aux efforts du régent Pou-Yi, de ses ministres, grâce aussi au concours du Japon ». A ce sommet du continent chinois, où tout n'est que confusion, une terre solide émerge. On y travaille avec ardeur. « Tâche constructive », aiment à dire les Japonais. La volonté de création, d'organisation, est la note dominante des écrits du jour... Combien d'ouvrages ont pour thème le « miracle japonais » en Mandchourie! Ils rappellent d'abord les exploits de l'armée dont le succès a rendu possible le travail dans la paix.

Des historiques sur la guerre de 1931-1932 circulent parmi

la classe moyenne et laborieuse. Ainsi que des recueils d'anecdotes édifiantes, de traits d'héroïsme.

L'un d'eux a été traduit en anglais: **Sakura no Kaori...** « L'odeur suave des cerisiers en fleurs ». Le chevalier répand son sang, comme le cerisier ses fleurs, dit le Bushidô. Sous le signe de l'arbre vénéré, M. Kengo Kai publie des historiettes qui illustrent le sentiment patriotique des Japonais, hommes et femmes de tout âge, aux jours d'épreuves. Jours qui ont eu leur récompense: la route est désormais ouverte et sûre dans l'immense contrée où s'accroche la péninsule coréenne.

Il serait fastidieux de citer les écrits destinés à aiguiller la curiosité du public vers le **Mandchoukouo.** Les auteurs s'étendent sur la naissance, la formation du nouvel état, montrent sa croissance rapide, laissent entrevoir un avenir prospère.

On insiste sur la volonté de Tokio de ménager l'indépendance du Mandchoukouo. Dans Sinking, la nouvelle capitale, les ministres du régent Pou-Yi gouvernent sans entrave, en conformité avec le principe de Wang Tao, la « voie du Ciel », dont le respect assure au peuple sécurité et paix.

Deux années ont suffi pour mettre debout l'édifice. Et voici son couronnement: le 1er mars, Pou-Yi, qui fut le dernier Fils du Ciel, dont le trône s'effondra dans le tourbillon de la révolution de 1911, a été sacré empereur. L'événement est d'importance. On peut prévoir que bien des écrivains japonais en diront la haute signification.

Quelques auteurs étrangers apportent leur concours aux éditeurs de Tokio qui ont entrepris de faire connaître l'œuvre de « reconstruction » dans le nord-est continental ainsi que le terrain sur lequel le travail se fait.

Le docteur James A. B. Scherer publie à Tokio un livre, **Mandchoukouo A bird's-eye view.** Coup d'œil rapide sans doute, mais combien pénétrant!

La politique extrême-orientale nippone se résume dans l'action entreprise en Mandchourie. On le voit bien en lisant l'article que M. Tanaka, ancien ambassadeur en U. R. S. S., vient de publier sur les relations nippo-américaines dans l'intéressante revue *Contemporary Japan*, publiée en langue anglaise par l'Association japonaise des affaires étrangères et dont la

lecture est indispensable à qui cherche à pénétrer la pensée politique nippone.

Les réalisations du nouvel Etat, notamment en ce qui concerne l'établissement d'une base financière stable pour sa vie économique, sont déjà remarquables. Il est inimaginable que les Américains, qui sont eux-mêmes un peuple de *constructeurs*, entravent la création d'un Etat sain là où prévalaient autrefois le désordre et l'anarchie. Les Etats-Unis et les autres puissances occidentales peuvent se permettre d'adopter une politique de « laissez faire » en Chine, parce que leurs intérêts y sont relativement minimes et ne mettent pas en jeu leur propre existence. Il n'est pas possible au Japon de partager ce détachement vis-à-vis d'un peuple voisin de 400 millions d'habitants. Si l'on doit, ainsi que certains Américains le prétendent, traiter la Chine comme un Etat stable, le gouvernement de Washington doit alors renoncer à l'extra-territorialité et autres privilèges dont jouissent actuellement ses nationaux, retirer ses troupes du territoire chinois, et, contrairement à ce qui s'est déjà produit, s'abstenir de recourir à la force armée pour la protection de la vie et des propriétés des citoyens américains. Mais si l'Amérique ne met pas en accord la pratique avec le principe de non-intervention qu'elle invoque vis-à-vis du Japon, c'est qu'elle veut simplement faire échec à notre pays. En tout cas, une politique visant à établir la paix, l'ordre et la stabilité en Extrême-Orient ne peut léser les intérêts américains...

Seul le Japon, parmi les nations asiatiques, a la puissance et le désir d'être l'élément stable de ce continent toujours en mouvement. Si l'Amérique choisit de coopérer avec lui, l'espoir de stabilité en Asie se précisera; sinon, l'insécurité et l'anarchie seront prolongées.

Créer de l'ordre, stabiliser, faire de la mise en valeur, implanter la civilisation sur un sol dévasté par des satrapes ignorants et cupides, tel est le but de la politique des nouveaux dirigeants Mandchous, appuyés par le Japon qui, possédant la science, l'expérience et la force, détient le secret de la paix.

Des écrivains de chez nous l'ont compris. « C'est la civilisation dans le progrès que le Japon s'efforce de développer chez lui, c'est la civilisation qu'il défend en Mandchourie, dans un territoire ouvert à tous, sans visée ambitieuse... » écrit le docteur Ch. Péchin, député de Paris, dans son opus-

cule *La Société des Nations contre le Japon.* » Le Japon, ajoute-t-il, est en Extrême-Orient une barrière vivante devant le bolchevisme menaçant ». Un auteur qui signe Polonius conclut comme le docteur Péchin: « Le Japon est l'allié naturel de la France et le défenseur de la civilisation en Extrême-Orient ». Et Polonius s'en prend à un journaliste féminin dont le parti pris antijaponais a obnubilé parfois le jugement.

Certes, les ouvrages inspirés par les événements ne sont pas la seule pâture intellectuelle! De même que toujours, le public s'intéresse aux sujets les plus divers, mais jamais, peut-être, il n'a éprouvé comme aujourd'hui le besoin de réunir autant d'éléments d'études.

Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter le tome III, n° 3-4, du **Bulletin de la Maison Franco-Japonaise de Tokio.** On y trouvera, établi par les soins de M. Haguenauer, un précieux répertoire de revues spécialisées. Au seul chapitre des Beaux-Arts, on compte 77 publications! Et 58 au chapitre de la littérature!

Les maisons d'édition sont très actives dans ce pays, écrit M. Haguenauer; une promenade dans le quartier des libraires à Kanda (Tokyo) suffit à donner une idée de la quantité des publications qui paraissent dans la capitale, mais ce n'est là qu'une faible partie de celles qui sont en circulation. Outre les quotidiens, les journaux, les illustrés, les magazines pour la jeunesse ou pour les femmes, et les revues pour le grand public comme celles de la Kôdansha, en plus des revues d'opinion comme le Kaizô ou le Chûokôron, de celles dites de « littérature prolétarienne », des périodiques à l'usage des écoliers ou des étudiants, et des publications destinées à faire connaître les langues ainsi que l'activité intellectuelle et économique des autres nations, en dehors aussi des Rapports, Year-books ou Bottins, il existe des *revues spécialisées*, des *collections*, mises en vente par souscription, et un grand nombre de *publications savantes* qu'on ne trouve pas toujours dans le commerce.

Le Japon est un foyer de lumières, le pays le plus cultivé de l'Extrême-Orient.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Tardieu : *L'Heure de la décision ;* E. Flammarion. — René Dupuis et Alex. Marc : *Jeune Europe;* Plon. — Heinrich Mann: *La Haine: histoire contemporaine d'Allemagne;* Gallimard. — Mémento.

Le livre de M. Tardieu, **L'Heure de la décision,** a fait sensation et le méritait: d'un bout à l'autre, on y admire le talent, l'étendue des connaissances et l'expérience de l'ancien président du Conseil, mais je dois avouer que si ses critiques me paraissent en général justes, ses propositions de réforme me paraissent moins heureuses.

M. Tardieu commence par poser comme axiome que « l'ensemble du régime représentatif a perdu la face » et que, « pour être entendu par la masse, mieux vaut ne pas être investi d'un mandat parlementaire ». Je crois que c'est une exagération évidente; le discrédit du régime représentatif est plus apparent que réel: ceux qui le déclarent discrédité sont les représentants des partis minoritaires (dont précisément M. Tardieu est le chef); ces partis ont à juste titre conscience qu'avec le suffrage universel, ils ne peuvent triompher que dans des cas exceptionnels (faillite, défaite, désordre, etc.); par suite, ils rêvent d'un changement d'organisation politique; de là, l'appui donné par les partis de droite à Mussolini et à Hitler; il n'a point empêché le second d'introduire le marteau et la faucille dans l'emblême allemand et le premier de pratiquer une politique analogue. M. Tardieu demande « la restauration de l'autorité »; je ne crois pas qu'elle ait, dans notre pays, cessé de se faire obéir; elle est seulement souvent négligente ou mal employée, ce qui contribue à faire prendre de mauvaises habitudes et de mauvaises manières à toutes les classes de la population. M. Tardieu reproche aux chambres d'avoir voté des augmentations de crédit: il propose de leur enlever le droit d'en proposer et de le réserver au gouvernement, mais celui-ci n'a-t-il pas, dans ces dernières années, maintes fois procédé à des élévations de traitement que rien ne justifiait (la plupart des chefs des administrations ont aujourd'hui des traitements dépassant plus de cinq fois les traitements correspondants de 1914) et à des nominations abusives qu'aucune considération électorale ne justifiait; le favoritisme fleurit sous tous les régimes; seule-

ment, on n'ose pas s'en plaindre tout haut sous les gouvernements autoritaires; contre la paresse et la négligence administratives, le remède est surtout dans la division de la surveillance, chaque administration devant être inspectée par un conseil de perfectionnement élu par (ou tout au moins représentant) les usagers; le droit de contrôle des Chambres sur les *dépenses* devrait de plus s'exercer par leurs commissions réunies, les Chambres votant simplement la répartition globale du produit des recettes entre les ministères: par exemple, les commissions de l'armée, du Sénat et de la Chambre réunies en une seule, répartiraient sans appel entre les chapitres du budget de la défense la somme qui lui aurait été attribuée; la répartition pourrait ainsi être discutée plus longuement et en meilleure connaissance de cause.

M. Tardieu préconise deux autres remèdes; le premier, le suffrage des femmes, ne peut apporter une amélioration que dans la législation des rapports sexuels (recherche de la paternité, peines à infliger au conjoint coupable et à son complice); quand au second, le referendum, c'est un moyen démagogique, justement condamné jusqu'ici par les théoriciens français qui ont toujours été d'accord pour distinguer le régime représentatif (gouvernement par les plus capables et les plus dignes) du gouvernement par la masse ignorante elle-même sans intermédiaire. M. Tardieu termine son livre en représentant les dangers que nous fait courir Hitler. Tout ce qu'il dit sur ce point est excellent, mais le remède n'est point dans des réformes législatives, mais dans la nomination du général le plus capable aux fonctions de généralissime. Je crois que M. Tardieu était premier ministre quand le sergent Maginot a confié ces fonctions au général Weygand; s'il s'est trompé comme jadis Napoléon III choisissant Lebœuf et Bazaine, Thiers choisissant Mac Mahon ou Messimy choisissant Joffre, il n'y a pas de recette constitutionnelle ou législative qui puisse y remédier.

Le livre de René Dupuis et Alex. Marc sur la **Jeune Europe** est dédié « à la mémoire d'Arnaud Dandieu, qui donna une orientation décisive à l'Ordre Nouveau ». J'ai connu Dandieu. C'était un jeune homme fort aimable, à la parole élégante, mais qui paraissait n'avoir qu'une idée: le « vieux

libéralisme » doit être condamné par ceux qui ont l'esprit cartésien. J'ai quelque peine à croire qu'il ait pu donner une « orientation décisive » au « groupe de l'Ordre Nouveau », ce groupe mystérieux dont le livre de MM. Dupuis et Marc a pour but de justifier l'existence en nous faisant connaître le mouvement des jeunes dans chaque pays d'Europe.

Dans tous les pays, une jeunesse turbulente, décidée, héroïque, dure, farouche se dresse et est en train de donner à l'Europe, dans le chaos, l'agitation, la violence et l'enthousiasme, une figure nouvelle. Et les hommes d'un certain âge de se demander si la France (cette France que trop d'étrangers et trop de Français, hélas! considéraient, les uns avec ironie et mépris, les autres avec un plaisir sadique, comme un pays de vieux) ne va pas, à son tour, secouer sa torpeur et se placer résolument sous le signe de la jeunesse... Il y a à l'heure actuelle deux Europes, la vieille, démocratique et parlementaire, et la nouvelle, celle de Lénine et de Staline, de Mussolini et de Hitler; dans la première, le divorce est de plus en plus accentué entre les équipes dirigeantes et l'élite de la jeunesse; dans la seconde, la jeunesse fait littéralement corps avec le régime... [Mais] les révolutions russe, italienne et allemande ont, jusqu'ici du moins, manqué leur but essentiel : *la libération de l'homme*... Elles n'ont fait que déplacer le problème et donner aux erreurs essentielles du régime qu'elles prétendaient remplacer des formes différentes... Il appartient à la jeune France et à la jeune Angleterre de crier cet « Ordre Nouveau », axé sur la primauté de la personne humaine... Pendant que tous les « pacifismes », naïfs ou cyniques, « idéalistes » ou intéressés, conduisent insensiblement l'humanité à un nouveau massacre, ce sont les jeunesses « non conformistes », les jeunesses révolutionnaires de l'Occident, qui incarnent le dernier espoir de la paix...

Comment « le groupe de l'Ordre Nouveau » veut-il réaliser ce miracle? Quel est son programme? Les auteurs ne le disent pas. Ils annoncent seulement qu' « à la conception sociale actuelle qui vise à supprimer tout intermédiaire entre les individus et l'Etat... la jeunesse oppose un système... qui favoriserait la formation des « petites sociétés » spontanées dont Bergson écrit dans son dernier livre qu'elles sont seules la mesure de l'homme ». C'est vague et renforce chez moi le sentiment que le « groupe de l'Ordre Nouveau » est composé

d'étudiants à opinions *éclectiques*, qui ne sont d'accord que sur un point: les élèves doivent remplacer les maîtres. On ne peut pas dire que ce soit une idée nouvelle.

M. Heinrich Mann, exilé allemand, nous explique par **la Haine** l'histoire contemporaine de l'Allemagne:

Ce qui a permis à l'Allemagne, dit-il, de devenir le pays de la haine, c'est bien le désarroi causé par la défaite, par le crime stupide de l'inflation, par la crise et le chômage. Qu'on ajoute l'orgueil national sans toutefois trop y insister. L'orgueil est intimement lié à la haine des Allemands de droite contre ceux de gauche, et sans cette haine, il serait douteux qu'il ait à ce degré dépassé la mesure. La République, bien que nationaliste à ses heures, avait compris pourtant qu'elle devait s'arranger de l'aspiration universelle à la paix, à l'entente, économique et morale. Elle n'y allait pas de son plein gré... et la bonne volonté ne suppléait pas au courage qui fit défaut... Les républicains gardaient une foi, routinière et bourgeoise, dans la légalité. C'est pourquoi ils ne réalisaient jamais tout ce que peut être la haine.

M. Heinrich Mann n'est point optimiste sur ce que nous préparent les maîtres actuels de l'Allemagne: « Tous les actes de l'hitlérisme parvenu au pouvoir ne prennent de signification qu'en vue d'une guerre future », dit-il. Il fait voir éloquemment le caractère odieux de la persécution contre les Israélites, que Hitler « prétend ne détester qu'en tant que marxistes ».

MÉMENTO. — Revues : *Berliner Monatshefte;* Berlin W 15, Quaderverlag (Mars 1934: analyse des documents russes du 23 juillet au 4 août 1914, formant le tome V de la publication; il n'y a guère de remarquable que : 1° l'ordre du chef d'état-major en date du 25, annonçant, comme conséquence du Conseil des ministres du même jour, que le Tsar « avait déclaré qu'il était nécessaire de soutenir la Serbie, même s'il fallait pour cela mobiliser et entreprendre des actes de guerre, mais toutefois pas avant que les troupes autrichiennes aient franchi la frontière serbe »; 2° un télégramme de Vienne du 28, annonçant la mobilisation de huit corps d'armée, celui publié sous le n° 47 du Livre Orange annonçait la mobilisation générale; rien n'est donc connu empêchant de croire que c'était une « falsification »; 3° un télégramme du chef d'état-major en date du 28, annonçant que le 30 juillet est fixé comme premier jour de la mobilisation générale et qu'un autre télégramme l'ordonnera;

4° un télégramme d'Izvolski du 3 août annonçant que la Belgique a déclaré à la France « qu'elle ne s'adresserait pas aux Puissances garantes pour être secourue, et ne demanderait pas à la France son aide militaire », d'où Alfred von Wegerer conclut que « les Belges n'ont pas, comme on l'a souvent admis jusqu'à présent, opté prématurément pour la France et l'Angleterre sur la base de conventions secrètes de 1914 ». — Dans un compte rendu de mon article du *Mercure* du 15 février 1934, on me reproche de n'avoir pas utilisé « les documents allemands »; j'en ai cité un p. 56; mais il n'y avait pas d'utilité à citer celui où Bethmann dit avoir déclaré à Szögyény : « Je m'attends à ce que Berchtold me prévienne *avant* de prendre des décisions mettant en jeu de la façon la plus sérieuse les intérêts vitaux de l'Allemagne »; j'ai en effet cité celui où Szögyény rapporte cette demande en ces termes : « Si cependant l'Autriche venait à être forcée d'intervenir activement, Bethmann priait Berchtold de l'en informer en temps voulu. » Ces deux textes sont absolument équivalents.

ÉMILE LALOY.

§

Abel Hermant: ***Mme de Krüdener, l'amie du tsar Alexandre Ier*** **(1764-1824); Hachette.**

Pourquoi M. Abel Hermant a-t-il trouvé nécessaire de nous raconter, après tant d'autres, la vie cahotée et déréglée de cette grande illuminée que fut **Madame de Krüdener?** C'est parce que, nous dit-il à la page 9 de son livre, « nous avons entretenu, durant de longues années, avec cette âme russe dont la sienne participe, un commerce... étroit, qui nous a initié à son mystère. » Voilà une explication qui nous surprend, car il nous a semblé toujours que le « commerce » qu'avait entretenu M. Hermant avec « l'âme russe » avait consisté principalement à s'en moquer, s'en gausser ou même la bafouer, à l'occasion. Aussi, nous ne pouvons que le féliciter si vraiment, au seuil de la vieillesse, il est revenu à de meilleurs sentiments envers cette âme russe, encore que, en lisant son livre, nous ne voyions pas qu'il se soit bien « initié à son mystère ». A vrai dire, M. Hermant s'est borné surtout à rassembler des témoignages des contemporains de la dame, Mme de Staël, Mme Récamier, Chateaubriand, et à étayer ses dires par des emprunts aux différentes biographies de Mme de Krüdener, tel par exemple que l'ouvrage

de Charles Eynard. Quant à son propre appoint, nous ne l'apercevons guère que dans des erreurs assez grossières et des omissions fâcheuses. Ces erreurs et ces omissions sont particulièrement nombreuses à la fin du volume, qui a tout l'air d'avoir été bâclé. Ainsi, à la page 193, M. Hermant écrit :

> Il (Alexandre) choisit... le 10 septembre, date anniversaire de sa naissance.

Or, l'empereur Alexandre Ier naquit le 12 (23) décembre 1777 à 10 h. 45 du matin. On dira, peut-être : c'est un *lapsus calami*. Oui ? Et ceci :

> L'empereur Alexandre serait devenu le starets Fédor Kouzmitch. Fédor mourut en 1844.

Fedor Kouzmitch n'apparut en Sibérie qu'en 1836 ; il mourut à Tomsk en 1864. Et encore ceci qui est une erreur grossière (page 219) :

> En 1933, lorsque le gouvernement des Soviets ordonna l'ouverture des cercueils... celui sur lequel était gravé le nom d'Alexandre Ier fut trouvé vide.

Voilà comment M. Hermant raconte l'histoire. En réalité, en 1933 réapparut dans une certaine presse étrangère la fable vieille de douze ans affirmant que le gouvernement des Soviets aurait fait procéder à l'ouverture des sarcophages contenant les restes des souverains russes inhumés dans la cathédrale de la forteresse Pierre et Paul. En admettant même qu'une chose pareille eût pu se produire en 1921, ce n'est rien connaître de l'U.R.S.S. que d'affirmer que cela se serait passé en 1933. Mais si l'histoire russe est pour M. Hermant « terra incognita », encore qu'il prétende être initié au mystère de l'âme russe, la géographie de la Russie est pour lui « terra incognitissima ». Ainsi il place (page 218), avec une désinvolture charmante, la ville de Taganrog dans la presqu'île de Tauride et écrit ceci :

> ...La petite ville de Taganrog, qui n'est pas trop éloignée de Karassou-Bazar, où Mme de Krüdener est morte.

« Pas trop éloignée », c'est une façon de parler : il y a 500 kilomètres à vol d'oiseau entre ces deux villes.

Mais laissons sur la conscience de M. Hermant toutes ces erreurs, encore qu'il y ait beaucoup à glaner de ce côté-là; venons à ses omissions. L'histoire des entretiens à Paris d'Alexandre avec Mme de Krüdener, au cours desquels fut rédigée la convention de la Sainte-Alliance, est écourtée au possible par notre auteur. Il cite, il est vrai, pour les illustrer, quelques historiettes plus ou moins authentiques, mais oublie de nous narrer la plus jolie, que nous raconte le baron Amable de Barante dans ses *Souvenirs:*

L'empereur Alexandre consentit à mettre M. de Metternich dans la confidence [au sujet de la Sainte Alliance] et redoubla de gracieusetés et de caresses pour obtenir son assentiment. Un jour, il l'engagea à dîner entre lui et Mme de Krüdener. « Nous serons absolument entre nous trois et un convive que vous ne devinerez sûrement pas. » M. de Metternich vit, en effet, quatre couverts sur la table, mais le quatrième convive n'arrivait point. Ce couvert avait été mis pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les dernières années de la vie de Mme de Krüdener, si instructives pourtant pour la connaissance de son caractère, sont quasiment escamotées par M. Hermant. Et il ne dit même pas un mot des très curieuses lettres que l'auteur de *Valérie* écrivit à Alexandre, après qu'elle eut été expulsée de Pétersbourg pour avoir plaidé la cause des Grecs révoltés. La dernière des lettres que Mme de Krüdener adressa au tsar, et à laquelle elle ne reçut jamais de réponse, s'achevait par les lignes suivantes:

Puissiez-vous vous relever plus grand que vous ne fûtes jamais, et suivre l'Epoux sous les étendards de la Croix, la voir placée sur l'église de Sainte-Sophie, adorer Jésus-Christ sur les marches de la mosquée, devenue le temple du Dieu vivant... voir le soleil de l'Orient éclairer votre front, et le soleil de tous les esprits régner en vous dans les murs de Constantinople après vous avoir fait reconquérir les Saints Lieux!... J'embrasse vos genoux, Sire, en vous priant de me pardonner tout ce qui a pu se mêler de moi dans cette lettre aussi...

Mme de Krüdener, slavophile avant la lettre, fut une femme dont la sensualité s'était réfugiée avec l'âge dans le mysticisme. C'était un sujet psychopathique qui eût enchanté un Freud.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Grenoble et Stendhal. — On a inauguré le 6 mai, sous la présidence du docteur Martin, maire de Grenoble, le musée consacré à Stendhal, manuscrits et iconographie, placé dans l'ancien bâtiment du Jeu de Paume, puis chapelle des Ursulines, devenu propriété de la ville, et dû aux soins de M. Louis Royer qui en est le conservateur particulier, de M. Henry Debraye, archiviste de Grenoble et érudit stendhalien, et de M. Andry-Farcy, conservateur des musées de la ville.

Grenoble a tué le veau gras en l'honneur de Stendhal. Le cas est curieux de ce reniement séculaire entre un citoyen illustre et sa ville natale.

Grenoble traite et règle avec à-propos, esprit, gentillesse et surtout générosité, une vieille animosité rurale, une question locale assez délicate. La ville ne s'embarrasse pas de coquetterie, et même ne serait pas loin de se frapper la poitrine, s'il le fallait, pour mieux fêter de tout cœur un émigré qui a tout de même bien gagné quelques titres à son indulgence, en lui donnant, après tout, légitimement quelque fierté.

Ses blasphèmes contre Grenoble furent pourtant assez mauvais; et ils sont impérissables. Du coup, on ne nous en voudra pas en Dauphiné si nous examinons un instant ce qu'ils valent en vérité.

Nous avons entendu le docteur Martin, le premier magistrat, signaler et accepter avec esprit, avec une franche et gracieuse justesse, en un aveu souriant et quelque peu propitiatoire, que le rayonnement stendhalien ne s'était pas produit en partant de Grenoble, mais que, bien au contraire, Grenoble ne l'avait guère reçu lui-même et ressenti que de la renommée venant des quatre coins du monde. Nous ne voyons en cela qu'un juste tribut, qu'une réparation du temps envers la ville de Grenoble, et qui oblige enfin Stendhal — et si déserteur qu'il ait eu le front de se montrer — à réintégrer, une fois pour toutes, le lieu que la postérité assigne justement aux héros comme le siège sacré de ses évocations : la place de leur naissance et des conditions initiales de leur formation.

Pour excuser autant que possible Stendhal, on a opposé, aux passages de ses écrits outrageants pour Grenoble, d'autres, où il marque son émotion au souvenir du ciel de son pays. Mais on s'aperçoit que si sa tendresse n'a point manqué aux panoramas de l'Isère, du Dauphiné, la rigueur douloureuse des impressions de sa première jeunesse a fait peser sur toute sa vie une répugnance insensée et tenace envers Grenoble.

Pourtant, les conditions premières qui ont formé, ou plutôt concouru à former un homme, ne sauraient être louées ou condamnées selon le point de vue, tout à fait négligeable pour nous, des désagréments ou des joies qu'il en a reçus, du ressentiment ou de la reconnaissance qui lui en sont restés, des imprécations ou des bénédictions qu'il leur a distribuées. Et peu nous importe s'il a été caressé ou roué par ses concitoyens, ni s'il les a goûtés ou condamnés.

D'ailleurs, sous sa plume même — en une formule d'une pauvreté désolante, — il laisse paraître, et bien trop à la vérité, combien sa haine de Grenoble avait peu de raisons :

Le jeune Beyle, écrit-il (1837) en parlant de lui-même, prit cette ville dans une horreur qui dura jusqu'à sa mort; c'est là qu'il a appris à connaître les hommes et leur bassesse.

Voilà, ma foi! un bien piètre grief, où un homme moins inconséquent, moins léger, aurait bien pu trouver motif à une gratitude des plus justifiées.

On voit que le reniement de Stendhal et ses invectives répétées sont dus au côté le moins solide de son caractère, celui où, franchement, il lui manque quelque chose. Rançon obligée, sans doute. S'il n'en avait pas été ainsi, son émouvant et plaisant génie en aurait été contrarié. Celui-ci tellement complexe, tout de grâce spirituelle, de sensibilité au fond mélancolique, d'intelligence fort compréhensive, mais bornée au jeu de l'escrime et des attouchements des sentiments et des mœurs, ne se souciait guère des sévérités, des tractations plus foncières de l'ordre moral, non plus que d'une trop asservissante discipline critique.

Chez lui, et dès son bas âge — toutes proportions réservées, — ce sont la sensualité et le sentiment qui le portent déjà, et qui, avec ce qui le contraint ou le heurte, et alors

par répulsion, déterminent ses jugements. Il fut bien le sujet exemplaire de cette inconséquence, à la vérité assez peu enviable et plutôt proprement féminine. Mais que dire là contre, s'il y a trouvé son étincelante et touchante séduction? Séduction manifeste, et sans doute incomparable; mais ses jugements pleins d'esprit sur les gens et les choses s'en trouvent au fond singulièrement altérés. Il faut modérer le crédit qu'on y donne, et n'oublier guère quelle part y eurent l'impression soudaine, la fantaisie et l'arbitraire. La révision, la contestation y sont nécessaires parfois, et justement, par exemple, en ce qui concerne ses invectives gratuites à Grenoble.

A tout prendre, c'est une belle revanche, une légitime réparation que la postérité apporte à la capitale du Dauphiné lorsqu'elle voit ses portes comme forcées, après plus d'un siècle d'exil, par la gloire exigeante de son fils illustre.

Nous voulons voir bien moins le retour de Stendhal et de son laurier dans sa mauvaise ville de Grenoble, selon l'honneur qu'il lui apporte, que comme un tableau touchant que nous offre une aïeule inconsidérément outragée et qui répond aujourd'hui comme il faut selon son obédience tutélaire.

Cet aspect aurait été bien plus manifeste si, par une espèce d'inconcevable complaisance aux rancœurs de Stendhal, on ne continuait de stigmatiser

Ce pelé, ce galeux dont nous vint tout le mal.

Que serait le lieu même où il naquit, où il vécut sa première enfance, où il aima si intensément, si étrangement sa mère, où elle mourut lorsqu'il avait sept ans, où il eut ainsi la plus grande douleur de sa vie? Le lieu d'où partit, sous la tyrannie paternelle et sous la *tyrannie raillane* particulièrement, et en opposition, en une échappade irrésistible, la vérité personnelle, greffée là, de son génie complexe et délibéré?

La ruelle est quelque peu incertaine, et la sombre et modeste maison un tantinet hasardeuse, au moins d'apparence superficielle. A Grenoble, il semble qu'elle donnerait ainsi à rougir...

Certes, par contre, la demeure du docteur Henri Gagnon

est bien belle et fastueuse, et Stendhal y fut heureux. On rêve ouvertement là-bas d'un avenir qui en ferait un jour un temple digne de la cité à la mémoire de Stendhal. Certes, mais sied-il de méconnaître pour cela la pierre du berceau, la voie sombre, étroite, mais toujours bien vivante des premiers pas?

Et, attention, c'est seulement en donnant au très modeste immeuble du 14 de la rue Jean-Jacques-Rousseau, anciennement rue des Vieux-Jésuites (nom que, par parenthèse, il faudra bien un jour qu'on lui rende), avec netteté son importance capitale, que l'on peut marquer avec force la filiation de Stendhal que Grenoble entend préciser avec éclat. Là, et là seulement, est le titre paternel que Grenoble peut revendiquer sans partage; là, et là seulement, *Milano* doit lever son bonnet et s'incliner.

Pourtant, de la rue des Vieux-Jésuites, « il ne faut pas parler ». Un citoyen considéré de Grenoble doit, je pense, apparemment plus opportunément promener ses loisirs à la place Grenette et au jardin de ville. Mais j'avoue que c'est au portillon et au seuil de pierre, aujourd'hui également ébréchés, d'où le petit bonhomme a surgi pour la première fois, que j'ai porté incontinent mon cœur et mes pas.

Rue sombre, exiguë et ainsi soudain surprenante lorsqu'on y aborde tout à coup en venant des lumières et de l'espace de la place Grenette. Vieille voie, ne démentant pas sa vieillerie, faite de modestes, étroits et vétustes immeubles, culottés à souhait par le temps. Sous le ciel nocturne, radical, et sans étoiles, un hautbois, un basson plutôt peut-être, laisse tomber une à une dans le silence des notes lentes et tristes. De loin en loin, suspendue à un invisible câble qui va au milieu et au-dessus de la ruelle, seul éclairage, une ampoule électrique sous un abat-jour. Un proche petit îlot de relative activité est au début de la rue. A droite, au-dessus d'un cabaret, une enseigne lumineuse rectangulaire vitrée éclate : « Super-hôtel meublé, bains, salons, tout le confort, 2e étage. »

En face, à gauche, deux boutiques, éclatantes des produits de la nature. Couleurs fraîches: *Laiterie Jean-Jacques Rousseau;* et une maison d'épicerie, avec des primeurs, oranges, citrons, radis, et des salades à cœur-joie. Encadré par les

deux commerces: le portillon en pierre de la maison natale de Stendhal. Le sommet est un triangle dont la pointe supérieure est absente, cassée, partie depuis longtemps. A sa place une plaque blanche émaillée! « Meublé au premier ». Au milieu le numéro de l'immeuble: 14. Le montant de gauche est intact; il supporte la plaque du « Sélect-meublé ». Celui de droite est complètement recouvert, mangé par le prolongement parasitaire de la devanture bleue de l'épicerie, qui déborde là d'une façon assez fâcheuse. Au-dessus du portillon, à droite, deux isolateurs de porcelaine avec scellements, et qui ont fini de servir. A droite, à hauteur du premier étage, au bord extrême de l'étroit immeuble, un cadre lumineux: « Sélect-meublé ». Sur la gauche est la plaque en marbre, un peu plus sombre sur le mur sombre, à la mémoire de Stendhal.

Je me suis engagé dans l'obscur couloir rectangulaire, au bout duquel j'aperçois un bout de la courette, des degrés, un morceau de porte au-dessus, et un morceau de fenêtre à barreaux verticaux et transversaux. Dans la cour, à gauche, sous son envoûtement, l'escalier tout de pierre, fait de très courts étages à montées droites de huit ou dix degrés, et paliers droits. Quelques marches, un à-plat, quelques marches, et voici le double battant et la belle plaque en cuivre du « Sélect-meublé ». Une aimable femme vient m'accueillir. Je lui demande si je puis passer la nuit ici. Un bienveillant et souriant: « Pourquoi pas? » me fait abandonner toute crainte d'être indiscret.

Peu après, en une retraite préparatoire aux cérémonies officielles et aux cordiales agapes du lendemain, j'étais couché dans la maison même de Stendhal enfant, et imposant à l'actuel relai galant, à ce vaste lit orageux, à ces globes de lumières tamisées et marmoréennes, à ces grandes glaces convergentes, et qui n'en revenaient pas, sans doute, mon sommeil paisible de quinquagénaire et mon bonnet de coton.

Dehors ,le basson joue toujours, triste inlassablement. Mes fenêtres sont comme des écrans de cinéma. J'y vois, en ombres chinoises vivantes, les volets de la boutique en face, dans la rue, que l'on ferme successivement, l'ombre même de la femme qui les plaque et les fixe en m'apportant la nuit.

Un dernier regard aux choses nécessaires à ma pensée avant le sommeil — et bonsoir.

Le lendemain matin je n'osai pas frapper chez la locataire du dessus — l'appartement même des parents de Stendhal — dont j'aurai connu la maison, mais point le logis. Simplement je me suis posté quelques minutes à son palier et je contemplais ce qu'il voyait sans cesse à ses sorties: les quelques degrés de l'escalier de pierre qui plonge droit, au bas duquel, à droite, l'ouverture rectangulaire par laquelle on doit passer au milieu du palier intermédiaire, pour continuer à descendre. En face, haut, profond, morne, dénudé au bas des degrés, un vide emmuré vertical, tel un lit d'ascenseur déserté, et d'où trois marches en demi-cercle, en précèdent quelques autres qui desservent (ainsi qu'à chaque étage) quelque petit local appendicitaire. A ma droite, après la cloison qui, toute droite jusqu'à la voûte, sépare et encage les deux bras de l'escalier, les degrés ascendants commencent leur départ vers le haut. Une large fenêtre, aux barreaux sévères, est ouverte sur la courette. Sautant de la proche fenêtre de l'appartement, un chat gris tombe doucement en deux bonds à mes pieds, se frotte contre mes jambes et se place devant la porte, le dos élevé, me faisant comprendre que je devrais bien lui ouvrir.

Hélas! le soir, et contre mon gré, emmené de force par André Billy et M. Andry-Marty, qui prétendirent, bien à tort, que je finirais par me perdre, je dus aller passer ma seconde et dernière nuit place Grenette, dans un palace.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Claude Aveline: *La Promenade égyptienne*. Avec 40 illustrations; Emile Paul. 20 »

Gaston Bernoville: *Le Pays des Basques*. Avec des illustrations. (Coll. *Gens et pays de chez nous*); J. de Gigord. 12 »

Victor Forbin: *Le « Pipe-Line » sous les murs de Ninive;* Baudinière. » »

Eric Mjöberg: *Bornéo, l'île des chasseurs de têtes*, traduction de

Germaine Bernard. Avec 28 gravures h. t. et une carte; Plon. 18 »

E. Stémilber-Oberlin: *Au cœur du Hoggar mystérieux; Les Touaregs tels que je les ai vus.* Avec des illust.; Edit. Pierre Roger. » »

Criminologie

Jean Marèze: *Une amoureuse dans les prisons*, souvenirs de Jane Weiler; Edit. de France. 6 »

Education

Fleming Voltelin Van der Byl: *Le chevalier Pawlet, éducateur oublié. Sa vie et son œuvre. Son rôle et son importance dans l'histoire de l'enseignement mutuel;* Recueil Sirey. » »

Histoire

Pierre Champion: *La Galerie des Rois. Histoire de France des origines à la mort de Henri IV (481-1610)*; Grasset. 25 »

Pierre Daye: *Léopold II;* Fayard. » »

Pierre de La Gorce: *Martyrs et Apostats sous la Terreur, 1793-1794*, nouv. édit. avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Chanoine Lemire: *Le procès de Jeanne d'Arc au jour le jour.* Lettre-préface de Monseigneur l'Archevêque de Rouen. Dessins à la plume de Charles Dubourg. Plan h. t. du Vieux-Marché au temps de Jeanne d'Arc; Edit. de la Vicomté, Rouen. 20 »

Michelet: *Œuvres complètes. Tableaux de la France.* Texte établi et présenté par Lucien Refort; Belles-Lettres. » »

Constantin François Volney : *La loi naturelle ou Catéchisme du citoyen français*, édition complète et critique (Textes de 1793 et de 1826) par Gaston Martin. (Coll. *Les Classiques de la Révolution française*); Colin. 20 »

Linguistique

Abel Letalle: *Comment on traite la langue française.* Erreurs et négligences grammaticales. Agencements défectueux. Anomalies. Pléonasmes. Contraires de même signification. Inconséquences flagrantes, etc.; Jouve. » »

Littérature

Docteur Aurenche et Louis Coquet: *La Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil.* (Coll. *Les Dessous de l'Histoire*, d'après les documents authentiques); Maurice d'Hartoy. 12 »

Charles Barzel: *Reflets d'art.* I: *Artistes et écrivains d'hier.* Préface d'Edmond Pilon; Messein. 15 »

Edmond Duméril: *Le Lied allemand et ses traductions poétiques en France;* Champion. » »

A. Fauchier-Magnan: *Les Dubarry, histoire d'une famille au XVIIIe siècle.* Avec 16 planches h. t.; Hachette. 30 »

André Fontaine: *Le génie de Rimbaud;* Delagrave. 25 »

Germaine Durrière: *Jules Lemaître et le théâtre;* Boivin. 30 »

Amélie Fillon: *Léon Riotor animateur et poète.* Avec 3 portraits et un autographe; La Caravelle. 10 »

Charles Arsène Henry: *Cohérence et harmonie des choses;* Hachette. 35 »

Jean Larnac et Robert Salomon: *Sapho.* Avec 40 planches h. t. (Coll. *Maîtres des littératures*); Rieder. 20 »

Maurice Larrouy: *Antoine et Cléopâtre. La bataille d'Actium.* Illust. de Jean Bernard; Le Masque. 6 »

Olivier Leroy: *Mes beaux amis*, intimités enfantines; Desclée De Brouwer. 12 »

André Lichtenberger: *Montcalm et la tragédie canadienne.* Avec une gravure h. t. et une carte; Plon. 12 »

Armand Praviel: *Le Radeau de la Méduse.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

René Taupin et Louis Zukofsky : *Le style Apollinaire ;* Presses modernes, 96, Galerie de Beaujolais, Paris. » »

Jean-Michel Renaitour: *Commerce des idées;* Nouv. Editions Latines. 12 »

Musique

Edouard Ganche: *Voyages avec Chopin.* (L'origine française de Chopin. Frédéric Chopin sujet polonais. Chopin en Pologne; à Majorque; en Ecosse. L'œuvre de Chopin dans l'Edition d'Oxford. L'interprétation et le sens des œuvres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. La 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une élève inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à Frédéric Chopin). Illustrations et documents inédits; Mercure de France. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Brécard: *En Belgique auprès du Roi Albert, Souvenirs de 1914;* Calmann-Lévy. 8 »

Général H. Mordacq: *Pourquoi Arras ne fut pas pris, 1914.* Préface du Maréchal Pétain, avec 6 gravures h. t. et une carte; Plon. » »

Philosophie

Albert Einstein: *Comment je vois le monde,* traduit par le Colonel Cros; Flammarion. 12 »

Yves Simon: *Introduction à l'Ontologie du Connaître;* Desclée de Brouwer. 20 »

Paul Vulliaud: *Spinoza d'après les livres de sa bibliothèque;* Chacornac. » »

Poésie

Anne: *Ballade de la Belle qui viendra;* Les Argonautes. » »

Clodion Bauquier: *Mon art poétique.* Islam d'hier et d'aujourd'hui. Rêveries du jour. Instantanés. Avec des dessins à la plume par l'auteur; Revue Moderne des Arts et de la Vie. 15 »

Eugénio de Castro: *Oaristys. Constance. Eglogues.* Traduction française par Raymond Bernard, précédée d'une étude biographique et critique; Edit. Coueslant, Cahors. » »

Henry Dérieux: *Le regard sur le monde;* Bibl. des Marges 15 »

Léon Dory: *Etincelles;* S. n. d'édit. » »

Fabrice: *Entre ciel et terre;* Jouve. » »

Gilbert Getten: *La Lyre ardente.* Préface de François Duhourcau ; Edit. Excelsior. 10 »

Armand Godoy: *Du Cantique des Cantiques au Chemin de la Croix;* Grasset. » »

André Joussain: *L'Épopée terrestre,* 2e série; Picart. 5 »

Paul Lieutier: *Mon âme, ma sœur;* Messein. 10 »

Raphaella Martinon: *Le fleuve intérieur;* Messein. 15 »

Paul A. Robic: *Les Lucarnes,* suivi de *Lampe du Silence;* Edit. du Prisme. » »

Politique

Baron Beyens: *Quatre ans à Rome, 1921-1926.* Fin du Pontificat de Benoit XV. Pie XI. Le début du fascisme; Plon. 18 »

Jammy-Schmidt: *Idées et images radicales.* Avec des portraits; Edit. Excelsior. 5 »

Francesco Nitti: *L'inquiétude du monde.* (La guerre. La crise. L'Etat). Traduit de l'italien par Stefan Priacel; Denoël et Steele. 15 »

Blandine Ollivier: *Jeunesse fasciste;* Nouv. Revue Franç. 15 »

Gonzague de Reynold : *La démocratie et la Suisse,* essai d'une philosophie de notre histoire nationale, 3e édition revue et augmentée; Edit. du Chandelier, Bienne, Suisse. 7 50 suisses.

Questions coloniales

Colonel breveté Jean Charbonneau: *Balimatoua et Compagnie*, zigzags à travers le vaste Empire français. Préface de Pierre Mille; Lavauzelle. 15 »

Questions juridiques

Edouard Bocquet, président du Tribunal civil de Château-Thierry: *La protection pénale des animaux dans les législations françaises et étrangères*. Préface de M. le Bâtonnier Henri-Robert; Sirey. 28 »

Questions médicales

Charles Nicolle: *L'expérimentation en médecine*, avec la collaboration de MM. René Leriche, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg; Robert Debré, professeur à la Faculté de médecine de Paris; Pasteur Vallery-Radot, professeur à la Faculté de médecine de Paris; Alcan. 20 »

Questions militaires et maritimes

Charles de Gaulle: *Vers l'armée de métier*; Berger-Levrault. 12 »

Questions religieuses

Karl Barth: *Révélation, Eglise, Théologie*, trois conférences; Je Sers. » »

Monseigneur Alfred Baudrillart: *Vocation de la France*. Avec des planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Monseigneur Grente: *Fléchier*. (Coll. *Les grands cœurs*). Flammarion. 12 »

M.T.L. Penido: *Dieu dans le bergsonisme*. (Coll. *Questions disputées*); Desclée De Brouwer. 12 »

Roman

Jean Ajalbert: *Sao van Di*; Nouv. Rev. Franç. 18 »

Maurice Arcy: *La formule rouge*; Nouv. Rev. Franç. 6 »

Bernard Barbey: *Ambassadeur de France*; Stock. 15 »

Albert Bérard: *Parmi les ruines*; Baudinière. » »

Max Bridge: *L'Ecole des Chefs, ceux qui viennent, ceux qui doivent mourir*; Edit. Max Bridge, Lyon. 10 »

Francis Carco: *Paname*; Edit. de France. 15 »

Gaston Chérau: *Le Pimpet*. Dessins de Roger Reboussin; Delagrave. 12 »

Jean Clarel: *Le bel amour que voici*; Baudinière. 6 »

Courteline: *Du Courteline pour les jeunes*; Flammarion. 12 »

Léon Creissels: *La passion folle*; Albin Michel. 15 »

Maurice Daugréaux: *Contes de printemps et d'automne*; Imp. Debienne, Saint-Amand, Cher. 10 »

Luc Durtain: *Frank et Marjorie*; Flammarion. 12 »

Michel Herbert et Eugène Wyl: *Le crime derrière la porte* ; Nouv. Revue Franç. 6 »

Alphonse-Louis Lally: *Une famille chouanne. Nelly Boisseau*; Figuière. 12 »

René Maran: *Le livre de la brousse*; Albin Michel. 15 »

Jean Martet: *Monseigneur*; Albin Michel. 15 »

Henri Omessa: *Histoire de l'autre monde*; Edit. de France. 15 »

Martial Piéchaud: *Charline*; Plon. 12 »

Sciences

Docteur Naamé : *L'idée directrice. L'évolutionnisme dans Saint Augustin*. Introduction du Docteur Ch. Fiessinger ; Vigot frères. 12 »

Louis Perbal: *L'air et l'eau, similitude*. Avec 50 figures; Doin. 15 »

Sociologie

Georges Friedmann: *Problème du machinisme en U.R.S.S. et dans les pays capitalistes;* Edit sociales internationales. 7 50

Paul de Hevesy: *Le problème mondial du blé;* Alcan. 30 »

Julien Huxley: *Ce que j'ose penser (What dare I think?)* traduit de l'anglais par Thérèse Le Prat. Préface de Julian Huxley et de Thérèse Le Prat; Nouv. Revue Franç. 15 »

Bernard Lazare: *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes,* édit. définitive. Etude d'André Fontainas. Avec un portrait de l'auteur; Edit. Jean Crès, 2 vol. 20 »

Théâtre

Shakespeare: *Coriolan,* traduction libre de l'anglais et adaptation à la scène française par René-Louis Piachaud, suivi d'un examen de cette tragédie; Calmann-Lévy. 12 »

Paul de Stoecklin : *Vierges dansant au clair de lune,* fantaisie dramatique en 5 tableaux, en vers, d'après une léegnde esthonienne. Avant-propos de Fernand Gregh ; Presses Universitaires. 12 »

Varia

Docteur Paul Chavigny: *L'art de la conversation;* Delagrave. » »

Serge Daïrainer: *Un socialisme d'Etat quinze siècles avant J. C. L'Egypte économique sous la* XVIIIe *dynastie pharaonique;* Geuthner. 36 »

Christian Riou: *Le mobilier rustique en Bretagne,* conférence donnée au Congrès celtique de Dinard, septembre 1933; A l'Enseigne de l'Hermine, Dinard, Bretagne. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Albert Erlande. — Mort d'Hubert Krains. — Prix littéraires. — Quelques précisions sur le ténor J. B. Krebs. — L'histoire telle qu'ils l'écrivent. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Albert Erlande. — Albert Erlande, poète et romancier (de son vrai nom Albert Brandenbourg) est mort le 16 mai dernier, dans une clinique d'Epernay, à l'âge de 53 ans; une mort prématurée résultant des graves blessures dont il avait été atteint pendant la guerre...

Né à Marseille, d'une mère française et d'un père anglais, le 30 août 1878, il avait fait ses études à Aix et avait débuté à la revue *Le Feu* que dirigeait à Marseille Emile Sicard et où collaboraient, avec lui, Lionel des Rieux, Joachim Gasquet, Gabriel Boissy, Xavier de Magallon, etc. De cette époque, c'est-à-dire de 1900 à 1905, datent ses premiers vers: *Euphorion, Le cœur errant, Les odes et poèmes.*

Au *Mercure de France,* il donna en avril-mai 1905 son premier roman: *Jolie personne,* puis des poèmes: *Chant royal de la rose* (mai 1906); *Poème royal* (octobre 1910), ainsi que *Il Giorgione* (mars 1911).

Dans notre revue, il publia également *Stella Lucente* (février-mars 1914); *En campagne avec la Légion étrangère* (mars-mai 1917); *Niobé* (décembre 1918); *La Pierre du Cabaret rouge* (15 décembre 1920); *Le Crime et son excuse* (décembre 1924).

On doit encore à Albert Erlande plusieurs romans d'une force et d'une émotion très personnelles: *La Détresse, L'Enfant de Bohême, Les défauts de l'armure, le Paradis des vierges sages, Edmée Combres* et *Si belle en ce miroir...*

Si la guerre ne l'avait point tué deux fois, — dit de lui l'un de ses plus fidèles amis, Gabriel Boissy — une première fois en diminuant son équilibre intellectuel, une seconde fois physiquement, il eût bien vite pris rang parmi les premiers romanciers de ce temps, car il disposait à la fois du don de l'observation et de ce lyrisme sous-jacent qui grandit les personnages observés, qui exalte jusqu'au point esthétique, jusqu'à l'accent durable, parfois éternel, leurs actes, leurs figures, leurs propos.

Le poète n'était pas chez lui moins émouvant, moins lyrique, que le prosateur; et son œuvre toute entière est comme animée de cette ardeur, de cette foi généreuse qui le fit s'engager, dès le 1er août 1914, au régiment de marche de la Légion étrangère, d'où il rapporta un des plus beaux livres de la guerre.

La Société des Gens de Lettres lui avait décerné, en 1929, son Grand prix annuel de littérature.

Il laisse un grand nombre de drames modernes entièrement inédits, que ses amis disent d'une audace et d'une puissance singulières et qu'il ne parvint jamais à faire représenter.

Ses obsèques ont eu lieu dans l'intimité, à Malakoff, le 14 mai.

§

Mort d'Hubert Krains. — La mort la plus atroce lui était réservée. Président de l'Association des Ecrivains belges, il rentrait d'une excursion en groupe au pays liégeois. Pressé, il voulut, en gare du Nord à Bruxelles, sauter du train avant l'arrêt. Il roula entre les wagons: on retrouva son corps tranché en deux sections. Qui, à ce propos, ne songe à la fin analogue d'Emile Verhaeren, à Rouen, en 1917 ?...

Hubert Krains était né en 1862. Fonctionnaire à l'Administration des Postes belges, il avait été, pendant de longues années, attaché au bureau international, comme secrétaire général de la Convention Postale, à Berne; il devint ensuite, jusqu'à l'âge de la retraite, directeur général à Bruxelles. Il dévouait le meilleur de son temps aux intérêts de ses confrères en littérature, et leur confiance l'avait depuis longtemps maintenu à la présidence de leur association. Il y a deux ans, une inoubliable fête organisée dans son village natal, Waleffe, dans la Hesbaye, avait réuni autour de lui tout

ce que la Belgique compte de fervents intellectuels et d'écrivains sincères, heureux de rendre un juste hommage à cet homme de probité et de modestie, à cet artiste net de reproche et de compromission.

Son œuvre dépasse le régionalisme. Ses paysans ou petits bourgeois hesbignons ou condruziens, en dépit du langage, de quelques particularités de mœurs locales et de la mélancolique monotonie du paysage où s'écoulent lentement leurs jours, sont de partout; ce sont des hommes qui souffrent, qui peinent, qui se souviennent, aiment, haïssent, meurtris d'infortunes et souvent d'injustices, et qui, révoltés ou résignés, cèdent toujours à leur destin. Rien n'est plus dépouillé, n'est plus sincère qu'un récit d'existence rustique par Hubert Krains. Les faits observés sont strictement rapportés, rapprochés, narrés, sans mise en valeur apparente, et par cela même s'en dégage une impression toujours grave et toujours émouvante. « On aime, écrivait Rachilde, ces figures illuminées de la flamme intérieure de leur particulière souffrance... Rien de vague ni de fabriqué... Ces héros de l'éternel drame semblent de tous les temps, de tous les pays... Ils sont couleur de terre »... et, comme j'eus l'occasion de l'ajouter jadis, je le répète, convaincu: comme aux tableaux de Pissaro, ce sont créatures nées de la terre, nourries par elles, qui ne s'en distinguent pas plus que les arbres, les bêtes et les eaux, mais, en précisant un aspect, participent à son existence plutôt qu'elles ne la déterminent.

Il faut avoir lu ce roman *le Pain Noir*, qui est proprement une œuvre hors de pair, dans sa discrétion presque excessive, une œuvre de générosité humaine, de fraternité et de commisération qui affleurent plutôt qu'elles ne se proclament et ne cherchent à s'imposer, une œuvre sans parti pris, une œuvre juste et simple, de vérité, d'honnêteté.

Amours Rustiques, Figures du Pays, Mes Amis, recueils d'histoires vues ou vécues, contes, nouvelles, d'un ton parfois amer, mais toujours sobre et d'un pathétique, non point cherché, mais qui naît de soi-même et pénètre poignant.

De la publicité, du bruit, du snobisme, Hubert Krains a vécu à l'écart de ces amoindrissements trompeurs. Quelque chose de son œuvre restera, et le souvenir d'un homme étrangement réservé, mais toujours, dans ses écrits, dans sa vie, droit et pur. — A. F.

§

Prix littéraires. — Le prix Northcliffe a été décerné à M. Pierre Marois pour son roman *Passé à louer*.

Le prix du roman populiste a été attribué à Mme Marie Gevers,

pour son roman *Madame Orpha ou la Sérénade de Mai*, et le prix Strassburger à M. Robert de Saint-Jean pour sa série d'articles sur l'Amérique nouvelle: *La vraie révolution Roosevelt.*

Le prix Albert Londres (5.000 francs) a été décerné à M. Stéphane Faugier pour des reportages, *L'Ile aux lézards verts* et *Chez les derniers moines russes*, et le prix des Vikings (10.000 fr.) à M. Bernard Roy, pour son livre *Fanny ou l'esprit du large.*

§

Quelques précisions sur le ténor J.-B. Krebs. — Le ténor Jean-Baptiste Krebs, dont les *Maurerische Mittheilungen* paraissent à MM. Greg. Kolpatchy et B. de la Herverie avoir inspiré le *Zarathoustra* de Nietzsche (*Mercure* du 1er mai), est né à Oberschach, près de Villingen, dans le sud du pays de Bade, le 12 avril 1774. Il apprit de bonne heure la musique, à Villingen et à Constance, puis à Donaueschingen, où il fit des études de philosophie et de théologie qu'il poursuivit à Tubingen. Doué d'une admirable voix de ténor, qui lui fit abandonner des études plus graves, Krebs entra dès 1795 au théâtre. Il fut bientôt attaché à celui de la cour de Wurtemberg, à Stuttgart, où il fit une carrière de vingt-huit ans, jusqu'en 1823. Pendant des années, la grande revue musicale allemande (l'*Allgemeine Musikalische Zeitung*) loue son « organe enchanteur », et le considère comme l'un des meilleurs ténors de l'Allemagne. Mais elle juge moins favorablement ses *lieder*. En 1814, on critique sa voix, qui n'était plus la même que naguère. *Tempora mutantur*, écrivait le correspondant de la *Gazette*. Néanmoins, Krebs se faisait applaudir l'année suivante à Francfort. En 1816, il « déclinait » rapidement; en 1819, on trouve que sa belle voix « n'a que peu de restes ». L'année suivante, il se fait entendre à Berlin; en 1821, il paraît à Leipzig, comme basse (!), mais « sa voix de ténor perdue n'est pas devenue une bonne voix de basse ».

En septembre 1823, Krebs quitta la scène après vingt-huit ans de services au théâtre royal de Stuttgart. Ce fut vers cette époque, vraisemblablement, qu'il développa son activité littéraire et maçonnique.

Il fêta son jubilé artistique, toujours à Stuttgart, en 1845, et, à cette occasion, le roi lui fit présent d'une tabatière en or.

J. Krebs, qui avait passé presque toute sa vie à Stuttgart, y mourut le 2 octobre 1851.

Fétis, après Gerber, a avancé, par erreur, qu'il ne faisait qu'une seule et même personne avec un autre Krebs, prénommé François-Xavier.

Carl-August Krebs, qui fut chef d'orchestre à Hambourg, depuis 1827, et passa ensuite à Dresde, en la même qualité, — peu après le départ de Wagner, qui y avait eu, comme on sait, le même emploi, — était le fils adoptif de Jean-Baptiste, l'inspirateur de Nietzsche. Son nom de famille était Miedke. Il eut trois enfants, dont une fille (Mme Henning), qui fut une pianiste remarquable, et un fils, le docteur Carl Krebs, critique musical à la *Vossische Zeitung*, à la *Deutsche Rundschau* et au *Tag*, et musicographe bien connu. Il vivait encore ces dernières années. — J. G. P.

§

L'histoire telle qu'ils l'écrivent. — Au chapitre XII du grand récit « historique », façon Reboux, *Le Roi sans reine*, qu'il publie dans l'*Intransigeant* (1), M. Léo Larguier, essayant d'évoquer la salle des Variétés le soir où Louis II de Bavière honora de sa présence une représentation de la *Grande Duchesse de Gérolstein*, écrit :

> Il n'y avait pas que des duchesses légitimes, et le roi « vierge », le « Lohengrin » romantique de Bavière, si on lui eût nommé quelques belles spectatrices, eût sans doute froncé les sourcils.
>
> Un faix de roses crème chargeait les genoux de déesse de la blonde Caroline Hassé; Cora Pearl et *Rose Chéri*, les « biches » illustres à qui des banquiers offraient des colliers de reines, se sentant lorgnées par les Altesses, affectaient une distinction qui eût trompé ceux qui ne les connaissaient pas.

La scène se passe en 1867. Rose Chéri, épouse de Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, était morte depuis six ans. Nul, de son vivant, ne lui a fait l'injure de la traiter de « biche ». « Le monde honnête reconnaissait en elle une des siennes, il honorait la femme en admirant l'artiste », a dit Paul de Saint-Victor, et Scholl: « Sa mémoire a droit à la vénération (2). » — AURIANT.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 15 mai (*A propos des «Pensées» de Pascal*), page 52, ligne 9, lire: *Je suis Partout*, au lieu de *Je sais tout.*

§

Le Sottisier universel.

Excursion complémentaire au Pays de Shakespeare. Programme: Départ de Londres Paddington, après le petit déjeuner du matin, pour la station de Leamington, d'où l'on gagnera en autocar Kenilworth... Ensuite continuation par Guy's Cliff pour Warwick, où après déjeuner, l'on visitera le château, vestige inviolé de l'épouse des chevaliers. — (Prospectus.) *Chemins de fer de l'Etat et Southern Railway.*

(1) 13 mai 1934.
(2) Voyez *Quelques sources ignorées de « Nana »*: *Mercure de France*, 15 mai 1934, pp. 185-186.

La phrénologie de Gall... ne survit plus dans la mémoire des hommes que par les têtes de bois au crâne étiqueté qu'on découvre parfois derrière certaines vitrines d'oculistes. — *Mercure de France*, 1er nov. 1933, page 527.

Jacques Bonhomme, hier encore, croyait, dur comme le granit de nos causses... — *Revue de Paris*, 15 avril, p. 750.

L'Italie a plébiscité la politique du Duce par 10.025.513 « oui » contre 15.256 « non ». — ...Les abstentions ont été en proportion infime et il y a eu, en tout, un et demi pour cent de votants opposants. — *L'Ordre*, 27 mars.

La Rue, où les personnages se dressent comme dans la Grande-Jatte de Cézanne... — *Le Jour*, 21 avril.

Ainsi, M. Joseph Denais n'a mécontenté personne. « Messieurs, ami de tout le monde », avait déjà dit naguère, en des circonstances un peu analogues, un homme, qui avait au moins, quant à lui, le mérite d'être célèbre. — *L'Œuvre*, 4 mai.

Victor Hugo, dans son *Ode à l'Arc de Triomphe*, avait-il prévu le Soldat inconnu? Non, disent les uns. Oui, affirment les autres qui citent ce vers :

Il te manque une ruine à défaut d'un tombeau.

— *L'Ami du Peuple*, 8 mai.

La flotte française a fait des manœuvres dans la Méditerranée. Notre photo montre nos navires de guerre dans le port de Bizerte (Maroc français). — *Le Progrès de la Haute-Savoie*, 4 mai.

Des délégations vont fleurir au Panthéon le tombeau de Napoléon Ier à l'occasion du 113e anniversaire de la mort de l'Empereur. — *Ouest-Journal*, légende d'une photographie, 7 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

VOYAGES AVEC FRÉDÉRIC CHOPIN (L'Origine française de Chopin. Frédéric Chopin, sujet polonais. Chopin en Pologne, à Majorque, en Ecosse. L'Œuvre de Chopin dans l'édition d'Oxford. L'interprétation et le sens des œuvres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. La 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une Elève inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à Frédéric Chopin), par Edouard Ganche, Président de la Société Frédéric Chopin. Illustration et Documents inédits. Volume in-8 écu, 20 francs. Il a été tiré 33 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 18 ex. numérotés de 1 à 18, à 60 francs; 15 ex. hors commerce, marqués H. C.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

3ULLETIN FINANCIER

mois de mai n'a pas été marqué, comme le fut celui d'avril, par un très vif sement des valeurs françaises à revenu fixe et variable, mais par une consoli- des progrès rapides qu'avaient enregistrés certains compartiments boursiers.

t ainsi que les banques, les chemins de fer, les charbonnages, les valeurs ricité surtout, les mines, les valeurs sidérurgiques et les affaires de plantations t repliées peu avant la liquidation du 15 mai, pour maintenir, dans la suite, ndances satisfaisantes aux environs des niveaux qu'elles avaient atteints.

ralentissement passager de la hausse n'a rien de mystérieux. Il s'explique par itique de déflation des prix que le gouvernement a instaurée. Si en effet les s doivent réduire leurs tarifs ou leurs prix, elles voient se contracter leurs s, sans être assurées d'une augmentation de leurs ventes. Celles-ci ne sauraient ver qu'au bout d'un certain temps, lorsque le consommateur est sûr de l'avenir, du rétablissement de l'équilibre économique, et lorsqu'il constate que, malgré uction de ses appointements, de ses revenus, de ses loyers, etc., son pouvoir t est au moins égal à ce qu'il était avant la déflation.

s ces conditions, les possibilités bénéficiaires des entreprises se trouvent limi- out au moins pendant un temps; et il ne saurait être question d'une augmen- des dividendes. Or, pour qu'une hausse durable des valeurs françaises à revenu le puisse être réalisée, il faut : soit que les dividendes présentent de sérieuses s d'augmentation, soit que la baisse du loyer des capitaux devienne telle que pitalistes considèrent comme intéressantes les dernières répartitions faites par iétés. En favorisant la hausse des prix, l'inflation stimule nécessairement les s à revenu variable; mais la déflation ne peut avoir une heureuse influence es que si les impôts sont fortement réduits, les frais généraux énergiquement imés, les ventes notablement accrues.

doute, les comptes que les sociétés françaises ont publiés pour l'exercice 1933 lus satisfaisants, en général, qu'on ne le croyait; mais les résultats restent oins très inférieurs dans l'ensemble à ce qu'ils étaient en 1929 et 1930. Il ne onc être question de relever la cote aux niveaux constatés pendant d'exception- années de prospérité, même en tenant compte d'une baisse du loyer des capi- De là, l'allure incertaine de la Bourse après de nécessaires ajustements.

urs à revenu fixe dont la tenue dépend directement de l'amélioration du crédit at, c'est-à-dire d'un abaissement du loyer de l'argent, nos rentes ont conservé positions favorables.

nême, ont été recherchées les valeurs à revenu fixe garanties par l'Etat, voire igations émises par de grandes entreprises et dont le pair de remboursement s supérieur au cours actuel.

ublication d'une note de la présidence du Conseil, sur l'étude de tarifs dégres- provoqué un recul passager des valeurs d'électricité; il est sûr que, pendant nps, les affaires de production et de distribution d'énergie ne pourront guère nter leurs dividendes.

erspective de dividendes semestriels assez intéressants a quelque peu réveillé nes d'or. Les affaires d'étain ont également fait l'objet d'achats spéculatifs en d'un redressement de l'industrie du fer blanc dans de nombreux pays.

valeurs de caoutchouc avaient trop largement escompté les conséquences de la ion d'un accord limitant la production ailleurs qu'en Indochine; elles se mmobilisées.

Le Masque d'Or.

MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.